GÉRARD D'HOUVILLE

LE

ÉDUCTEUR

PARIS

RTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD

LE SÉDUCTEUR

DU MÊME AUTEUR

L'INCONSTANTE.
ESCLAVE.
LE TEMPS D'AIMER.

GÉRARD D'HOUVILLE

LE SÉDUCTEUR

PARIS

ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD

Il a été tiré de cet ouvrage :

Quinze exemplaires sur papier du Japon
numérotés de 1 à 15.

Soixante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 16 à 75.

Je dédie ce petit livre à mon fils, en souvenir de son grand-père.

G. D'H.

AVANT-PROPOS

J'ai voulu, dans ce tout petit livre, ressusciter un coin de l'île où mes parents sont nés, il y a déjà plus d'un demi-siècle...

Je ne l'ai connue, cette île au bienheureux climat, qu'à travers les récits, les descriptions et les contes, et, toute enfant, lorsque je regardais sa forme oblongue tracée sur l'azur de la mappemonde, elle me semblait être un hamac balancé sur la chaude mer caraïbe, au gré des paroles évocatrices comme un chant, osciller ainsi qu'un berceau : celui de ma race et de mes premiers rêves.

Plus tard, lors d'un voyage en Amérique, j'aurais pu la connaître enfin, l'île, la belle île maternelle. J'étais tout près... et je n'ai pas

voulu, je n'ai pas osé. Je craignis de ne pas la reconnaître.

Tant de temps avait passé ! L'île libre, autrefois espagnole, ayant, malgré tout, subi les modifications profondes apportées par les années, et les habitudes, les coutumes et les civilisations voisines, cette île-là, où rien ne subsiste plus des propriétés familiales et d'où les ombres mêmes des grands-parents sont peut-être exilées, n'allait-elle pas me donner, cette île au même nom, mais si nouvelle, une désillusion, devant laquelle mes chimères enfantines s'envoleraient irrévocablement ?

Et je ne l'ai pas vue. J'ai continué à la connaître seulement dans mes pensées, à errer sur ses merveilleux rivages avec les vivants fantômes desquels je suis née. J'ai respiré en moi-même les fleurs de ses paradisiaques jardins, écouté le chant de ses eaux et de ses oiseaux, évoqué comme un peuple plutonien ses noirs et bons esclaves amis, qui me salueront sans doute après la mort, au bord des mers souterraines, et c'est ainsi qu'elle est restée le vrai, le seul pays de mon enfance. Par sa beauté, son enchantement, demeurés sans pareils, elle sera toujours l'édénique patrie où sont nés non seulement mon père et ma mère, mais tous mes premiers

songes, c'est-à-dire cette magique brume d'aurore, montant d'un beau sol nourricier et d'où surgit ensuite toute notre vie.

***

Alors peut-être n'a-t-elle jamais existé cette contrée que j'ai portée en moi depuis toujours, à la fois imaginaire et réelle, vivante et fantomatique, chimérique et précise? Tout ce qui est puéril et joli, voluptueux, embaumé, doux et puissant, fut toujours empreint pour moi d'un peu de « créolie », ainsi que j'appelle en riant tout ce qui nous vient de là-bas.

Alors j'ai voulu, pour mon fils, préciser et fixer ces « créolies » qui me furent enchanteresses. Quelques anecdotes entendues conter par mon père et ma mère, tous les récits récents, dus à ta mémoire infatigable et merveilleuse, chère tante Ysabel, ont, en maint endroit, tissé la trame de ce petit livre qui, sans eux, n'aurait pu exister.

Mais, si les descriptions sont exactes, si les noms ont été portés par des parents, si leurs propriétés sont dépeintes, si la silhouette de don Domingo a quelque chose de celle du grand-père paternel, si le départ de mon père, quittant seul, à huit ans, l'ile de Cuba,

pour être élevé en France, me donna l'idée du départ de Panchito, la fable légère de ce petit roman n'offre néanmoins aucune analogie avec les aventures plus ou moins singulières des différents membres de ma famille.

Silvina et Panchito sont nés, tout naturellement, comme un petit Adam et une Eve aînée, du sol féerique et privilégié de ce pays où voyagea si constamment mon enfance à l'imagination romanesque.

Autour de ces jeunes héros, tu m'as aidée, avec la précision étonnante de tes souvenirs, à évoquer, chère tante Ysabel, toi qui devrais être la marraine de ce Séducteur, *tout le décor et tous les figurants... Le bassin où Silvina se baigne est celui-là où se baignait ma mère, les jardins d'Ocaña sont ceux où elle a joué enfant, et le perroquet de la tante Alta Gracia, celui dont les intempestifs discours étaient une des joies des souvenirs de mon père, est plus que réel, il est historique!*

⁂

Donc, ce livre, ce tout petit livre, c'est pour moi et pour mon fils que je l'écrivis. J'ai tort peut-être de le livrer à un public qui n'a aucune des raisons que j'énumère pour

s'intéresser tendrement à lui, et pourtant je le lui offre, parce que le sort d'un livre est de partir loin de celui qui l'a conçu, et de courir ses chances et ses aventures.

Je l'offre surtout à tous ceux et à toutes celles qui n'ont pas oublié leur jeunesse, et à toute la troupe charmante, neuve, allègre, qui n'a pas vingt ans...

***

Que les voyageurs revenant des Antilles ne me fassent pas grief de mes erreurs ou de mes folies; car mon île à moi est située non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps, et le voyage que j'ai accompli pour pouvoir poser un pied de vivante sur l'ombre de son rivage, est très fantastique et très long.

La voici telle qu'elle respirait dans ma mémoire la plus profonde, cette mémoire léguée par les ancêtres; la voici toute embaumée et de par moi, vivante, recréée pour un jour, par moi, née de son sol.

La voici telle que je l'ai imaginée, avec sa race à la fois naïve, intrépide et passionnée; car j'ai voulu en reconnaissance de l'enchantement dont elle enivra ma jeunesse, qu'elle soit la patrie de tous les chers petits

enfants, dont le cœur trop souvent incompris et précoce, est prêt aux plus profonds sentiments et habité par de grands rêves.

GÉRARD D'HOUVILLE.

Je dois remercier les charmants ouvrages de la baronne Merlin, dans lesquels j'ai puisé maints renseignements empreints d'une vive couleur locale. Je m'excuse, aussi, auprès de son ombre aimable, d'avoir orné du nom de ses parents les héros du SÉDUCTEUR.

Je dois au livre de M. Rosemond de Beauvallon, de jolis et précieux détails; quant à M. de Humboldt, sagement consulté, il ne me fut, comme la plupart des gens sérieux, d'aucun secours.

LE SÉDUCTEUR

I

Dans les rues escarpées et désertes de la petite ville de Santiago de Cuba et l'étincellement immobile de la lumière resplendissante, le cortège funèbre se déroulait.

Le cercueil, tout drapé d'amples étoffes noires brodées d'argent, était posé sur une « anda », sorte de table catafalque que les draperies rendaient invisible et que soutenaient des porteurs cachés aussi sous les vastes plis du drap et du velours. Le cercueil semblait ainsi avancer seul à travers les rues, précédé par la croix et par la foule du clergé, entouré par les noirs pénitents revêtus de cagoules sinistres et qui tenaient

des cierges dont la flamme ne vacillait même pas, tant l'air était endormi.

C'était l'heure de la sieste ; l'heure où personne ne passe plus dans les rues, sinon quelque amoureux se glissant mystérieusement le long des murs peints, pour chercher l'illusion de l'ombre, avant l'illusion du bonheur. Les pénitents noirs, et tous les prêtres, portant de lourds crucifix d'argent et revêtus de leurs plus somptueux ornements, et le cercueil, imposant et obscur, et les hommes en deuil, et les légères voitures dont la plupart étaient vides et conduites par des « caleseros » en livrées de gala, formaient une longue suite de découpures fantastiquement sombres sur les façades roses, bleues et jaunes des maisons gaies et dormantes, et semblaient un irréel cauchemar sous cet air presque blanc de chaleur, où des rayons dans certaines rues plus étroites et moins lumineuses vibraient comme des harpes d'or.

Aux coins des rues, au pied ou au sommet des montées, le cortège s'arrêtait, les porteurs posaient sur le sol le tréteau funéraire, le cercueil drapé. Les pénitents et les prêtres entonnaient les grands chants liturgiques, des prières et des psaumes,

et tout le monde se prosternait dans la poussière.

Au fond des maisons tranquilles, des êtres, à demi sommeillants de chaleur, entendaient ces cris funèbres et interrompaient leur sieste d'un *Pater* et d'un *Ave*, murmurés avec ferveur pour la pauvre âme inconnue.

On menait ainsi au cimetière, après la messe célébrée en grande pompe et magnificence à l'église de Nostra-Señora de Belem, la dépouille de doña Anastasia de Montalvo, très noble dame de la Havane, morte fort subitement à Santiago pendant un séjour chez une amie.

Doña Anastasia avait vingt-cinq ans.

Son mari, Domingo de Montalvo, bien qu'il fût vieux et accablé d'une torturante douleur, marchait à pied derrière les porteurs et suivait avec ce cercueil où dormait sa femme bien aimée, la mort de ses suprêmes espoirs et de ses derniers rêves.

Les cheveux blancs relevés au-dessus du fier visage basané, au front énergique, aux yeux restés admirables, il marchait, plus droit encore dans sa douleur, et se redressait avec désespoir, comme pour la porter plus noblement.

La lumière, trop éclatante à force de

splendeur, était elle-même une sorte de deuil immense, quelque chose qu'on ne pouvait plus subir, et de désert, comme cette vie qu'il faudra vivre sans l'être aimé. Par moments, Domingo de Montalvo fermait les yeux pour ne plus en supporter l'éclat dépouillé. Mais, sous ses paupières abaissées fulgurait une ombre de brasier, et de longues larmes, amassées lentement, coulaient sur ses maigres joues rasées.

Il songeait avec une tendresse déchirante à ces dix années bienheureuses qui venaient de s'écouler comme un songe. Veuf, séparé de ses quatre fils dont l'éducation se terminait en Espagne, ayant marié sa fille unique à un bel Espagnol, reparti, lui aussi, avec sa jeune femme pour Madrid, il se décidait à les rejoindre.

Afin de rester auprès d'eux, il allait, peut-être, quitter sa chère Havane et sa sucrerie prospère et les huit cents nègres qui en faisaient, sous sa direction intelligente, humaine et énergique, une des plus belles plantations du pays, lorsqu'il devint amoureux, oui, amoureux fou, malgré ses cinquante-sept ans, d'Anastasia de Rubal, fille de créoles français et qui avait seize ans.

Jamais il n'aurait osé lui avouer un

sentiment qu'il jugeait presque ridicule, si elle ne lui avait pas dit, un soir, en sortant d'un bal où il la regardait, avec admiration et mélancolie danser jusqu'à l'aube : « Personne ne me plaît comme vous me plaisez, ami Domingo, et puisque je ne suis pas votre fille, c'est que le destin a voulu que je sois votre femme... »

Était-ce possible qu'elle fût morte ! Il ne la voyait plus, toute pâle et raidie et si belle, étendue dans le cercueil de bois précieux, par ses propres mains à lui, ses mains tremblantes d'horreur et toujours amoureuses. Il la revoyait telle qu'à ce moment d'il y a dix ans, toute fraîche malgré la nuit de plaisirs, avec ses cheveux d'or roux, un peu décoiffés, et des grappes de fleurs blanches à peine flétries, retombant sur sa nuque de nacre. Il la revoyait dans sa robe de mousseline bleue, avec ses minuscules souliers de satin aux rubans croisés sur ses bas fins, couleur de chair, et ses petites épaules, et sa taille ronde et pliante, et il entendait encore le bruit du léger éventail, dans sa main.

Ah ! qu'il avait été heureux depuis cette nuit magique ! Anastasia lui rendit sa jeunesse et tout ce qu'il pensait ne plus posséder

jamais : l'avenir, la beauté, l'espoir sans limites dans la vie, la grâce des bonheurs naissants, le délice des premières amours. Elle avait été tout cela pour lui et elle l'avait chéri, d'une tendresse espiègle et admirative, coquette et confiante, adorable ; et c'était chaque soir comme si, entre les mains bénies de l'homme renouvelé et comblé par le sort favorable, des fleurs, plus belles encore que celles de la veille, fleurissaient pour son enivrement et sa joie.

Tout de suite elle lui donna un fils, le petit Panchito, et puis elle n'avait plus eu d'enfants, demeurant délicate et un peu frêle. Et voilà qu'au bout de huit années, elle lui annonçait un nouvel espoir. Et, au lieu de la garder, de la soigner, de lui éviter toute fatigue, il avait consenti, comme un vieux fou, à ce qu'elle vint voir, à Santiago, une amie qui partait pour l'Espagne.

Et elle, sa petite Ania, était partie pour la mort.

Il ne voyait plus rien de ce qui l'entourait, ni ses amis, ni personne ; il oubliait même le petit Panchito, installé dans un « quitrin », au soufflet relevé, ce qui l'abritait du soleil, en même temps que ce lui évitait la marche fatigante. Domingo tenta

même de laisser au logis l'enfant; mais celui-ci voulut absolument accompagner une dernière fois sa mère et, tout seul, dans la voiture, il suivait le déroulement noir...

***

Panchito ressemblait à sa mère autant qu'un enfant brun peut ressembler à une jeune femme blonde. Il avait ses yeux, ses regards, sa voix, ses gestes, et tous les traits de ce visage doux et charmant. Seuls, ses noirs cheveux, son front fier, son teint chaud, rappelaient la jeunesse de Domingo. Panchito était le plus gâté, le plus ravissant, le plus délicieux des petits garçons.

Tout lui avait toujours été douceur, plaisir, tendresse, joie. Sa jeune mère raffolait de lui; son vieux père se sentait attendri à son égard d'une émotion non ressentie encore pour ses autres enfants, pourtant aimés. Mais Panchito, fils d'une femme que Domingo adorait, brillait aussi comme le dernier rayon de l'astre déclinant de cette destinée. Et Panchito n'exprimait jamais un désir qui ne fut exaucé.

Lorsque ses parents organisèrent ce voyage et ce séjour à Santiago, ils ne songèrent pas

une seconde à laisser Panchito à la Havane. Tous trois, avec de nombreux serviteurs, s'embarquèrent joyeusement et confiants comme toujours en la bonté du sort qui les protégeait.

Panchito n'avait jamais vu mourir personne. Sa nourrice Catalina, négresse ayant allaité de nombreux enfants avant lui, et, presque vieille lorsqu'elle l'avait, à son tour, nourri, était morte deux années auparavant. Mais on ne permit pas qu'il la revit. Et s'il la pleura, un peu, car elle le gâtait et l'idolâtrait, il se consola rapidement, étant naturellement insouciant et possédant de plus toute la légèreté de cœur d'une enfance, prolongée par les adulations et les soins dus à un unique petit roi.

Mais Panchito adorait sa mère sans même le savoir, sans même s'en douter ; elle incarnait pour lui l'image délicieuse de tout ce qu'il y a de beau et de bon au monde, et la vie même : ce qui rassure, ce qui bénit, ce qui protège. Lorsqu'il respirait son parfum, blotti dans ses bras, il s'assoupissait dans une béatitude divine et sans pensées, qu'il appelait le paradis. — Mamita, disait-il de sa petite voix autoritaire et tendre, Mamita, prends-moi dans ton paradis... Et

les deux bras maternels s'ouvraient et se refermaient sur Panchito. — Tu es trop grand, disait-elle, ces derniers mois, en souriant. Mais la tête brune et bouclée du petit garçon s'appuyait sur le sein à demi découvert de la jeune mère. Il avait chaud sur les genoux tièdes en même temps que les beaux bras, nus et glissants comme une eau pure, l'entouraient d'un cercle de fraîcheur. Il s'endormait, parfois, froissant les mousselines légères et embaumées, et Mamita, succombant sous son poids, car il était bien lourd pour sa jeune faiblesse, le portait à grand'peine jusque dans son lit. Ou bien, s'il ne dormait pas, il réclamait des histoires. Elle savait tous les contes de France, le Petit Poucet et Cendrillon et bien d'autres, que sa grand'mère lui avait contés. Elle lui parlait aussi des pays d'hiver où il neige. — Alors la neige, la neige, disait-il émerveillé, ta « mama-abuela » l'a vue, l'a touchée, l'a sentie?... Et il rêvait, plein de respect pour cette bisaïeule hivernale, née en Normandie et qu'il n'avait pas connue, car elle mourut jeune, bien qu'ayant vu l'hiver.

Quand doña Anastasia s'habillait pour la soirée — car chaque soir, à la Havane, on reçoit ou on fait des visites en toilette de

bal — il assistait, à demi endormi, à cette toilette ; il donnait son avis sur la coiffure, sur la robe, sur les souliers ; et toujours elle écoutait ce qu'il lui conseillait, et lui obéissait en riant.

Elle lui avait appris à lire, à écrire. C'était tout. On ne soulevait pas la question de l'éducation de Panchito. Elle le trouvait délicat; elle ne voulait pas qu'on le fatiguât par des études qu'elle jugeait inutiles, trop précoces ; et puis, française de goût et d'esprit, élevée par des parents très français de cœur, elle ne voulait pas pour son fils de l'éducation espagnole. Ania avait déclaré que jamais, jamais, il n'irait en Espagne dans les écoles d'où ses frères étaient brillamment sortis depuis peu. Panchito parlait fort purement le français et témoignait pour cette langue, à la grande joie de sa mère, d'un goût plus vif que pour l'espagnol qu'il parlait d'ailleurs fort bien. Mais ses livres préférés étaient tous des livres français.

Il avait vécu dans la claire ombre maternelle comme un petit animal libre et familier dont on admire les fantaisies et les gentillesses. Elle savait que l'enfant lui ressemblait, et elle n'était point vaine de sa propre beauté, mais cependant il ne se passait point

de jours qu'elle ne s'exclamât en contemplant son fils : — Que tu es beau ! que tu es beau ! que tu es gentil, mon Panchito ! il n'y a pas, nulle part au monde, de plus beau petit garçon que toi ! Panchito, parfaitement persuadé de cela, savait aussi qu'il possédait pour mère la plus jolie Mamita que petit garçon eût jamais possédée sur la terre ou dans les étoiles. Il lui disait : — Si le Bon Dieu, dans le ciel d'avant la terre, m'avait mené dans le magasin où sont toutes les mamans et m'avait dit : « choisis... » je t'aurais tout de suite reconnue...

Il disait aussi, quand on lui expliquait qu'après la mort on va au ciel et qu'on lui vantait les délices de ce ciel : — Mais j'y suis... j'y suis déjà. Je ne veux pas mourir.

Et il n'avait jamais regardé en face cette noire chose inexplicable qu'est la mort pour un cœur et un esprit d'enfant.

Et sa Mamita, sa jolie Mamita était morte ! Elle l'avait quitté pour le paradis, ce paradis dont on lui parlait vaguement autrefois et auquel il ne prêtait pas une très vive attention.

— Où est, où est Mamita ? avait-il crié avec épouvante quand se refermèrent devant lui les portes de la chambre sombre.

— Au ciel ! pleurait tante Alta Gracia. — Au ciel ! concédait, sans conviction, le chevalier Cristobal. — Au ciel ! zézayaient toutes les négresses et les nègres terrorisés et naïfs. — Au ciel ! affirmait la douce petite Silvina, aux yeux si beaux. — Au ciel ! sanglotait la grosse Aurora, amie de Mamita. Et seul son père Domingo ne répondait rien.

Au ciel ! elle l'avait quitté pour le paradis. Pour s'envoler au paradis, dans un lieu qu'on dit plus beau et plus exquis et plus bleu et plus embaumé que l'île natale, sa mère chérie, sa petite Mamita adorée l'avait quitté pour toujours !

Il en éprouva d'abord une étrange rancune stupéfaite. Il ne comprenait pas, et il se sentait profondément fâché. Elle était partie sans lui dire au revoir, sans lui demander son avis, ni s'il voulait venir avec elle, ni quand elle reviendrait...

Et son pauvre petit cœur tyranniquement passionné, souffrait pour la première fois tout l'étonnement incompréhensible de la première et de la plus grande douleur.

— Mamita ! Mamita, quand reviendra Mamita ?

— Tu la reverras, Panchito chéri ! tu la

reverras... Un jour, tous ceux qui se sont aimés, sont réunis autour de Dieu, de la Vierge et des Saints.

Et la vieille tante Alta Gracia, malgré sa ferme piété, pleurait en disant cela.

— Mais ici, chez nous, reviendra-t-elle ? implorait le petit garçon.

Et la vieille dame ne répondait pas et pleurait toujours.

— Reviendra-t-elle? criait Panchito, exaspéré, en tirant la robe de la tante.

— Jamais, hélas! jamais, jamais!

Le petit garçon avait compris les syllabes terribles, balbutiées dans des sanglots.

— Même si je vais la chercher, dit-il alors intrépidement.

— Même si tù vas la chercher; elle est auprès de Dieu.

— Je veux, cria-t-il, que Dieu me la rende.

— Ne blasphème pas, Panchito bien aimé; ne blasphème pas; incline-toi devant les volontés du Christ.

— Mais il a la Sainte Vierge, balbutiait l'enfant dans une crise de larmes amères : qu'avait-il besoin de Mamita, ma Mamita à moi, à Panchito, qui suis seul, tout seul, tout seul!

Et, malgré les baisers, les caresses, les soins les plus tendres, morne et muet, il se pelotonna misérablement sur son désespoir.

Maintenant, tout seul dans sa voiture, il suivait des yeux, avec épouvante, le cercueil habillé de somptuosités funèbres qui se balançait au-dessus des bras levés des invisibles porteurs.

C'est qu'il était entré dans la chambre où, sur le lit de parade, dans lequel on ne couche point lorsqu'on est vivant, la jeune morte gisait, étendue.

Il voulait se jeter dans ses bras, mais on l'avait retenu ; on lui avait dit : « Regarde-la une dernière fois et embrasse-la sur le front, bien doucement. »

Et il connut la peur.

Une si profonde peur, lui, si brave, qu'un inexplicable sentiment le glaça soudain en face de cette Mamita inconnue, et qu'il craignit de ne plus l'aimer autant qu'autrefois.

Il ne la connaissait pas, cette dormeuse insensible, toute droite sous ses satins et ses dentelles, comme une statue couchée de Sainte ou de Madone revêtue pour une fête.

Il ne la connaissait pas... O ce baiser ! O chaleur, vie mystérieuse, comme sa petite

bouche effrayée vous chercha et vous évoqua! Hier encore, Mamita le serrait contre son cœur et il sentait, sous sa joue, bondir et circuler ce sang tiède et pur, ce sang d'où il était né et qui coulait aussi dans ses veines ; hier, encore, il éprouvait confusément, la sensation informulée et profonde, que leurs deux sangs, si pareils, voulaient se rejoindre et n'être plus qu'un, ainsi qu'à un moment sacré !

Et maintenant ! maintenant, qu'elle était loin de lui, sa mère, hier encore si proche! Qu'il était petit! Comme il était seul !

Il pensait à son horreur, à sa fuite hors de cette chambre, à l'odeur des fleurs, à la flamme des grands cierges qui vacillaient sous les courants d'air, toutes portes et fenêtres ouvertes sur les longues enfilades de pièces sonores; il pensait à la façon dont il avait couru se réfugier dans le patio près de la fontaine, près du jet d'eau qui pleurait comme si lui aussi murmurait sa peine, une intarissable et mystérieuse peine. Silvina vint le chercher là, et le coucha dans sa chambre et lui tint la main toute la nuit.

Ce matin, elle avait tenté de le garder près d'elle. Mais lui, obstiné, refusa. Les femmes restent dans la maison fermée;

c'est leur rôle. Mais lui, n'était-il pas un homme? Ne devait-il pas accompagner sa mère jusqu'au bout de cet inexplicable voyage?

Il ne pleurait plus. Sa voiture allait au pas. Il n'avait pas voulu que personne montât à son côté. Puisqu'il ne pouvait pas marcher aussi longtemps que les grands, il devait au moins être seul dans sa voiture... comme un homme... Et les hommes ne doivent pas pleurer.

Une chose, malgré toute sa douleur, le vexait. On lui avait mis comme d'habitude un costume blanc, alors que son père et tous les amis et parents revêtaient ce jour-là des costumes noirs, ce qui est absolument inusité en dehors du deuil, et paraissait à Panchito une distinction toute particulière et dont il se sentait injustement frustré.

— J'aurais voulu, moi aussi, songeait-il, faire honneur à la mort de Mamita.

Et puis, de nouveau, son idée fixe le torturait. Elle l'aimait tant sa chère petite Mamita! Pourquoi l'avait-elle ainsi abandonné, quitté, sans sa permission et pour jamais, prétendait la tante Alta Gracia. Mais la tante se trompait peut-être. Pourtant... Il songeait à des gens dont on lui disait

qu'ils étaient morts, et jamais ils n'étaient revenus. Ces choses sont donc possibles! Elles arrivent même à un petit être privilégié et bienheureux, comme autrefois Panchito, qui se jugeait dorénavant le plus pauvre entre les plus pauvres. Sa petite tête lui faisait mal. Il se disait : Va-t-on laisser Mamita bien longtemps dans cette grande boîte? et avec la même robe? Elle qui changeait de robes plusieurs fois tous les jours.

Et où va-t-on ranger cette boîte? Au cimetière. Oui, je sais. Je suis allé une fois avec les nègres porter les lumières le Vendredi-Saint sur les tombes. Mais les tombes ne sont pas des boîtes. Où la mettra-t-on?

Et elle sera seule! sans son petit garçon qu'elle aimait tant et à qui elle disait le soir : Je ne pourrais pas dormir sans avoir embrassé Panchito.

Mamita chérie! qui t'embrassera tous les soirs pendant ta longue mort! O Mamita, si tendre, si douce, qui s'occupera de vous, qui prendra soin de vous dans ce vieux cimetière inconnu! Et Panchito se mit de nouveau à pleurer, à pleurer si amèrement qu'il prit son front dans ses mains, et ainsi courbé sur ses genoux, misérable, il

sanglotait, ne voulant plus penser, ne voulant plus rien voir.

On passait devant une maison rose. Un jeune homme, debout dans la rue, auprès d'une fenêtre grillée, parlait bas à une ombre blanche et gracieuse qui se tenait à l'intérieur de cette fenêtre et dont la main, hors des barreaux noirs, jouait avec une fleur.

Tous deux, l'amoureux et l'amoureuse, se signèrent dévotement au passage du cortège funèbre; et la jeune fille s'exclama, tout apitoyée, ayant vu Panchito :

— Oh! pobre niño! pobresito!

Don Domingo entendit la petite voix compatissante et tourna la tête vers son fils qu'il avait oublié.

Alors il toucha le bras du chevalier Cristobal qui marchait auprès de lui, derrière la morte; il lui désigna la voiture où pleurait le petit garçon délaissé et lui dit : — Je ne peux le laisser continuer ainsi. Je t'en prie Cristobal, rentre avec lui, ramène-le chez Silvina.

Le chevalier revint sur ses pas, arrêta du geste le quitrin de Panchito, et monta auprès de l'enfant qu'il prit dans ses bras.

La voiture s'arrêta. Longuement, le noir cortège, ondulant au gré des rues mon-

tueuses, se déroulait dans la brûlante clarté, devant les façades bleues, les façades d'ocre, les façades rosées. Quand il eut gravi et dépassé la pente et qu'on ne vit plus ondoyer dans l'air d'or les noirs velours des derniers falbalas, le calesero fit tourner la voiture, et au grand trot, l'on reprit le chemin de la rue de Las Enramadas.

Le petit Panchito pleurait toujours dans les bras du chevalier Cristobal, et le pauvre homme ne savait que lui dire en lui baisant les cheveux :

— Panchito! enfant de mon cœur! ne pleure pas ainsi! tu la reverras un jour!

Et Panchito n'écoutait pas.

Dans le vestibule de la maison fraîche, il voulut que le chevalier, qui l'avait descendu de voiture dans ses bras, le posàt sur le sol. Les négresses et les nègres brillamment sombres dans leurs blancs vêtements, accouraient à leur rencontre. Dans la cour, pleine d'un repos ombreux, l'eau murmurait; aux pàles arcades, les fleurs, couleurs embaumées, s'enguirlandaient voluptueusement, et les rayons du jour, brisés par les arceaux, étendaient par endroits, sur les dalles luisantes, des tapis de lumière. Panchito courut à la galerie où se

tenaient les femmes. Aurora et Alta Gracia, leur mouchoir d'une main et, de l'autre, leur éventail, sanglotaient tout en se balançant dans leurs « butacas ». Sur la longue table étincelante de cristaux et de linge endentellé, étaient servies, comme de coutume, les boissons faites de limon, d'orange, de mamoncillo, de grenadille et de guanabana. Les beaux fruits étalaient, dans les corbeilles, auprès des fleurs savoureuses, leurs teintes, leurs formes, leurs parfums. Les sorbets fondaient dans les coupes; les confitures luisaient, succulentes, dans du cristal... Panchito reçut la vue de ces choses en plein cœur, comme une offense. Mamita était morte et la vie vivait toujours ! Il se tenait au seuil de la galerie, hésitant et misérable, comme un pauvre petit mendiant. Il regardait les grands rideaux, tirés devant les fenêtres sans vitres, se bomber ou se creuser au vent de la mer.

Alors, Silvina courut vers l'enfant. Toute légère de ses quinze ans, elle était si jeune qu'elle semblait, par sa minceur, sa promptitude et sa fraîche beauté, gaie malgré ses larmes. Elle l'entoura de ses bras, elle l'emporta, l'entraîna jusqu'au fond de sa chambre obscure; là, elle s'assit dans un

grand fauteuil et, prenant l'enfant sur ses genoux, elle le garda sans parler, tout contre son cœur.

Elle le sentait pleurer; le petit cœur révolté battait à grands coups contre le doux cœur de Silvina ; et de longs tressaillements agitaient le petit corps blotti contre son jeune corps.

Elle ne trouvait rien à lui dire ; mais elle le pressait tendrement et baisait ses cheveux et son front en sueur. Etroitement, elle le pressait, et le visage du niño en larmes mouillait son fichu et ses seins.

Puis, peu à peu, Panchito se calma, les soubresauts de ses sanglots s'espacèrent, ses larmes séchèrent sur son visage enfiévré ; il parut s'assoupir dans un repos où il se détendait tout entier, corps et âme. Ses jambes rondes, musclées, pendaient sur la robe de Silvina, et ses talons battaient de temps en temps les mollets de la jeune femme.

Il respirait régulièrement, doucement; Silvina n'osait bouger dans la crainte d'interrompre ce sommeil; elle retenait son souffle, elle n'osait plus un mouvement: elle s'appliquait de tout son corps à rester absolument immobile...

Ce fut alors que Panchito bougea un peu; il ouvrit les bras, et en entoura peureusement le buste de son amie. Puis il laissa, avec confiance et lassitude, retomber sa tête et murmura d'une voix, d'une toute petite voix émouvante : — Tu sens bon... tu sens la maman...

II

Silvina, marquise de Cardenas, âgée de quinze ans, était veuve. Sa sœur Aurora, de beaucoup son aînée, et chargée de s'occuper d'elle à la mort doublement rapide de leurs parents, avait été charmée de la marier à treize ans au marquis Salvador de Cardenas, qui, à vingt ans, lui-même, jouissait d'une grosse fortune et souffrait d'une santé délicate. Les mariages précoces ne sont pas rares dans ce climat, où un proverbe dit : — A défaut de sa mère, on tette sa grand'-mère... et quelques jeunes femmes jouent déjà à la poupée avec leur premier né, à l'âge où Silvina devint marquise.

Elle n'aimait pas beaucoup Salvador, bi-

lieux, jaune et d'humeur morose ; persuadée par sa sœur aînée que c'était un mariage excellent, elle avait été contente de ne plus vivre avec cette sœur, fort autoritaire, et son beau-frère, Ignacio Hernandez, qui l'ennuyait ; contente aussi de jouer à la dame, d'avoir sa maison, des diamants, des voitures et de vivre sans soucis, dans le faste ingénu d'une reine enfantine.

Silvina respirait l'azur de sa jeunesse avec une gaieté rayonnante ; libre d'esprit et d'âme, ni très instruite, ni très sentimentale, elle ne se souciait de rien au monde. Elle ressentit, vers huit ans, un violent chagrin de la mort de ses parents, et puis elle se redressa,. embaumée, épanouie, comme une branche de fleurs après l'orage. Beaucoup de jeunes gens se disputèrent son cœur d'oiseau. Mais elle ne le donna à personne. Elle se rengorgeait et battait des ailes comme une jeune pigeonne qui devient tendre... mais ce n'était que ruse et coquetterie et, dès que l'amoureux arrivait, elle s'envolait en chantant, toujours hors d'atteinte, et toujours joyeuse. Le marquis Salvador, lui, toujours triste, à cause de son foie, avait été charmé par cette gaieté ; il fut aussi amoureux de sa femme que sa

mauvaise santé le lui permît; mais si Silvina fut pour lui douce et bonne, ainsi qu'une enfant allègre, par moments sage, elle ne conçut un goût très vif ni pour Salvador, ni pour l'amour.

Quand Cardenas mourut d'une terrible crise de foie, elle fut très triste pendant quelques jours. C'est affreux de voir mourir un jeune homme, et un jeune homme qui vous aime. Mais elle songea bientôt que c'était moins horrible de mourir pour quelqu'un toujours si morose et qui jouissait si peu de la vie; et elle se consola promptement, car le deuil de blanche mousseline unie lui seyait à ravir et le taffetas noir, porté dans les sorties à travers la ville, lui donnait l'air d'une petite fille déguisée. Selon la mode et la coutume, elle ne fit, pendant les premiers temps, servir sur sa table que des fruits bruns ou violets, admis comme fruits de deuil : caïmitos, aguacates, mameyes marron, mameyes sapotes, nisperos couleur bois, bananes et marañons violets. C'était bien un peu ennuyeux de fermer sa maison, de ne pas danser, de ne pas faire de visites, de ne plus chanter que les fenêtres closes, mais elle recevait quand même ses amis, et puis elle se plaisait à la campagne,

et puis ses adorateurs furent encore plus nombreux qu'auparavant, et elle songeait que le temps du deuil passerait vite, et qu'elle serait toujours gaie et jeune, et ce ne fut bientôt plus que fort rarement qu'elle ferma son œil gauche du bout de son petit index, en inclinant un peu la tête sur l'épaule et en soupirant ravissamment : — Ce pauvre Salvador !

Elle ne voulut pas habiter de nouveau avec sa sœur ; elle entendait bien demeurer libre ; mais elle comprit vite qu'il serait difficile à une aussi jeune femme de vivre complètement seule. Elle chercha donc dans sa parenté quelque vieille dame aimable et peu fortunée, qui consentirait à partager la vie à la fois luxueuse et simple de sa maison de la rue des Rameaux et des nombreuses propriétés de Cardenas à la mer ou à la montagne. Elle songea à la grand'tante Alta Gracia, vieille originale assez pauvre, et qui vivait fort paisiblement, après une jeunesse que l'on affirmait mouvementée, entre le chevalier Cristobal et son vieux perroquet.

Le chevalier Cristobal était venu un jour, on ne savait pas très bien d'où, demander une amicale hospitalité à la tante Alta

Gracia... il y avait de cela quelques vingt années. Et puis, il ne retourna jamais au pays mystérieux qu'il avait quitté. Etait-ce un vieil ami, un vieil amoureux de la tante ? Après quelles aventures ignorées venait-il achever de vivre à ses côtés ? On se le demanda, autour d'eux, peu de temps, et puis on ne s'en occupa plus et on trouva, dans la ville, fort bien, que ces deux vieux vécussent ensemble. Alta Gracia, d'une voix autrefois ravissante, chantonnait encore fort agréablement ; le chevalier Cristobal jouait du violon avec don et virtuosité. Avec cela, de manières exquises, raffiné dans sa toilette, aimable et galant avec les femmes, mais d'une persistante et un peu craintive mélancolie, il exhalait un grand charme de mystère, de bonté, de dignité tranquille. Il portait encore ses cheveux en une petite queue poudrée. Son fin visage rose s'éclairait de grands yeux bleus, naïfs et doux ; sa bouche, assez dégarnie de dents, rentrait un peu et son menton faisait la galoche. Il avait les plus belles mains du monde et en était un peu vain, et, lorsqu'il suçotait une petite canne à sucre — cañita dulce — il étageait ses doigts sur la tige savoureuse avec tout un art de coquetterie. Il parlait peu, aimait les

étoiles, lisait la *Gazette des Etats-Unis* et se parfumait à la bergamote.

Alta Gracia, prétendaient les survivants de sa jeunesse, avait été fort belle, mais il n'était guère possible de s'en apercevoir. Maigre et sèche, chose rare dans un pays où les femmes engraissent en vieillissant, elle ne portait pas d'âge. Ses grands traits osseux étaient masculins, et ses cheveux, restés noirs comme l'ébène, encadraient durement un long visage jaune, mais néanmoins d'une extrême distinction et qu'animaient deux beaux yeux bruns encore pleins de feu. Intelligente, maniaque et bizarre, aimant la musique et la poésie, elle passait des heures exquises à entendre Cristobal improviser sur son violon des mélodies passionnées, ou lui réciter quelque poème d'une voix émouvante et cassée. Les jours de mauvaise humeur, en revanche, elle le secouait et le houspillait, et l'appelait païen et gibier de Satan. Le triste chevalier essayait alors de quitter la place ; chose pas toujours facile, avec Alta Gracia tenace et redoutable. Leur seul sujet de désaccord était l'irréligion du chevalier. Alta Gracia, pieuse et entêtée, se jurait qu'elle convertirait le chevalier Cristobal, puisque Dieu le lui avait envoyé sans

doute à cette fin. Mais le mystérieux vieillard, faible et conciliant en toutes choses, déployait sur cette question une intraitable rigueur; avec une sournoise fermeté, il opposait à sa vieille amie une résistance polie et continue qui ne se démentait jamais. Lui, si paisible, si obéissant, et qui aimait tant sa vieille Alta Gracia, il fallait qu'il en voulût beaucoup à Dieu pour résister ainsi.

Quant au perroquet, ce n'était pas un moins important personnage. Jaune et bleu avec, par-ci par-là, des tons d'orange et de turquoise, fabuleusement vieux, on prétendait dans la ville qu'il appartenait jadis et déjà à la grand'mère d'Alta Gracia.

Il s'appelait don Juan.

Ce perroquet avait habité longtemps près d'une caserne et imitait terriblement bien le roulement du tambour.

Ayant ensuite élu domicile non loin d'une église où les soldats venaient assister chaque matin à la messe militaire, pour laquelle les autres fidèles doivent quitter le saint lieu, il s'amusait, un quart d'heure d'avance, à induire en erreur les dévotes. Elles se croyaient attardées dans leurs matinales oraisons, en entendant le roulement des tambours et le bruit martelé des pas... et

s'enfuyaient en disant : — Ce sont les soldats... Mais ce n'était que le perroquet, qui, du balcon de tante Alta Gracia, se plaisait à troubler leurs prières. Il disait aussi de temps en temps, avec une exaltation véhémente et toujours intempestive : — Alta Gracia ! yo te quiero ! te adoro !... ce qui mettait la tante fort en colère ou bien la faisait sourire avec indulgence, selon qu'il lui était agréable ou fâcheux de songer au passé évanoui et de réentendre peut-être, à la fois ressemblante et travestie, la voix d'un très ancien amour.

Silvina trouvait ces deux vieux cocasses et charmants, et ils lui plaisaient. Quand elle vint proposer à Alta Gracia d'habiter avec elle la maison de la rue de Las Enramadas, la tante commença par refuser tout net. Elle aimait son vieux logis et ses vieilles habitudes et sa rue de Santa Lucia où, un beau matin, était arrivé on ne savait d'où, le cher chevalier Cristobal. Et puis, elle s'attendrit sur Silvina qui avait toujours été affectueuse et câline avec sa vieille tia. Elle regarda tout autour d'elle les antiques meubles familiers ; elle les chérissait tous, même les plus vieux, depuis le clavecin, gardé en dépit du piano, et les chaises clou-

tées d'or, jusqu'au grand sac de cuir usé, pendu derrière la porte et où elle « rangeait » son argent.

Elle avait quelques petits revenus venant de deux maisonnettes qu'elle louait dans la ville; le jour du loyer, ses locataires arrivaient : — Señora doña Alta Gracia, voici l'argent...

— Fort bien, amigo, disait-elle, mettez-le dans le sac, derrière la porte... Et jamais elle ne vérifiait la somme et jamais le payeur n'emportait aucun reçu. Et cependant nul ne perdit jamais rien à ces comptes fantaisistes et confiants.

Silvina promit à la tia qu'elle emporterait le fameux sac et les meubles dont elle ne voudrait pas se séparer et qu'elle emmènerait aussi le perroquet et le chevalier Cristobal.

Cristobal consentit avec candeur et simplicité à suivre Alta Gracia, et on ne demanda pas son avis au perroquet, bien qu'il fût le doyen de ces deux aimables vieillards.

III

Doña Anastasia de Montalvo mourut dans la maison d'Aurora son amie; tout de suite, on envoya les enfants Hernandez, ainsi que Panchito, chez Silvina, pendant les sept jours que dura la maladie de la pauvre belle visiteuse. D'ailleurs, dès l'arrivée des Montalvo, Silvina s'était sentie du goût pour Panchito beaucoup plus que pour ses nièces, Camila, Incarnacion et America, et pour son neveu Diego, pourtant gentils; mais les aînés étaient trop rapprochés de son âge à elle, pour qu'elle pût les considérer vraiment comme des enfants, et les plus jeunes ne l'intéressaient pas beaucoup. Les petits Hernandez retournèrent donc chez leur mère finir leurs préparatifs de départ; don Domingo

resta lui aussi chez Aurora et laissa Panchito, à sa demande, quelques jours encore chez Silvina.

Silvina, Alta Gracia et Cristobal ne pensaient plus qu'à Panchito. C'était à qui le distrairait, le gâterait, le choierait, le garderait. Le pauvre petit garçon n'osait plus parler de sa mère ; mais, pâle et dolent, comme convalescent d'une grave maladie, il ne consentait à vivre que dans l'ombre de Silvina et couchait la nuit dans sa chambre.

Sa façon de lui tenir la main ou de s'asseoir à ses pieds, en posant sa petite tête sur les genoux de son amie, émouvait Silvina jusqu'au plus profond de son cœur. La mort de cette jeune Montalvo, le désespoir de don Domingo, le chagrin de l'enfant semblaient atteindre en elle des sources de souffrance dont elle n'avait jamais encore senti jaillir l'eau mystérieuse ; et elle commençait à regretter, en voyant la grâce et la joliesse de Panchito, de ne pas avoir eu d'enfant.

Cependant don Domingo ne voyait son fils qu'un instant chaque jour ; la vue de ce petit visage, si semblable à l'autre, encore plus aimé, et qu'il ne verrait plus, loin de l'adoucir, semblait aggraver sa peine. La douleur a chez les êtres des effets étran-

gement différents et, chez don Domingo, elle abolissait, momentanément peut-être, les sentiments les plus tendres et les plus chers. Orgueilleusement muet et portant son deuil en silence, la présence de son petit garçon l'amollissait, et il craignait peut-être cet attendrissement qui, bien que venant d'un être chéri, lui semblait sans doute redoutable et l'empêchait, en le rendant plus faible, de pouvoir supporter assez héroïquement toute cette pesante douleur.

Don Domingo était essentiellement courageux et énergique ; l'idée de se tuer pour abréger son mal ne l'effleura même pas, non plus que celle de se décharger sur un autre des grands intérêts qui le rappelaient à la Havane et dont dépendait l'avenir de ses enfants.

Peut-être mourrait-il de sa peine... Mais il mourrait aussi à la peine. Et, comme tous les grands cœurs, il savait souffrir.

Il vint un soir chez Silvina un peu plus tard que de coutume, et son fils était endormi. Dans la grande galerie ouverte à la brise fraîche du soir, Alta Gracia s'éventait et le chevalier lisait les *Méditations*. On n'avait pas repris, depuis la mort de doña Anastasia, les habitudes coutumières ; le piano était

fermé ; les tables de jeu désertes ; le violon ne sortait pas de son étui, Silvina ne chantait plus et ne recevait plus ses amis. Mais autant de hautes bougies brûlaient dans les appliques, préservées du vent par des globes de cristal dits verines qui doublaient l'éclat de la flamme en l'abritant ; et autant de sorbets et de carafes de limonade glacée, et de champola laiteuse, boisson de guanabanas, attendaient de tenter, sur la table, la soif des hôtes qui ne viendraient pas.

Silvina, debout au balcon, regardait la mer obscure qui palpitait doucement sous les étoiles ; car, de sa maison, bâtie tout au haut de la ville, on voyait s'étendre la baie, s'allonger le port. Des vergues et des mâts oscillaient, noirs, dans les claires ténèbres ; et, de toutes parts dans les rues éclairées, la vie nocturne respirait, joyeuse, voluptueuse, heureuse. Silvina regardait la mer et se sentait triste ; elle ne faisait plus partie, comme dans ce si proche autrefois, de la jeune gaieté environnante ; elle sentait peser entre ses petites mains une responsabilité toute nouvelle et quelque chose de grave et de doux lui semblait devoir décider de son destin.

Don Domingo vint la saluer ; il lui parla de

son départ. Il lui dit que, dans quelques jours, il s'embarquerait pour la Havane, qu'il ne pouvait rester plus longtemps et qu'il attendait seulement que la santé de Panchito fut redevenue un peu meilleure.

Et, comme il remerciait Silvina des tendres soins dont elle entourait l'enfant, elle lui prit la main brusquement et, avec une grâce anxieuse, lui demanda :

— Don Domingo, écoutez! laissez-moi Panchito! Il a toujours tant de peine! Je ne l'ai pas encore consolé. Laissez-moi Panchito... Quand vous voudrez, je vous le ramènerai... je vous le promets... Mais, pour le moment, laissez-le-moi. Je vous le soignerai si bien... Cela l'éprouverait encore de retourner sans sa mère là où il a toujours vécu près d'elle. Laissez-le-moi! Il est bien petit pour être malheureux ; il a bien besoin qu'on le console!

Et puis, elle se tut, tout intimidée d'avoir si hardiment parlé, car don Domingo, avec son regard fier et ses cheveux d'argent, lui faisait un peu peur. Elle baissa la tête et le regarda en dessous, à travers ses longs cils. Elle vit qu'il était ému.

Il la contempla un instant en silence ; il songea qu'il était vieux et que Panchito,

auprès de lui, serait bien seul, malgré les nombreuses amitiés et la domesticité dévouée ; et il ne voulait pas le confier à la grand'mère de Rubal, trop absorbée par ses nombreux enfants et dont le caractère ne lui plaisait qu'à demi… et l'enfant, habitué à la tendresse de sa mère, avait bien besoin de tendresse… Et puis il songea qu'il serait mieux, lui, tout seul, pour être tout entier à ce mal que Panchito transformait et renouvelait cruellement par sa présence et, serrant dans ses mains la petite main que Silvina avait laissé retomber le long de sa robe, il lui dit :

— Je vous le confie, Silvina.

Elle lui sauta au cou, l'embrassa, joyeuse et reconnaissante.

— Je vous le confie, Silvina, dit-il alors très tendrement ; mais vous êtes bien jeune et bien belle pour jouer à la maman longtemps… Votre cœur sera sollicité bientôt par une autre tendresse, sans doute. Mais, à ce moment, vous me préviendrez loyalement, n'est-ce pas, et je viendrai reprendre mon fils, à moins que vous ne me le ramèniez vous-même.

Il embrassa la jeune femme paternellement.

— Menez-moi vers lui, dit-il encore ; je veux le voir dormir ce soir.

— Il dort dans ma chambre, vous savez, — et Silvina sourit. — S'il se réveille, il faut que je vienne lui parler et lui tenir la main pour qu'il se rendorme. Ce soir, il était las, il s'est endormi très tôt et ma « china » le garde.

Elle précéda don Domingo dans les longues enfilades de pièces vastes, sonores et peu meublées.

Devant les fenêtres grillées, les rideaux étaient largement ouverts, afin que le bienfaisant air du soir rafraîchit librement de son souffle ami la maison chaude. Au seuil d'une porte fermée, elle s'arrêta un instant, écouta, retint son souffle, fit signe à don Domingo de marcher sans bruit et ouvrit le battant avec une muette adresse. . . .

La chambre de Silvina paraîtrait bien simple et un peu comiquement rudimentaire aux moins luxueuses des élégantes d'aujourd'hui. Cette chambre était immense, ses murs peints à la chaux, d'un ton rosé très pâle, et des rideaux de tulle voltigeaient légèrement devant les ventanas (1). Deux grandes armoires d'acajou naturel flammé, mas-

(1) Fenêtres grillées.

sives et doublées de cèdre odorant, y encadraient le lit de parade dans lequel la jeune femme ne couchait pas : lit de bronze doré et qui portait aux quatre coins des ananas ciselés. En face de ce lit, couvert de dentelle, aux rideaux roses relevés de nœuds bleus, et dans lequel elle ne s'étendrait que pour être malade ou mourir, se dressait son vrai lit, appelé le cadre, sorte d'X de bois sur lequel était tendue une toile à voile et dont les quatre petites colonnettes d'acajou soutenaient une moustiquaire de tulle rose à travers laquelle on voyait, comme sous un nuage, tout le luxe exquis du linge toujours renouvelé : linon, batiste à jours, dentelles, volants neigeux où des rubans bleus serpentaient.

Un « tocador », sorte de grande toilette à coiffer, avec des tiroirs et une large glace, occupait un autre panneau. De nombreux objets d'or et d'argent y luisaient doucement, dans l'ombre où la petite lueur d'une veilleuse laissait baigner toutes les choses.

Une chaise longue de maroquin ; des coussins de broderie, quelques butacas (1), des chaises de vieux cuir de Cordoue et de

---

(1) Fauteuils à bascule.

fines nattes de Chine, jetées sur le dallage de marbre noir et blanc, complétaient ce mobilier plus que sévère. Au mur, un grand crucifix d'ébène et d'ivoire, une statue de la Vierge éclairée par une lampe minuscule, quelques lithographies, quelques miroirs et un almanach colorié portant la date du jour : 8 mai 1855.

Sur les chaises, des peignoirs de mousseline, les lingeries légères, des écharpes, que l'air agitait et qui semblaient vivre ; au coin du tocador, non loin de la veilleuse, sous son globe de verre, un bouquet de bleus embelezos et de roses blanches trop ouvertes laissait choir des pétales sur une glace encadrée d'or, auprès d'un mouchoir oublié et d'une ceinture dénouée.

Le petit lit de Panchito avait été dressé près du lit de Silvina. Demi-nu sous le drap fin, le petit garçon dormait et, à travers la moustiquaire vaporeuse, apparaissait comme un petit dieu.

Son corps svelte et musclé, de proportions charmantes, se dessinait avec une grâce élégante et touchante sous les plis de la batiste froissée. Un bras sous la tête, couché de côté, il respirait doucement et sa petite bouche était fraîche.

Ses boucles brunes couvraient à demi son front bombé et, sur ses joues d'un ambre lisse, ses cils extrêmement longs et un peu courbes, faisaient une grande ombre légère.

Sa main, encore si petite, était ouverte, la paume en l'air, sur la dentelle. Il semblait attendre ainsi, dans son sommeil confiant et doux, que la destinée lui apportât enfin son aumône et mît, dans cette petite main, ouverte, la consolation et l'apaisement, à défaut du bonheur unique qu'elle lui avait repris si tôt et si avarement.

La quarteronne favorite de Silvina, la china Indalesia, était accroupie au pied du lit sur un petit coussin. On ne voyait d'abord, de la porte, que sa robe de mousseline décolletée qui semblait se tenir bizarrement toute seule et sans corps ; car sa peau et ses contours se confondaient avec l'ombre ; et puis, on distinguait vite son visage marron, aux yeux roulants, ses épaules luisantes, dont la couleur rappelait celle d'un cheval bai, ses bras gracieux et ses grandes mains paresseusement agiles, qui tenaient un écran à long manche avec lequel elle éventait le petit Panchito, tout en le considérant, la bouche ouverte sur un blanc sourire, avec une fanatique admiration.

Le parfum de Silvina flottait dans la chambre obscure ; les angles opaques pleins d'ombre immobile et, au milieu de la pièce, les molles ténèbres qui semblaient flotter au vent du soir, étaient imprégnées de son odeur pénétrante, langoureuse, acide et fraîche à la fois, de magnolia féminin...

Domingo se pencha sur son fils endormi. Oh ! ces yeux, ces longs cils sombres sur ces joues pures et mates, comme ils étaient pareils aux paupières fermées pour jamais !

Il s'accouda un instant au marbre du tocador. Il respirait cette féminine odeur éparse : arome de linges vivants, de sachets, de bains embaumés, de poudres et d'essences, odeur composée, enivrante, qui est, à elle seule déjà, une présence délicieuse ; odeur des bonheurs familiers, des grâces intimes et mystérieuses, odeur animée, émouvante, de la vie.

Le front dans ses mains, avec désespoir, il respirait cet arome, ce souffle de jeunesse et d'amour, dont il ne s'enivrerait plus jamais... Puis, il se redressa et sortit sans regarder de nouveau le sommeil de Panchito et Silvina ne put pas savoir s'il avait pleuré.

. . . .

Quelques jours après, il s'embarquait sur le *Botafuego,* le même petit vapeur qui, peu de temps avant, l'avait conduit de la Havane à Santiago avec sa jeune femme et son fils, et son bonheur et sa joie. La fumée se dispersait dans le vent favorable ; la matinée était merveilleuse ; l'air et la mer se nuançaient à l'infini de tons de nacre, de rose et d'or. Les montagnes bleues escaladaient de leur azur foncé l'azur doux du ciel pâle, et tout se noyait dans une diaphanéité si lumineuse et si pure que l'on ne pouvait pas croire à la sombre mort.

Et cependant, debout à la poupe du navire et regardant s'effacer le rivage, don Domingo de Montalvo repartait, seul.

IV

Cependant, le petit Panchito continuant à se languir de tristesse, Silvina, toute à ses nouveaux devoirs maternels, décida que l'on partirait pour la campagne, dès que la saison le permettrait, car les chemins sont impraticables au moment des pluies.

Aussitôt les Hernandez embarqués pour l'Espagne et les derniers mouchoirs agités sans trop de mélancolie ni d'angoisse, sur le quai, en réponse aux signaux des voyageurs, on commença les préparatifs du départ.

Panchito ne regretta pas beaucoup Diego et America, les deux derniers Hernandez.

Ils lui avaient pourtant appris, pour le distraire, un jeu extrêmement ridicule qui s'appelle le jeu du melon.

Le jeu consiste en ceci : on se couche par terre, et l'on se gonfle le ventre jusqu'à ne plus pouvoir respirer.

Alors un des enfants passe entre les joueurs étendus et s'écrie, après avoir palpé quelques ventres : — Oh ! ce melon est mûr !... Et il demande alors au melon mûr. — Melon, quien te descorazoni ?

Le « melon » ainsi interpellé doit répondre en cessant de gonfler son ventre et en prononçant le plus vite possible ces syllabes compliquées :

— Un descorazonador, que me descorazono mejor que tu no me descorazonaria...

Et celui qui débite cette longue phrase le plus rapidement, le plus diligemment, et sans se tromper, est le gagnant de ce jeu bizarre.

Panchito y joua quelquefois ; mais, en lui-même, il méprisait un peu les plus jeunes Hernandez de se livrer encore à des amusements si puérils et qu'il jugeait si sots.

Et il vit partir sans le moindre ennui ses amis « melons ».

D'ailleurs il ne souriait un peu qu'avec

Silvina ; il ne voulait sortir qu'avec elle et le soir, après le dîner qui a lieu à cinq heures, elle l'emmenait dans sa « volante » ou dans son « quitrin », sortes de voitures où les jolies femmes préfèrent cependant se pavaner seules, afin de ne pas chiffonner leurs mousselines. Ils étaient gentils à voir passer au soleil couchant, lui, tout en blanc, elle encore en noir, avec, en signe de demi-deuil, quelques fleurs blanches au coin de l'oreille rose, en fleur aussi, sous le souple accroche-cœur. Puis, la voiture revenait de la promenade à la nuit ; l'on faisait un tout petit tour dans les rues brillamment éclairées où tous les promeneurs, en volante ou à pied, parfaitement vêtus, prennent le frais, devisant devant les confiterias ; les marchands catalans portent alors aux jolies femmes, arrêtées dans leur quitrin devant les portes des boutiques illuminées, toutes les splendeurs de leurs étalages, qu'ils laissent choir de leurs bras surchargés sur les marchepieds des voitures avant de les déposer sur les genoux des belles acheteuses. A cette heure d'animation et de fraîcheur obscure, que Silvina, son deuil près de finir, se permettait de goûter de nouveau, surtout pour distraire Panchito, que

d'œillades lui étaient décochées au passage, que de saluts, que de regards, que de beaux yeux de jeunes hommes tournés vers elle pour guetter son attention et l'obliger à sourire ! C'est que Silvina était charmante ainsi, toute blanche et noire, avec ses yeux à la fois étincelants et tendres, sa gaieté dont elle ne pouvait éteindre les éclairs, son cou et ses épaules si pâles sous les noirs entrelacs de la dentelle, son port de tête fier et autoritairement royal, l'éblouissement de son sourire frais, la grâce délicieuse de sa jeunesse, le geste exquis de sa petite main agitant en cadence l'aile ténébreuse de son éventail.

On rentrait à la maison de bonne heure, à cause de Panchito. Le calesero de Silvina se retournait parfois pour sourire au petit garçon ; et le petit garçon admirait les bottes du cocher. Elles étaient faites de deux parties, l'une tenant la jambe, l'autre emboîtant le pied. Entre ces deux vernis d'un noir d'encre, la peau du nègre, d'un autre noir, brillait d'un éclat plus sourd. Et cette chaussure, des plus en vogue, avait toujours fait l'admiration et l'envie de Panchito. Il aurait aimé conduire la voiture si légère, aux hautes roues, au double attelage, à cali-

fourchon sur un des jolis chevaux de race, si fringants et si soignés, ainsi que Ruperto, le calesero.

Rue des Rameaux, on retrouvait Alta Gracia et Cristobal, qui, après être sortis ensemble, revenaient à temps au logis pour dire bonsoir au petit garçon, devenu le roi et le maître de tous. Quant aux amis de Silvina, elle ne les recevait plus pour le moment, toute aux soins dont elle entourait Panchito, et qui, bien que si tendres, ne l'avaient pas encore guéri.

On partit donc un matin pour la campagne. Silvina choisit pour ces quelques semaines qui deviendraient peut-être quelques mois, l'habitation de son cafetal d'Ocaña, de préférence aux sucreries des Orangers et du Cèdron, parce que ce cafetal n'était pas situé trop loin de la ville et que le voyage serait moins fatigant pour Panchito.

La caravane s'ébranla dès la « madrugada », c'est-à-dire avant le lever du soleil. A travers les rues encore plongées dans un demi-sommeil et une demi-ombre, voitures, chevaux, mulets se mirent en marche. Alta Gracia se prélassait en volante ; Cristobal chevauchait Seboruno ; Silvina son cheval favori nommé Tunante, ce qui veut dire

gredin, et qui n'était doux qu'avec elle. Panchito n'avait pas voulu aller en volante avec Alta Gracia; il montait une très paisible petite jument, nommée l'Aimable, et dont le nom français lui plaisait. Il trottait doucement aux côtés de Silvina qui portait une amazone bleu foncé, le bleu foncé étant considéré comme demi-deuil, et un grand chapeau de feutre enroulé d'un voile blanc, qui la gênait fort, car les femmes, à Cuba, sortent toujours nu-tête pour les visites du soir, ou en mantille l'après-midi, et le chapeau ne se met ainsi qu'en voyage, non comme un ornement, mais seulement par utilité.

Quelques mulets portant des malles et des coffres suivaient; les négresses, perchées au-dessus des malles, laissaient leurs pieds tambouriner les parois de cuir.

Et, fermant la marche, un négrillon, se prélassant pour le moment dans un palanquin, y surveillait la cage de don Juan et un panier contenant un petit chat de neige; si la volante fatiguait Alta Gracia, elle avait ainsi la ressource de la chaise à porteurs.

Une importante partie du personnel, dont le cuisinier, l'incomparable Francisco, était partie une heure plus tôt; dans cette troupe d'avant-garde se comptait aussi le cordon-

nier particulier de Silvina, car cette petite marquise avait, ainsi que la plupart des belles Cubaines, l'habitude de chausser chaque jour de jolis souliers neufs.

Cependant les chinas Caridad, Migueline et Indalesia, au lieu d'être perchées, comme leurs compagnes, en haut des coffres branlants, faisaient, chacune sur leur mule, l'effet de fières amazones; le père d'Indalesia, vieil affranchi, lui avait donné une belle selle toute en velours rouge brodé d'or; Indalesia ne cachait pas sa naïve joie, et ses compagnes l'enviaient fort, ayant dû se contenter de leurs selles habituelles de peau de truie. Caridad s'était même laissée glisser par terre, au moment où Silvina la regardait, pour lui prouver la supériorité du velours sur ce mauvais cuir; et Silvina avait ri de ces singeries en les signalant à Panchito.

Les sabots des chevaux et des mules, leurs grelots, sonnaient joyeusement dans les rues et les ruelles encore désertes où l'on ne rencontrait que quelques rares paysans conduisant des ânes porteurs de fruits et de légumes, et les marchandes d'ananas qui sont, partout et toujours, les premières, aussi bien avant l'aube qu'après la brûlante nuit

diurne de la sieste... Le voile de Silvina flottait, blanc et léger, dans l'air encore obscur, bien qu'on y vit déjà fort suffisamment pour trouver son chemin. Et l'on sortit de la ville.

Tout de suite, c'étaient des sentiers de fleurs qui conduisaient à la montagne, mais on ne voyait pas encore leurs couleurs et on ne sentait pas encore leurs parfums; un léger brouillard, léger comme le voile de Silvina, flottait sur les plaines allongées, haleine de cette heure unique, car le ciel est toujours sans nuages. Cette vapeur de l'aube, fraîche, à peine humide, et mollement suspendue comme les mouvants hamacs des esprits aériens, s'élève peu à peu en ondulant au-dessus de la terre endormie et semble ainsi les rideaux flottants dont se protège encore son matinal repos. Dans l'enveloppement des écharpes brumeuses, les arbres se dégagent des limbes de l'aube; une sorte de frissonnement circule en frémissant de la terre aux racines et des herbes aux insectes, et monte des végétaux jusqu'aux oiseaux. Le brouillard infini devient d'un blanc vivant, puis tout rose, d'un rose de coquillage, de pétale, ou de pied de déesse; vision fugitive et dont les yeux des hommes

ont à peine le temps de s'éblouir. Puis il ne se dissipe pas, ce brouillard : il n'est plus... D'un seul trait, le soleil l'a bu, d'une aspiration si intense et si subite qu'on n'a pu le voir se déchirer ni s'évanouir. Et le soleil est là, invincible, dans tout son épanouissement enflammé, gigantesque et divine fleur des tropiques célestes. Il rayonne et resplendit dans le ciel entièrement rose. L'horizon embrasé est un vaste champ de roses... Et les rayons sont encore amis; l'air est encore frais, si pur, qu'on le boit avec délices. L'atmosphère est d'une transparence paradisiaque, d'une légèreté divine, malgré tous les parfums qui commencent à la saturer, car toutes les fleurs s'éveillent et s'entr'ouvrent, toutes les feuilles tressaillent, tous les oiseaux chantent. La terre rafraîchie est jeune comme aux premiers jours du monde, et la nature heureuse s'étire et ressuscite, dans l'allégresse, dans la lumière et dans un océan d'odeurs.

Et l'on revoyait les fleurs et les arbres aussi luxuriants, aussi frais que si Dieu venait de les créer dans son Eden. Les haies de roses du Bengale et de roses de Chine, couleur de chair ou de sang, bordaient les chemins, alternant avec les citronniers et

les orangers. D'humbles et délicieuses fleurs, que nul n'a jamais nommées, croissaient, se penchaient et mouraient sous les pas des chevaux. Les orchidées sauvages, aux grappes d'or ou aux urnes mauves et bleues, enguirlandaient quelque tronc d'arbre dépouillé. De grands palmiers, dits palma reales, s'élançaient jusqu'aux cieux d'un jet puissant et sûr, n'épanouissant leurs grandes feuilles aux bouts recourbés que très haut dans l'air et pour éventer sans doute les oiseaux qui passent... Quelque cèdre ou ceïba gigantesque versait son ombre aux voyageurs, et les arbres à fruits tendaient généreusement aux passants les trésors de leurs branches. Des papillons de toutes les couleurs, immenses, volaient en tous sens, ne sachant où poser leurs vols aux mille nuances chatoyantes ; les oiseaux-mouches et les colibris, plus petits que les papillons, piquaient au cœur des fleurs en cloches, au centre des grappes mûres, leur bec aigu, et se gorgeaient de nectar, frémissants, les ailes étendues, car jamais ils ne se posent. Les oiseaux chantaient dans les beaux feuillages aux tons variés comme des fleurs. Et Panchito distinguait le chant délicieux du senserenico, dont la voix est plus pure et

plus merveilleuse que celle de tout autre oiseau chanteur. Il se retourna sur sa selle pour dire à Cristobal d'écouter ce chant si merveilleusement suave, et il vit que le chevalier, un peu en arrière de la troupe, avait arrêté son cheval et contemplait religieusement le grand réveil des choses dans la belle lumière ; et, soudain, debout sur ses étriers, soulevant, de sa main libre, son grand sombrero, Cristobal salua, d'un geste large et cérémonieux, le soleil royal et le jour resplendissant qu'il lui était donné de voir encore une fois.

Panchito trouva noble et beau le salut du chevalier ; et, instantanément, il l'imita en agitant son grand chapeau de paille légère dite jipijapa et, à plusieurs reprises, il recommença en se dressant sur ses étriers et en secouant ses larges boucles, et il était si gentil que Silvina ne finissait plus de lui sourire.

On sentait déjà peser un peu plus la chaleur, et Alta Gracia, avec force soupirs, jouait de l'éventail.

Par moment la petite troupe s'arrêtait pour se délecter et se rafraîchir de quelque fruit cueilli au passage, grenadille, sapotille ou mamey, ce dernier si délicieusement

savoureux que les Haïtiens disent que les âmes s'en nourrissent dans le paradis. Parfois aussi l'on faisait halte sans descendre de la monture pour goûter, après la saveur des fruits, l'ombre des feuillages sous un maboa, un yagua ou un ceïba colossal.

On avait quitté les chemins bordés de haies de cactus en fleurs et d'aromates embaumés et l'on commençait à suivre les lacets des sentiers à peine tracés dans la montagne, car Ocaña était située au flanc d'un des pics du Contramaestre. On côtoyait des ravins, on passait à gué des torrents et des petites rivières. Les chevaux et les mules, habitués à ces promenades accidentées, à ces roches, à ces escarpements, à ces ondes bondissantes, avaient le pied sûr, et buvaient avidement l'eau si limpide et si transparente qu'on n'en pouvait jamais estimer la profondeur. Ils s'ébrouaient; la belle écume, en mille gouttelettes de perles, en poussière diamantée, rejaillissait autour des voyageurs joyeux. Les négresses poussaient des cris et faisaient des gestes de terreur vraie ou feinte quand, brisé par les sabots hardis, ce cristal frais, en éclats brillants, touchait leurs pieds. Panchito laissait traîner le bout de sa cravache qui

traçait un minuscule sillage, et au milieu des jeux, des éclaboussements et des rires, on gagnait, sans danger, l'autre bord. Et l'on regardait arriver, la dernière, Alta Gracia, majestueusement assise dans sa volante basse dont les hautes roues disparaissaient à demi dans la rivière : elle semblait flotter, vieille déesse fluviale, dans une conque singulière, précédée du noir et joufflu triton qu'était son calesero.

Et l'on gravissait ainsi, pas à pas, les sinuosités de la montagne étrange, qui, lorsqu'on levait les yeux vers sa cîme, apparaissait d'un bleu indigo et d'un violet presque invraisemblables de couleur et d'intensité sur le ciel matinal d'un azur si pâle et si doux.

Cette couleur violente et foncée du morne n'était pas due aux jeux du soleil ni aux effets de la lumière, mais bien au mélange prodigieusement varié des arbres, de leurs essences et de leurs teintes. Les feuillages de tous les verts, des citronniers, limoniers, bigaradiers, marañons, chirinoyers, lustrés, épais, luisants, bronzés, vernis, ou fins et tendres, et ceux presque bleus des cèdres, jusqu'aux feuillages de velours blanc des yagrumas ; les avocatiers

et les mangotiers à la frondaison merveilleusement ronde et d'un vert presque nocturne à force d'être noir ; les majaguas aux fleurs incarnates, les jikis, les acajous, les bambous légers, les larges pins, le miraguama, sorte de palmier aux feuilles argentées, le caïmitier aux feuilles violettes, d'un violet éclatant et vif, et les grands flamboyants aux feuilles, à l'écorce, aux fleurs si rouges que, de loin, ils ont l'air d'arbres en feu ; et les vanilliers, aux gousses odorantes, et les camphriers embaumés, les papayers et les bananiers au feuillage immense, et l'arbre à gomme, et l'arbre à pain, et toutes les lianes aux mille nuances qui enlacent certains fûts et qui retombent en grappes, en étoiles ou en corymbes, tout cela, et tout ce qu'on ne sait point, et tout ce qu'on oublie, formait la plus triomphale tapisserie végétale et ondulait aux flancs du mont en le parant comme pour une fête. Et la fête, c'était le cortège bizarre et charmant : Silvina, la reine, et Panchito, le page, et Cristobal, l'ambassadeur, et Alta Gracia, la duègne, et toutes les noires esclaves dont les rires se mêlaient aux grelots légers des montures.

On passait encore à gué un torrent d'un

cours assez rapide, lorsque le chapeau de Silvina tomba dans l'eau, tandis que la branche fleurie, coupable de cet accident, retenait le voile enroulé comme un charmant lambeau des dernières brumes de l'aube. Panchito, à l'exclamation poussée par Silvina, sans se soucier du courant ni de la profondeur perfide, s'en fut sans hésiter à la recherche du chapeau. L'Aimable nageait en rechignant, mais enfin nageait... Cristobal, qui chevauchait près d'Alta Gracia, en arrière, vit le danger lorsqu'il était trop tard, et les conducteurs de mules accoururent trop tard aussi, car ils formaient l'arrière-garde avec les quarteronnes et les bagages.

Silvina, sur l'autre rive, était descendue de cheval et tendait les bras en criant :

— Panchito ! reviens, je t'ordonne ! Laisse cela ! Panchito, je t'en prie...

Mais le petit bonhomme, fier et mouillé, remontait déjà le courant, retrouvait le gué, passait sans encombre et rapportait à Silvina, sur le pommeau de sa cravache, le feutre gris, très peu trempé, car il avait flotté sur le torrent en coupe renversée.

Panchito vit Silvina pâle, effrayée, debout auprès de son cheval et s'appuyant au col de l'animal avec une expression faite de ten-

dresse, de peur et d'admirative et secrète satisfaction. Il sauta vivement à terre pendant que l'Aimable s'ébrouait au soleil, et, ployant le genou devant Silvina, il lui remit le grand feutre gris en lui disant dans un sourire :

— Pardonne-moi, Mamitia...

Car il avait trouvé pour elle ce nom, mélange naïf de maman et de tante, et qui fondait dans la bouche comme le nom d'un fruit cubain.

Le grand voile traversé de jour flottait à la branche épineuse. Cristobal le délivra délicatement au passage, cependant que Silvina relevant Panchito et le serrant contre son cœur, le grondait amoureusement et lui disait tout en l'embrassant :

— Méchant ! imprudent ! brave petit Panchito ! Muchacho adoré, tu es mouillé... je t'aime... reste un peu au soleil...

Cristobal, dont l'anxiété était apaisée, passait en souriant les doigts dans les boucles du galant Panchito, et Indalesia, juchée sur sa mule et sa superbe selle cramoisie, levait ses bras noirs vers le ciel bleu, prenant à témoin toute la nature de l'intrépidité de l'enfant. Lui, tranquille et content, se souciant peu de tout danger et trouvant

naturel d'aller pour Silvina au fond de l'eau ou du feu, s'étonnait un peu de toutes ces démonstrations. Seule, Alta Gracia lui fit un signe muet de son éventail ; mais, de ses yeux restés beaux, une douce lueur encore féminine alla caresser ce petit homme qui, sans qu'il s'en doutât, était déjà tout prêt à donner sa vie, même inutilement, pour une femme, pour rien... pour l'honneur... pour le plaisir de courir un risque... pour l'amour d'elle.

— Tu es un homme, dit Cristobal. Mais moi, qui ne suis qu'un vieux chevalier, tu me fais trembler. Epargne mon pauvre cœur.

On se remit en route. Le soleil sécha vite le chapeau de Silvina, les jambes et la culotte du petit garçon. Silvina s'était recoiffée ; Indalesia avait enroulé savamment autour de la jolie tête de sa maîtresse le traître voile reconquis, et la caravane ondula de nouveau au bord des ravins ou à travers bois.

Enfin, la route de la propriété commença, bien tracée entre ses haies de lauriers roses, d'orangers, de rosiers et de bacuas, sorte de cactus géants, et l'on vit s'étendre à l'infini les plantations de café en fleurs qui embaumaient l'air et dont les champs d'ar-

bustes bas et verdoyants étaient ombragés par endroits par les grands bananiers et les hucaros, arbres dont le voisinage est bienfaisant aux jeunes cafés.

Les nombreux esclaves, que la récolte n'occupait pas encore, ayant à leur tête le mayoral qui gérait la propriété, vinrent en dansant au devant de Silvina. Ils l'adoraient, car elle était tendre et charmante et ses douces mains n'avaient jamais versé sur ses sujets sombres que des bontés, des dons, des indulgences, des faveurs, des grâces.

Elle les saluait en souriant du haut de son cheval, et se défendait de leurs transports. C'était à qui l'emporterait dans ses bras jusqu'à la maison sans qu'elle eût à toucher terre. Elle riait aux bons visages obscurs et parlait à tous joliment, distribuant des pièces de monnaie aux nègres pêcheurs qui, la nasse sur l'épaule, lui offraient dans des paniers des poissons encore onduleux, aux nègres chasseurs, dont le dos lustré se couvrait de trophées emplumés et un peu sanglants, aux enfants porteurs d'œufs tièdes et d'insectes, aux femmes porteuses de bouquets ou de négrillons nouveau-nés. Tous ses sujets la laissèrent enfin descendre à son gré de sa monture. Elle posa son

pied léger sur la nuque d'un vieux nègre prosterné et reprit possession de sa terre prospère. Les voyageurs entrèrent alors dans la maison, toute fraîche et carrée, bâtie autour du patio fleuri et entourée de sa varangue ouverte, enguirlandée de fleurs.

Silvina, avant de pénétrer au salon, se pencha entre les piliers enroulés de grappes odorantes. Dans la cour d'entrée, pavée de cailloux brillants et ronds, luisants comme du marbre, autour du haut jet d'eau retombant dans la vasque immense, la foule des nègres joyeux semblait l'ombre d'autres êtres ensoleillés que l'on ne voyait pas. Ils regagnaient leurs travaux et leurs cases. Il se fit un grand silence que ne troublaient plus leurs voix, car on n'entendait pas leurs pieds nus.

— Ecoute... — dit Silvina à Panchito, le cou tendu, un doigt sur ses lèvres... Car l'on percevait, plus loin que le bruit du jet d'eau, un ruissellement faible, frais et continu, intarrissable... Ocaña était renommée pour l'abondance de ses sources et de ses cascatelles, et Silvina, dans sa rustique demeure, était environnée des innombrables et étincelantes parures, de miraculeux colliers d'eaux...

V

La journée de l'arrivée se passa dans les repas, le repos, dans l'agitation paresseuse des serviteurs déballant les coffres et les malles. Panchito fut mélancolique et songeur. Il se rappelait des jours, presque pareils, lorsqu'il arrivait avec sa mère à leur sucrerie de Saint-Jules. Et un regret lourd de larmes gonflait son petit cœur fidèle. Silvina même fut impuissante à le distraire. Après le dîner, assis dans un coin de la galerie, il contemplait le soir et frissonnait, car l'heure du crépuscule est, dans ce pays clair, particulièrement triste ; on l'appelle l'heure des morts. Une détresse, brève mais impérieuse, s'empare de toute la nature ;

un vol vaste et noir semble un instant assombrir toutes choses et fait pénétrer son deuil jusqu'au fond des pauvres pensées humaines. Le pays inconnu, le voyage, les souvenirs devenus désolés d'avoir été si doux et le chant monotone du grillo qui remplit la campagne des crissements alternés du mâle et de la femelle et vibre comme une petite harpe étrange, tout cela remplissait de désolation le cœur enfantin de Panchito, et dans l'odeur des fleurs, délicieuse et grisante, il se mit à pleurer.

Dans le vaste salon, éclairé déjà de bougies et de hautes lampes à huile, Alta Gracia, ses lunettes sur le nez, s'occupait, assise près d'un grand guéridon au milieu de la pièce, à faire des jours à fils tirés nommés guariqueños, ouvrage du pays, et qui sont d'une finesse et d'une beauté rares.

Le chevalier avait délaissé la *Gazette des Etats-Unis* qu'il avait lue deux fois et était plongé dans *El Diario*, journal de Santiago paru la veille, et dans lequel il relisait les nouvelles fantaisies comiques d'un poète qui signait Cucalambé et qui jouissait alors d'une popularité immense.

Les chaises d'acajou cannées étaient bien sagement rangées contre les murs peints ;

sous une haute glace, un sopha cramoisi avait l'air triste. De chaque côté, deux consoles : sur l'une se morfondait, autant qu'un monument funéraire, une pendule de marbre qui ne savait pas l'heure ; l'autre console s'ornait de deux vases de Sèvres aux ventres pompeux. Une bibliothèque d'acajou offrait derrière des treillages des livres espagnols, français et anglais. Des butacas oscillaient toutes seules dans les angles, comme si elles berçaient des fantômes. Les rideaux de tulle relevés de ruban ondoyaient doucement devant les fenêtres. Et partout, sur les tables, le guéridon, les consoles, les serviteurs empressés avaient disposé, dans des vases de cristal, de grands bouquets. C'étaient des myrtes, des lauriers, des roses de toutes les espèces, du buis de Perse aux fleurs blanches embaumées, des tamarindos, des tubéreuses gonflées d'odeur, des krinols, lis violets et géants aux rayures sombres, des jasmins d'Espagne et des branches de jasmin de nuit dit galan de noche, parce qu'il ne donne tout son arome que dans les ténèbres, les écarlates fleurs de Pâques, et des roses de Chine au long pistil, et les crêpes roses des gerstromées, et l'azur des embelezos, et les rougissantes et changeantes kisqualis,

et les poinsillades rouges et jaunes au charmant feuillage, toutes ces fleurs, naïvement groupées par des mains un peu barbares, formaient des bouquets éclatants, au milieu desquels Silvina semblait une rose blanche.

Deux grands pianos se faisaient face et, assise devant un clavier, Silvina effleurait les notes de ses mains lasses ; elle penchait la tête ; ses cheveux décoiffés laissaient sur l'épaule se dérouler une boucle ; sa jupe de mousseline immaculée s'épanouissait largement autour du tabouret et ses petits pieds chaussés de satin blanc battaient la mesure d'une valse immobile et muette, sur le sol rouge fait de ciment romain.

Elle devina tout à coup que Panchito pleurait plus qu'elle ne l'entendit, et elle l'appela :

— Panchito... mon amour.

Un pauvre petit sanglot répondit seul. La jeune femme courut chercher l'enfant ; elle le ramenait avec douceur dans la clarté rassurante.

— Tu es trop petit pour la nuit, lui dit-elle en plaisantant ; et elle l'embrassa. Il lui rendit ses caresses d'une petite bouche oppressée.

— Mon amour, mon cher petit Panchito adoré, répétait Silvina, ne sois pas triste. Veux-tu que je chante? veux-tu que nous jouions aux cartes? veux-tu de la limonade? veux-tu te coucher?

Panchito, pelotonné sur le sopha cramoisi, secouait sa petite tête.

— Joue, dit-il à Silvina, en montrant le piano ouvert.

Et elle s'assit docilement. Elle commença à frapper, d'un seul doigt et en faisant tournoyer, pour amuser Panchito, le tabouret sur lequel elle était assise, les premières notes d'une danse vive et gaie qui s'appelle le Siripa.

Siripa pa, Siripa pa...

se mit à fredonner Alta Gracia en ôtant ses lunettes. Alors Panchito, séchant ses larmes, s'écria d'une voix qui était un ordre.

— Je veux que la tante Alta Gracia et que Cristobal dansent le Siripa pour me faire plaisir.

— Moi! s'exclama Alta Gracia indignée. Moi! tu t'imagines que je vais danser le Siripa? A mon âge...

— Voyons Panchito! supplia Cristobal. Danse-le, toi, avec Silvina...

— Non, non ! Silvina va jouer l'air et moi je regarderai.

— Cet enfant, dit dignement la tante, perd la tête.

— Danse, Alta Gracia ! ordonna de nouveau Panchito.

Alta Gracia se contenta de hausser noblement les épaules.

— Dansez ! señora doña Alta Gracia, ordonna de nouveau l'entêté.

— Quelle tête ! soupira la tante.

— Danse, danse, danse ! dansez, Alta Gracia et Cristobal, sans quoi je vais me mettre à pleurer et je serai malade.

Cristobal laissa tomber avec désespoir *El Diario* où s'étalait le long poème de Cucalambé et s'écria :

— Dansons, Alta Gracia ! voulez-vous donc que cet enfant soit malade ! Vous voyez bien qu'il est nerveux, très nerveux ce soir. Il faut céder à ce caprice.

— Il le faut, trépigna Silvina en secouant ses boucles.

— Il le faut, gémit Panchito dont la voix s'altérait déjà de soupirs. Cristobal s'élança vers sa vieille amie et, lui prenant les deux mains, la força, mi-riante, mi-fâchée, à quitter ses aiguilles et son fauteuil. Elle

céda de mauvaise grâce, mais elle céda et, se campant, droite et redressée, en face de Cristobal en arrêt, elle tapota de petits coups légers sa jupe de taffetas noir.

Siripa pa, Siripa pa.
Negros con blancos, no saca nada...

Le rythme à la fois langoureux et nettement brisé transformait déjà l'attitude de la tia et celle du chevalier. Une main sur la hanche, et l'autre à la hauteur du front, et changeant alternativement, la gauche ou la droite tour à tour à la taille ou touchant le sourcil, Alta Gracia, toute cambrée, et ne manquant pas d'allure dans sa souple maigreur, activait en mesure et fort allègrement le trépignement tapageur et caractéristique de cette danse. Elle avançait, reculait, ondulait, se détournait, provocante, hardie, ironique, et, jeune de pose et de silhouette, étonnamment agile et fringante pour son âge, narguant son danseur, elle évoquait, avec son vieux visage jaune, je ne sais quelle image de sabbat bizarre. Cristobal, moins alerte, mais gracieux, se tirait encore fort bien de ses ronds de jambe; mais il n'avait pas le diabolique entrain de la tia, laquelle, après s'être fait prier avec

indignation, s'amusait franchement et se trémoussait sans vergogne. Le chevalier semblait plutôt le charmant fantôme d'une danse que cette danse elle-même ; il était l'ombre en face de la sorcière, la fumée auprès du feu. Sa petite queue de cheveux poudrés sautillait sur sa nuque ; coudes en pointes, doigts en ailes de pigeon, il mêlait à ses pas je ne sais quel vieux charme de France.

Siripa pa, Siripa pa...

Panchito, accroupi sur le sopha, tapait des mains en mesure afin d'exciter l'entrain du baïle. Silvina jouait à ravir, et chantait pour épargner au vieux couple de s'essouffler davantage.

Siripa pa, Siripa pa.
Negros con blancos, no saca nada...

En arrière ! en avant ! taille ployante, buste hardi, déhanchement provocant, œillade brûlante !... Alta Gracia, à la fois jeune et vieille, déchaînée et transformée, ondulait sur place comme une flamme et ses souliers cambrés crépitaient sur le sol dans une inlassable trépidation. Cristobal, atteint malgré lui par cette ardeur, retrouvait des

vigueurs inattendues, réalisait les plus savantes contorsions, remuait la croupe, tendait le jarret, faisait face intrépidement à l'inlassable Alta Gracia. Ils dansèrent à la fin avec tant de grâce, de véhémence, de jeunesse et de folie, que Silvina, tournant sur son tabouret, joignit ses bravos à ceux de Panchito, enthousiaste et trépignant de joie, debout sur le sopha cramoisi. Les deux danseurs étonnés, ravis, confus, se regardèrent... et brusquement tombèrent tout émus dans les bras l'un de l'autre.

— Cristobal !

— Alta Gracia !

Ils s'embrassèrent tendrement, cependant que leur folle jeunesse, ressuscitée pour une heure, s'envolait déjà dans la nuit rejoindre la grande nuit passée... Et, sur la campagne endormie, des milliers de ces insectes brillants que l'on appelle des « cocuyos » luisaient de tant de feux, que la terre semblait, par un miracle étrange, refléter, mieux que l'eau, les étoiles...

VI

Et la vie, simple et presque édénique dans sa naïveté primitive, fut adorable tous les jours.

Panchito, levé à l'aube, courait à son aise avant la chaleur. Tous, bien vite, l'adorèrent, le choyèrent et le gâtèrent comme un petit prince. Tous les noirs visages s'illuminaient de joie à son approche; le cuisinier Francisco, du seuil de la maison-cuisine, le hélait, une lèche-frite à la main; les Chinois, qui s'occupaient des jardins en terrasses et, cultivant les fleurs des tropiques à la fois et les fleurs de France, en faisaient les plus beaux paradis du monde, ruisselants d'eaux vives et de fleurs de gradins en gradins, les

Chinois se laissaient tirer par leurs nattes et riaient quand, plissant ses paupières vers ses tempes, le petit garçon imitait la grimace de leurs yeux bridés. Il allait visiter les esclaves dans leurs cases ou bohios. On lui offrait toujours des choses qu'il trouvait succulentes, du pain de cassave, et des ignames assaisonnées de graines piquantes d'ajonjoli, et de la yuca ; il était fier de soulever lui-même le guiro, sorte de calebasse pleine de zambumbia ou eau-de-vie de canne, et d'en laper une toute petite gorgée. Il aimait surtout aller chez Vénus, très vieille négresse énorme et bizarre, qui prétendait qu'elle avait été reine au Congo avant d'être enlevée et vendue, et lui racontait des histoires extraordinaires se passant du temps de sa royauté. Il jouait aussi avec des négrillons nus aux mates et aux guacalotes. Il poursuivait les agoutis, voleurs d'oranges, et les araignées-crabes, et les ravissants papillons étincelants, et les lézards bleu de ciel à gorge rose surnommés les zinzolites, et le surprenant mabouya, sorte de caméléon qu'il s'amusait à mettre en colère pour voir sa gorge énorme se gonfler et changer de couleur, et prendre les plus belles teintes des pierreries.

Il apprivoisait les immenses sauterelles à tête de cheval et enfermait les grillos dans des cages minuscules ; il apprenait à danser le cocoyer et à jouer de la guitare et à chanter des guarachas, malicieuses et passionnées chansons populaires. Les plus belles, ce sont les guajiros qui les savent et celui qui les chantait le mieux au gré de Panchito c'était son ami Arebalo le Tumbador.

Arebalo le Tumbador était guajiro... et coupeur d'arbres ; les guajiros sont les paysans, les paysans blancs et de race indéfinie, qui descendent sans doute des compagnons de Colomb et des Indiennes conquises.

Une noblesse étrange les anime ; ils sont tous poètes, musiciens et amoureux, ils vivent de peu dans ce pays paradisiaque où la nature se charge de nourrir ses enfants sans qu'ils cultivent même le sol. Ils bâtissent eux-mêmes leurs demeures primitives, travaillent de temps en temps dans un champ de tabac, ou vont vendre leurs fruits et leurs légumes à la ville, acceptent, quelquefois, rarement, l'emploi de maître de sucrerie, pour une saison, mais s'arrangent toujours pour rester la plupart du temps libres et fiers, ne songeant qu'à jouir de la vie, à composer et chanter des vers pour leurs bien-aimées ;

ils ont un sentiment tout particulier et fort curieusement développé de l'honneur et de l'amour. Ce sont les chevaliers de la montagne, et les derniers des troubadours.

Arebalo s'engageait, rarement, pour couper les arbres et le reste de l'année vivait heureux dans la forêt.

Vêtu avec luxe, possédant un beau cheval, des armes luisantes et une sonore guitare, il était toujours enivré de passion pour quelque jeune veguera et ne fumait que les cigares odorants roulés sur la cuisse nue de cette belle cigarière. Il dansait avec frénésie, applaudissait à tous les combats de coqs d'alentour, allant bien loin pour y assister ou y engager son coq et ne craignant ni la fatigue, ni les distances, ni personne ; les éperons aux talons, le machete et le poignard à la ceinture, Arebalo le Tumbador était le plus renommé et le plus ardent des guajiros à plusieurs lieues à la ronde.

Panchito enfourchait parfois, dès le matin, l'Aimable ou un petit poney nommé Majestueux et, à bride abattue, jouissant de son imprudence et de ses témérités, il s'élançait à travers la forêt bariolée et profonde, échappant aux serviteurs affolés et auxquels il jetait au départ ce réconfort :

— Je vais voir Arebalo...

En grimpant les sentiers abrupts, il voyait le soleil se lever splendidement, jaillir, tout orné de ses feux, de la mer paisible, étendue aux pieds des montagnes. Car, d'Ocaña, on jouissait de la vue magique de la baie toute entière. Et Panchito, jeune et ardent comme ce soleil matinal, éperonnant sa monture, se hâtait vers la maison de son ami.

C'est que, avec Arebalo, il osait n'être plus du tout un enfant. De même qu'il aimait Silvina presque en amoureux, auprès du montagnard il se révélait un jeune homme intelligent, brave et hardi. Et Arebalo, fier de son amitié, traitait Panchito comme s'il avait compté vingt ans.

Les enfants se plaisent parfois « à jouer à l'enfant », à tenir le rôle puéril que leurs parents, inconsciemment, tout en les chérissant, leur assignent. Auprès de leurs camarades et de certaines grandes personnes qui leur plaisent et leur inspirent une spéciale confiance, ils deviennent tout à coup eux-mêmes, c'est-à-dire tels qu'ils seront, bien plus tard, tels qu'ils sont dès maintenant, mais avec moins d'expérience et plus de divination et d'intuition géniales.

Qui a eu la bonne fortune de surprendre

par hasard une conversation entre enfants, — d'enfants intelligents et doués de personnalité — alors qu'ils sont bien sûrs que nul ne les écoute et ne les observe, est étonné de se trouver parmi des êtres tout aussi importants que les « grands », de petits individus dont les occupations et les jeux diffèrent de ceux de ces « grands », mais dont les sentiments, les instincts, les dons sont déjà aussi nettement accentués qu'ils le seront par la suite.

Mais, leur âme, plus proche des choses, plus mêlée à la nature, plus puissamment candide, est, à ce seul moment, féconde en métamorphoses et capable de miracles. Néanmoins, ce n'est que si les racines de l'enfance se sont hardiment crispées dans un sol vivace, que la ramure future pourra s'étendre, nombreuse, vigoureuse, harmonieuse et durable dans sa beauté.

Arebalo accueillait son ami Panchito avec une extrême courtoisie, lui chantait de belles chansons, lui confiait son trabuco — ou fusil — lui apprenait à viser et tirer, lui donnait une leçon de danse et de guitare. Puis il lui racontait de folles aventures d'amour et de querelles sanglantes... Et l'enfant, tout haletant d'admiration, en

oubliait presque l'heure du lever de Silvina. Alors il se hâtait ; il enfourchait de nouveau Majestueux ou l'Aimable.

— A bientôt Arebalo !... Et il s'éloignait au grand trot, enviant le beau costume d'Arebalo, son col brodé, sa splendide ceinture, son long pantalon, son chapeau si vaste sur son serre-tête rouge, son foulard à bouts flottants, son machete au manche incrusté de pierres de couleur... Et puis il revenait à l'habitation à bride abattue. Le fidèle Saturnino, affecté à son service particulier, levait les bras avec joie en le revoyant ; et lui, vite, lui lançait ses brides et son grand chapeau, épongeait son front moite, et se dirigeait aussitôt vers la chambre de Silvina.

Il grattait doucement à son huis, lui portant quelques belles fleurs de la forêt toutes fraîches de sauvage aurore. Derrière lui, élevant au-dessus de son front noir un plateau d'or chargé de fruits de toutes les couleurs, Indalesia pénétrait dans la chambre, au seuil de laquelle elle avait dormi, pelotonnée sur une natte, veillant comme un fidèle animal sur le sommeil de sa maîtresse bien-aimée.

Presque chaque jour ils trouvaient Silvina assise à la turque, sur son lit, jambes croisées,

les bras levés, et, parmi les blancheurs éparses, occupée à se coiffer sans même se regarder au miroir.

Ses brosses, ses peignes, ses épingles autour d'elle, elle soignait et relevait ses belles boucles avec une adresse adorable. La plupart des jeunes créoles commencent ainsi leur toilette, sans doute à cause de la chaleur et pour avoir au plus tôt la nuque nue.

Elle couvrait son Panchito de baisers. Lui, taquin, s'amusait parfois à décoiffer sa Mamitia, enlevant malignement, comme un sournois, les peignes et les épingles de lourde écaille à reflets d'or. Elle se fâchait, le grondait, riait, se défendait maladroitement à dessein, et c'était le délice du petit garçon de voir ruisseler de nouveau sur les épaules pâles et sur les transparentes batistes, les grands cheveux noirs ondoyants et chauds.

Il se sauvait, se cachait dans un coin de la chambre où elle le lapidait de fruits, en riant. Lui, les mangeait, gourmand, — caïmitos, mamons, sapotillos, chirimoyas ou pommes-cannelle, — en faisant des mines, et puis se rapprochait peu à peu, implorant son pardon, plus câlin qu'un chat.

Alors Silvina se levait, mettait ses beaux pieds nus dans de légers souliers et jetait sur

sa fine chemise un peignoir de batiste, blouse flottante ou blouse-à-dos. Indalesia, importante, appelait les autres quarteronnes, et sortant de la chambre et de la maison, on se dirigeait en grand cérémonial vers le bain de Silvina.

La maison d'habitation était bâtie, très longue et très basse, au pied de la propriété qui escaladait la montagne et offrait ainsi des plans très différents. Un escalier à double rampe conduisait aux glacis, vastes étendues, plates et luisantes comme des salles de bal, s'élevant en amphithéâtre, où le café sèche au moment des récoltes, et où les nègres dansent tous les samedis soirs le zapateo.

Puis il y avait la maison du gérant, la maison de la cuisine, la maison pour les nègres malades et convalescents, et la pharmacie, et les écuries. Tout cela blanc, aux toits de petites planchettes nommées essentes, et soutenus par quatre piliers, de façon à ce que les murs seuls s'écroulent en cas de tremblement de terre, formait avec les bohios ou cases des esclaves, couvertes de feuilles de palmier, comme un petit village s'étendant et disparaissant à demi dans la végétation environnante.

En montant un peu dans la montagne, il

y avait aussi une très petite maison, toute faite de bois de cèdre odorant, et posée, au milieu des arbres à fruits et des fleurs, comme un coffret à la fois précieux et rustique et fait pour enfermer des parfums.

Au pied de cette petite maison charmante s'étendait un grand bassin d'eau courante, où passaient en murmurant les beaux flots paisibles des sources et des rivières proches. On ne le voyait pas, car il était entièrement recouvert d'une épaisse et haute tonnelle de fleurs et de feuillages, dont les rideaux mouvants retombaient jusqu'à terre et défendaient à tous les regards la vue de cette eau secrète.

Des arbres fruitiers mélangeaient leurs branches lourdes de trésors à ces rameaux retombants. Et, tout auprès, un grand colombier abritant des pigeons, des tourterelles, des ramiers de toutes espèces et de toutes couleurs, par centaines, emplissait l'air léger d'un grand roucoulement.

C'était là que Silvina adorait aller prendre son premier bain matinal, sans préjudice de celui de l'après-midi, pour lequel les nègres, préposés spécialement à ce service, remplissaient la baignoire en plein air, et, avant de la transporter dans la chambre de toilette,

surveillaient la tiédeur de l'eau qui chauffait ainsi au soleil.

Mais, à l'aurore, l'eau du bassin était délicieusement fraîche et Silvina aimait gagner ainsi sa piscine, à pied, le long des chemins en fleurs, taillés en escaliers sur la pente du versant et suivie de ses négresses favorites.

Miguela haussait le parasol au-dessus de la tête de Silvina ; Indalesia présentait sur un plateau des objets de toilette fort peu utiles, car les salles de la petite maison contenaient tout ce qui était nécessaire à la jeune femme ; Narcissa tenait un peignoir ; Fernandina, dans un léger panier, du linge plus fin que les dentelles qui l'ornaient ; Manbo et Caridad ne portaient rien et Panchito fermait la marche en faisant mille folies, ou gambadait autour de Silvina en agitant un éventail.

Silvina s'avançait, toute blanche, suivie de ses noires esclaves vêtues de mousseline, décolletées, et qui, sveltes et droites comme des statues sombres, étaient dignes par leur obscure beauté de marcher dans l'ombre de leur petite reine, étincelante, claire et douce comme une perle. Avec une inconsciente majesté, faite de l'habitude d'être adulée, adorée et servie, cette jeune reine allait à pas lents, en respirant quelque

fleur embaumée et que ce matin-là elle préférait, et, tournant à demi sa charmante tête avec une grâce altière et douce, souriait à ses suivantes, ou parlait le long du chemin avec son enfant chéri.

Une fois au bord de la tonnelle, on renvoyait Panchito, ce qui le désolait autant chaque matin. La rieuse Miguela l'entraînait sous les mamoncilliers ou le menait au bord de la rivière guetter les petites tortues ou ces petits poissons singuliers qui sont vivipares et que les enfants s'amusent à mettre dans des vases plein d'eau pour voir naître les minuscules bestioles qui, au sortir du ventre maternel, se mettent tout de suite à nager. Mais Panchito s'échappait et revenait s'asseoir, bien sage, au pied des rideaux de feuillage et jurait qu'il ne regarderait pas.

Alors, pour lui faire prendre patience, Silvina, à travers les lianes tombantes, lui lançait quelque fruit, oranges, ciruelas violettes et jaunes, ou mamoncillos qu'elle cueillait et mangeait en se baignant. Elle passait à travers les feuilles son beau bras nu, aussi blanc qu'un ardent rayon, et Panchito baisait au passage les jolis doigts qui tenaient les fruits. Puis il s'emparait des

mamoncillos que lui tendait la baigneuse, faisait claquer avec les dents la capsule verte du fruit et savourait l'exquise chair couleur chamois qui fond délicieusement dans la bouche; et il lançait sournoisement dans le bassin le noyau lisse et rond. Silvina l'aspergeait d'eau pour le punir, et le petit garçon se fâchait, menaçait d'écarter les draperies fleuries... Alors, avec mille précautions, Indalesia, accroupie au bord de l'eau près de Silvina, soulevait pour un instant les tapisseries végétales, tout en étendant les bras pour défendre l'accès de cette salle de bain féerique et roulait des yeux avec colère pour intimider l'enfant.

Puis les feuilles et les fleurs retombaient et la voix de Silvina, plus fraîche que le bruit de l'eau, disait dans un rire :

— Sois sage, méchant Panchito ! ou tu ne m'accompagneras plus à l'heure du bain !

Et Panchito se faisait sage. Il se taisait, écoutant les propos enfantins qu'échangeaient au sujet des parfums, des savons, des éponges et des lingeries, Silvina et Indalesia, dans ce mol langage créole, à la fois puéril, ridicule et doux. Il rêvait, content d'être si près de celle qu'il chérissait maintenant plus que le reste du monde ; vexé, autant qu'un

homme, d'être mis à l'écart ; un petit peu curieux de tout ce mystère, mais, à peine et si naturellement... Et l'air était rempli d'odeurs et des douces syllabes des voix féminines et du roucoulement sans fin des ramiers...

. . . .

Ce fut par un de ces beaux matins, à l'heure où la reine Silvina allait au bain suivie de son page adoré et de ses esclaves sombres, qu'arriva, à Ocaña, le neveu de l'archevêque, don Dionisio de Casilda.

L'archevêque de Santiago, fort ami de la dévote Alta Gracia, et par conséquent de sa nièce Silvina, leur avait écrit depuis peu pour leur annoncer qu'il leur enverrait prochainement son neveu, qui, revenu d'Espagne, y ayant terminé son éducation, se sentait fort éprouvé par le climat de Santiago. Les médecins lui conseillaient un séjour de quelques semaines, à la campagne, dans un air favorable et pur.

— Ma maison est la vôtre, — avait répondu comme il sied la marquise de Cardenas. Et ce fut ainsi que don Dionisio, voulant éviter les fatigues et les chaleurs matinales, coucha à mi-chemin chez des amis, et arriva

dès l'aurore à Ocaña, à l'heure du bain de Silvina.

Au moment où la belle créole sortait de chez elle et se dirigeait vers le chemin du bassin fleuri, elle vit arriver une petite caravane, mulets portant des bagages, et, sur une mule, un jeune homme, assis comme une femme, ainsi que cela est bien lorsqu'on relève de maladie et qu'on est le neveu de l'archevêque.

Silvina mit la main au-dessus de ses yeux pour mieux voir, et elle distingua fort vite que, malgré cette attitude fâcheuse, le voyageur paraissait un fort beau jeune homme.

Elle attendit quelques instants dans la cour qu'il fut arrivé. Il descendit vite de sa mule. Panchito se tenait tout près de Silvina; et elle, sous le grand parasol cramoisi que Miguela haussait au-dessus de son front, rosé par la transparence de la soie, souriait, contente de vivre, et d'être belle, et de plaire à cet hôte inconnu.

Elle maniait entre ses beaux doigts une branche souple de jasmin d'Espagne et s'amusait à en chatouiller le cou de Panchito. Don Dionisio, une fois descendu de sa monture, tout vêtu de blanc, enleva avec élé-

gance son grand chapeau de panama et s'inclina devant elle.

— Je suis, dit-elle, en lui tendant la main qui tenait la fleur, la marquise de Cardenas, l'amie de votre oncle vénéré. Soyez le bienvenu dans mon humble maison.

Il la regardait, si naïvement admiratif, qu'il ne trouvait rien à lui répondre. Il était grand, un peu gras, un peu pâle; mais ses yeux avaient de la beauté et l'ensemble de sa personne une certaine grâce. Ses cheveux plats encadraient son visage jeune et large, fraîchement rasé. Ses dents étincelaient dans le sourire.

Alta Gracia se dépêchait d'accourir, cependant que tous les serviteurs s'empressaient autour des mulets et les déchargeaient de leurs fardeaux. Don Dionisio, à en juger par la variété et l'abondance de ses bagages, venait s'installer pour longtemps. Mais l'hospitalité de ce pays se pratique de façon patriarcale, et si le passant, accueilli comme un frère, veut rester toujours, il ne tient qu'à lui.

L'excès de la piété d'Alta Gracia l'obligeait en ce moment à violemment pécher par orgueil. Elle ne se tenait pas de joie à l'idée que le propre neveu de l'archevêque allait,

de longs jours, être abrité par le même toit qui l'abritait elle-même. Elle faisait sourires sur révérences et révérences sur sourires, et, après lui avoir vanté les hautes vertus de son saint oncle, elle ne pouvait s'empêcher de saluer de nouveau, comme si elle s'était trouvée en la respectable présence du prélat; et elle prononçait avec emphase :

— Soyez le bienvenu chez ma nièce bien-aimée, don Dionisio de Casilda!

Et, à Dionisio elle plongeait, toute en avant et, à Casilda, elle se redressait et rejetait son buste en arrière, avec un noble geste de la main droite et un frémissement du pied gauche.

Silvina confia dans un sourire son jeune hôte à cette tante empressée :

— C'est l'heure de mon bain, dit-elle, simplement.

Et elle s'éloigna, comme tous les jours, suivie de ses noires filles d'honneur, cependant que Panchito, à la dérobée, examinait cet intrus auquel Silvina avait souri. Mais, sans écouter les discours ardents et hospitaliers d'Alta Gracia, don Dionisio de Casilda, debout au seuil de la galerie où l'on était venu se congratuler à l'abri du

soleil, regardait, éperdu déjà, s'éloigner et rapetisser le charmant cortège qui gravissait en se retournant pour lui rire, et tout doucement, le chemin et les escaliers, parmi les fleurs, vers la maison de la source. Il voyait, dans l'air bleu et or, ondoyer les mousselines blanches, éclater comme une corolle la soie incarnate du parasol, se dessiner nettement les noirs visages, cependant que celui de Silvina était presque invisible, trop clair dans la clarté ; les palmes des arbres élancés balançaient très haut dans l'azur leurs panaches superbes, et, légère, vaporeuse et pourtant réelle, en tête de son escorte noire, Silvina, plus séduisante mille fois, aux yeux du sage neveu de l'archevêque, que la reine de Saba à ceux, sages aussi, de Salomon, montait, lentement et aériennement, dans la lumière.

VII

Le déjeuner, toujours abondant et savoureux chez Silvina, le fut, ce jour-là, plus encore, en l'honneur de don Dionisio qui méritait la réputation d'un fin gourmand. Non qu'il y eût plus de plats ni qu'ils fussent plus délicats et plus variés, mais le cuisinier, le célèbre Francisco, avait tenu à se surpasser lui-même et à se montrer digne de la gloire dont il jouissait depuis de longues années, non seulement dans la ville de Santiago, mais dans une fort grande étendue du pays qui l'environne.

Sur l'immense table, éblouissante de linge uni et satiné, parmi les scintillants cristaux taillés qui venaient d'Italie et les fines porcelaines laiteuses qui venaient d'Espagne,

tous les plats du déjeuner étaient présentés, depuis le potage national, agiaco ou calalou, — qui ce jour-là était l'agiaco — jusqu'aux fruits échafaudés avec art. Ragoûts, hors-d'œuvre, pâtés, poissons, légumes, salades, gâteaux, entremets, confitures, vins ponceaux, roses, blancs et dorés, brillants dans les carafes rebondies, toutes ces succulences donnaient à la longue table, somptueusement servie, un aspect de noces de Cana. Les nègres et les négresses d'un noir irréprochable et vêtus de blancheurs immaculées circulaient autour des convives, renouvelant les lourdes argenteries, passant les plats... De jeunes échansons, à l'avenant sourire, glissaient sans bruit sur les dalles et portaient de très grands brocs doubles d'étain luisant, où la glace rafraîchissait l'eau délicieuse et déjà filtrée par la pierre poreuse de la tinajera. D'un geste agile et adroit, ils remplissaient, en inclinant le grand broc lourd, les verres évasés et purs et ne renversaient jamais la plus petite gouttelette sur la nappe étincelante. Aux nègres plus âgés était réservé d'offrir les précieux vins de France et d'Espagne, du Rhin, de Madère, du Cap et de Chypre, tous des crus les plus célèbres et d'autant meilleurs qu'ils avaient passé la

mer. Les Xérès et les Amontillados, les Manzanillas voisinaient avec les Saint-Estèphe et les Château-Margaux et Laffite. Les belles quarteronnes aux bras nus, bien coiffées de leur madras soyeux, couleur de fruits, leur fichu pointu et bariolé coquettement croisé sur leur poitrine découverte, servaient, dans les vanneries tressées, les pains exquis faits par les boulangers de l'habitation, et les patates boucanées, maniocs, ignames et malangas, que certains préfèrent au pain le plus délicieux.

Silvina, toute fraîche dans ses mousselines blanches, qui se gonflaient légèrement autour d'elle ainsi que le plumage doux d'une colombe qui respire, s'assit en les froissant à peine. Elle semblait parée pour un bal mystérieux avec ses petits pieds chaussés de cothurnes de soie, une fleur blanche piquée dans ses cheveux sombres, un long rang de perles précieuses roulant de son cou jusque sur ses seins. Elle sourit, satisfaite de la parfaite ordonnance de sa table, et du reflet d'elle-même apparu dans un haut miroir, et de la bonne mine de Panchito, et de l'admiration qu'elle lisait dans les regards de don Dionisio. Elle déplia sa serviette étroite, terminée aux deux bouts par de larges den-

telles, Alta Gracia marmotta un benedicite et le déjeuner commença.

L'agiaco était savoureux. On le dégusta en silence. Et, dès cette soupe, composée de poulet, de jambon, de côtelettes de porc, de bananes, de yukas, d'achotes, de tomates et de giromon, on commença à vanter les rares qualités de Francisco : Francisco, si épris de son art que, lors d'un tremblement de terre qui avait détruit les murs de toutes les maisons et par conséquent ceux aussi de sa maison-cuisine, il était resté fidèle à son poste, veillant sur ses marmites et ses poêles, et réparant pendant les instants d'accalmie les dégâts causés par le terremoto.

— Car, disait Alta Gracia — tu t'en souviens, Silvina... j'étais à ce moment-là chez tes pauvres parents, à l'Isabelita... Ce ne fut pas un de ces petits temblores comme il y en eut un l'an dernier et qui se contente de secouer les tuiles des toits... Tout le monde sort dans la rue en criant : Misericordia !... les femmes courent, lèvent les bras au ciel, se signent... Et puis, tout se calme, les toits reprennent leur immobilité ainsi que des bons chiens qui se rendorment et, les frayeurs apaisées, l'ordre renaît aussi-

tôt... Non... Ce fut à l'Isabelita un terremoto redoutable. Nous dûmes évacuer les demeures et coucher fort longtemps dans les hangars et les parcs à mulets, où l'on disposa en stores de grandes feuilles de coco pour nous abriter. Tu étais bien petite... mais tu t'en souviens, j'en suis sûre...

— Tu te souviens de Francisco, qui invoquait la nature et suppliait Dieu, à genoux sur le seuil, sa chère lèche-frite entre ses mains jointes, de lui permettre de cuire son dîner... et de permettre aussi que ce dîner fût mangé. Et jamais, jamais, nous ne fûmes favorisés d'une cuisine si délectable. Les empanadillas que l'on vous sert, chez don Dionisio, et qui sont rissolées tellement à point, nous en mangeâmes d'aussi succulentes malgré le danger toujours renaissant, et l'appréhension du cataclysme...

Silvina se souvenait d'autant mieux, que la tia lui avait raconté cette histoire quelques cinquante fois ; elle souriait gentiment, cependant que don Dionisio, la bouche pleine, approuvait, en hochant le front, la succulence des petits pâtés qu'on venait de lui servir.

Il avait pourtant mangé du tasajo, mets populaire, viande sèche, hachée et grillée,

que l'on sert chaque jour, ainsi que le riz et les haricots rouges et le petit-salé ; il avait mangé des poissons gratinés : sardes et meros, qui sont renommés pour leur délicatesse, et des boulettes d'écrevisses et du maïs cuit... Panchito le regardait engloutir tous ces plats avec une admiration un peu moqueuse. Cristobal et Alta Gracia faisaient les frais de la conversation. Don Dionisio esquissait quelques gestes de tête et de mains et ne trouvait littéralement pas le temps de parler. Silvina le considérait avec gaieté et indulgence et lui offrait inlassablement des mets nouveaux.

— Ne reprenez-vous pas de ces ramiers confits ? Don Dionisio, ces pintades sont accommodées à ravir... et je suis sûre que vous n'aviez pas encore mangé de venado — tout petit chevreuil rôti, — cependant n'oubliez pas qu'il vous faut encore goûter cette terrine de tojosas et à tous les légumes que l'on ne connaît pas en Europe...

Et don Dionisio, à la fois charmé par Silvina et la bonne chère, content de réunir l'obéissance qu'il devait à une si charmante personne et le plaisir de sa gourmandise, mangeait, mangeait toujours : des tranches du fruit de l'arbre à pain cuites au four et

plus savoureuses que les gâteaux les plus fins, du laman, des chayotes, des salades de choux palmistes, des marmelades d'ananas, des compotes de goyaves, des confitures de icacos, des tourones de coco... Enfin on se leva de table, négligeant les fruits que l'on suce et savoure surtout le matin et dans la journée, et que l'on ne désire même pas après de semblables agapes.

Panchito, fort naïvement, courut à l'hôte qui avait si bien déjeuné et lui demanda en riant :

— N'éclaterez-vous pas, don Dionisio ?

Silvina eut grand peine à s'empêcher de rire ; mais Alta Gracia fut suffoquée d'indignation. Son visage jaune devint cramoisi. Fort heureusement le perroquet, qui somnolait béatement sur son perchoir, auprès de la tinajera, se réveilla tout à coup et s'écria d'une voix profonde et rauque :

— Viva la reina y el arzobispo ! po ! po ! po ! (1).

Alta Gracia fut rassérénée par cet éclatant hommage rendu par son perroquet fidèle au culte voué au cher archevêque ; don Dionisio fut surpris et flatté, et Panchito, Silvina

(1) Vive la reine et l'archevêque !

et Cristobal purent enfin, sans impolitesse, rire tout à leur aise.

On passa au salon ; don Dionisio s'approcha de la bibliothèque et l'ouvrit. Il s'amusa à manier quelques volumes des œuvres des poètes espagnols : Zorilla et Martinez de Larosa, et de Heredia, le plus grand poète espagnol de l'Amérique latine, célèbre même chez les paysans et les guajiros qui chantent ses vers et ses hymnes et qui le nomment « el Cantor del Niagara... »

Don Dionisio lut à haute voix quelques-unes de ses strophes, puis passa à un poème de Zenea, feuilleta un petit volume d'Arsenbuc et demanda à Silvina si elle goûtait les romans de Quevedo.

— Je n'ai pas beaucoup le temps de lire, dit-elle en riant et en offrant à son hôte une tasse du café le plus parfumé qu'ait jamais humé les narines d'un neveu d'archevêque. Alta Gracia débouchait avec religion les flacons taillés que coloraient diversement le vieux et merveilleux rhum de la Jamaïque, la crème de cacao, la crème des Barbades et la liqueur des Iles, et les précieuses eaux-de-vie de France. Cristobal ouvrait les grandes boîtes odorantes où les gros cigares étalaient des claviers de tous les bruns, du mordoré

au tête-de-nègre... Il faisait frais dans le salon, tout embaumé de ses grands bouquets et des fleurs grimpantes qui s'enroulaient aux colonnettes de la galerie extérieure. Au dehors une grande torpeur bleue régnait, souverainement immobile et sauvage, comme si le vaste ciel des tropiques eût été un immense fauve azuré, à la gueule flamboyante et détendu par le repos.

Don Dionisio s'étendit paresseusement dans une butaca ; et alourdi de béatitude il ferma les yeux à demi pour mieux savourer son cigare.

— Vous n'avez pas le temps de lire, señora doña Silvina, répéta-t-il avec étonnement. Mais la journée est longue... vous êtes loin de toutes distractions...

— Je me baigne, je me coiffe, je me rebaigne, je me recoiffe..., je fais la sieste, je distribue à mes serviteurs le travail du jour ; je danse, je chante, je brode ; je me promène avec Panchito dans la forêt ; je monte à cheval ; je vais voir si mes fleurs de France me font l'honneur de s'entr'ouvrir dans mes jardins ; je combine avec mes jardiniers chinois de nouveaux parterres ; je me repose ; je rêve et dans ma paresse heureuse je me sens toute pareille à mes

arbres et à mes fleurs ; le soir, je danse parfois avec les esclaves ; je regarde les astres avec Cristobal ; je vais visiter mes nègres et je les interroge et je les écoute et je sais ainsi s'ils vont bien et s'ils sont heureux. Au crépuscule, je leur fais faire la prière. Voilà ma vie à la campagne, don Dionisio... et, convenez-en, je n'ai pas beaucoup le temps de lire.

Don Dionisio ne l'écoutait pas ; il la regardait et il la trouvait de plus en plus charmante.

— Et puis, et elle sourit, coquettement, je ne suis pas une savante. Heureusement pour Panchito qu'Alta Gracia n'a pas perdu son latin et que Cristobal sait l'histoire et l'astronomie et le grec, et tout ce qu'on peut savoir. Moi je ne sais rien...

— Qu'être belle... interrompit don Dionisio.

Ce n'était pas très difficile à trouver, mais le déjeuner l'alourdissait fort et il avait grand sommeil.

— Ces jours-ci, dit-elle gentiment, j'ai même beaucoup à faire. Jugez don Dionisio... Il m'est arrivé vingt petits congos... Mais vous venez d'Europe et vous ne savez pas ce que signifient les petits congos ; ils

ne sont pas esclaves, mais émancipados, on les loue à la ville lorsqu'on a besoin d'eux. Ils sont tout jeunes ; ils parlent espagnol et même petit nègre fort suffisamment, mais ce sont des païens, cher don Dionisio ; ils ne connaissent ni diable ni Dieu, et c'est moi qui leur apprend leur catéchisme et les prières ; mais ils me donnent bien du mal... L'autre soir je leur ai raconté l'histoire d'Adam et d'Eve et l'un d'eux, après la leçon, a dit à Panchito : « Surtout ne crois pas cela... tout cela n'est pas vrai... »

— Je vous aiderai, doña Silvina ; ne sera-ce pas mon rôle et mon devoir ? murmura le neveu de l'archevêque dont les paupières s'appesantissaient de plus en plus.

— Croiriez-vous, don Dionisio, soupira alors Alta Gracia, que nous vivons ici comme des mécréants ! Point d'églises dans nos environs, point de chapelle ni de chapelain, à Ocaña ! Je dis chaque jour à Silvina combien je le déplore, bien que votre cher oncle si vénéré nous absolve bénévolement de ces péchés involontaires.

— Point de messe ! s'exclama don Dionisio ! du fond de sa voluptueuse somnolence.

— Point ! et Silvina raillait. Et pourtant je suis fort pieuse. Je vous invite à ma

messe à moi, don Dionisio; chaque jour, après mon bain, je me mire dans la source et je vais saluer quelques-unes des fleurs sans nombre qui se sont épanouies à l'aurore. Et je remercie Dieu dans mon cœur de m'avoir fait vivre et d'avoir bien voulu que je sois belle et d'avoir créé les arbres, les fleurs, l'eau, tout ce qui sent bon, tout ce qui est frais, tout ce qui est clair, tout ce qui rit dans la lumière...

Elle parlait en riant, elle aussi, avec la naïveté la plus ingénue; Cristobal et Panchito la regardaient, charmés. Alta Gracia n'approuvait pas tout à fait cette façon de prier, et don Dionisio, presque endormi, mêlait déjà des rêves à la ravissante réalité.

— Mais il faut aller faire la sieste; vous dormez je crois, don Dionisio... Et, sournoise, elle imprima à la butaca, où le jeune homme s'assoupissait, un mouvement violent et s'enfuit, suivie de Panchito, cependant que don Dionisio de Casilda essayait, en sursaut, de retrouver son équilibre.

VIII

C'était une chose touchante et bizarre que de voir, au coucher du jour, tous les bons nègres réunis sur les glacis et attendant que leur jeune souveraine vînt les aider à prier le dieu des hommes blancs et des hommes noirs.

Ils semblaient les envoyés du soir, les porteurs de la nuit proche. Leur masse noire annonçait les heures obscures, et, comme de grands enfants très sages, respectueux et grimaçants, ils paraissaient guetter ainsi, dans la lumière encore profonde, l'instant où il leur serait permis de dérober le soleil et d'envahir la nature, et de répandre sur elle toutes leurs ténèbres.

Lorsqu'ils voyaient de loin arriver Silvina légère, enfantine et blanche, ils se prosternaient, pleins d'amour, et, tendant vers elle leurs bras fidèles, tous, enfants, jeunes et vieux, imploraient d'une seule voix :

— Benedicion ! Benedicion !

Avec une solennité souriante, elle levait ses deux petites mains et bénissait sans parler son peuple noir. Puis, d'une voix claire, elle commençait la prière du soir, dont la grande voix unanime, zézayante et nasillarde, répétait avec elle les syllabes sonores :

— Padre Nuestro que està en el cielo.

— Santificado sea tu nombre, etc., etc.

Et, lorsque le Pater était achevé, elle se signait dévotement et tous l'imitaient, simiesques et recueillis.

Ensuite, ils se dispersaient, retournant en famille à leurs cases, préparer leurs repas, fumer ou danser. Seuls, les vingt petits congos étaient retenus pendant quelques jours une demi-heure de plus, pour que Silvina leur fît le catéchisme.

Assis, très sages, sur leurs jambes croisées et dans des attitudes variées de résignation et d'ennui, ils dodelinaient leurs têtes crêpues ; sur leurs masques camus et

lippus des sourires brillaient qui n'étaient que pour Silvina et non pour les prières... Debout, en face de son auditoire saugrenu, elle leur expliqua que le neveu de l'archevêque étant en visite à Ocaña, ce haut et savant personnage saurait mieux qu'elle encore leur dispenser une religieuse instruction ; et elle céda la parole à don Dionisio.

Don Dionisio fit sur les petits congos une impression des plus favorables. Ce jeune homme gras, qui parlait lentement, et qui maniait avec onction un bréviaire donné par l'archevêque lui-même, leur parut un porte-parole beaucoup plus sûr que cette jeune femme enfant qui leur racontait l'histoire sainte en respirant des fleurs et en frappant le sol de ses souliers de satin blanc.

Et puis, don Dionisio leur lut sans retard quelques prières en latin... sans leur en expliquer le sens. Les petits congos écoutèrent avec extase et soumission ces paroles cabalistiques, auxquelles ils ne comprenaient rien et l'un d'eux, ivre d'admiration, s'écria en interpellant Silvina :

— Çà, au moins bon catéchisme ! Ora pro nobis !...

Et la leçon finit sur les éclats de rire de

Silvina et de Panchito. Ils rentrèrent au logis en se tenant par la main et dansant. Et le grave don Dionisio suivait avec urbanité cette jeune femme qui riait toujours, reine d'un pays où les cascades et les rivières étaient, elles aussi, le rire perpétuel de la nature heureuse.

Le soir, Silvina chanta. Elle possédait une de ces voix qu'il est presque divin d'écouter dans les ténèbres. Elle chantait en s'accompagnant elle-même, seule dans le salon illuminé, cependant que ses auditeurs muets se balançaient sans bruit, dans la galerie fraîche et à demi sombre. Sa voix limpide, pure, haute et naturellement pathétique, montait dans le silence et transperçait la nuit. Panchito, bouleversé d'une émotion inconsciente, écoutait, écoutait...

Et don Dionisio, les mains croisées sur son ventre, lesté d'un copieux souper, se croyait dans un paradis de choix, où seuls sont admis les neveux des archevêques.

Cristobal voulut bien ensuite jouer un peu de violon, ou plutôt faire sa partie, modestement, pendant que Silvina chantait. Mais il se refusa à exécuter seul la moindre mélodie et entraîna les jeunes gens sur les glacis, regarder les astres, dans son grand

télescope pointu, dont l'ombre dessinait sur le sol lisse l'immense bonnet d'un sorcier noir.

Le ciel était d'une transparence ineffable, et la nuit bien que profonde, restait néanmoins azurée. Les constellations y palpitaient intensément. Vénus, qui a des phases ainsi qu'une petite lune, et qui est plus belle que partout ailleurs dans ces climats, brillait alors dans son plein. Au bas de l'horizon, la Croix du Sud étincelait d'un éclat sans pareil. Panchito regardait de tout son petit œil dans la longue lunette magique. Il disait :

— Je vois Jupiter, Orion, Aldebaran et Saturne avec son anneau, et tous ses satellites... et je distingue les plus petites étoiles de la Voie lactée...

Et le bon Cristobal ne se tenait pas d'aise de voir que ses leçons n'étaient pas oubliées par son cher élève.

Mais, las de contempler le firmament mystérieux et le poudroiement des mondes et l'espace sans limites, le petit garçon effrayé quittait le télescope et venait se blottir près de Silvina.

— Mamitia, murmurait-il de sa voix craintive, sa voix qui le faisait très petit, Ma-

mitia, n'as-tu pas peur quand tu regardes les étoiles? Moi, j'ai bien peur. Sont-elles là pour nous seuls? Dieu les allume-t-il seulement pour éclairer les nuits de la terre, ou bien, comme le dit Cristobal, sont-elles des mondes, où il y a peut-être des Silvina et des Panchito que nous ne connaîtrons jamais? Peut-être aussi que tous les papillons vont la nuit se fixer au ciel, pour y dormir tranquilles. Tout cela m'effraie. Je voudrais savoir...

— Il ne faut pas chercher à savoir trop de choses, dit sagement Silvina. Nos pauvres têtes ne sont pas faites pour comprendre tout cela, et il sied de vivre humblement parmi les mystères qui nous environnent, contents de ce qu'il nous est donné de voir, de connaître, de respirer, de saisir, de tout ce qui est déjà si beau! Mais n'aie pas peur, mon Panchito... les étoiles sont bienveillantes et la tienne brille peut-être là-haut déjà, heureuse et claire.

— Une étoile? ai-je donc une étoile? interrogeait l'enfant, rassuré et curieux.

— Oui; plus tard, tu le sauras. Nous avons tous un ange gardien et une étoile. Mais il faut aller se coucher, mon amour, il est tard... Qui sait si ces étoiles ne sont

pas fatiguées de briller ainsi pour nous plaire? Qui sait si elles n'attendent pas notre sommeil pour fermer leurs paupières bleues? Les vois-tu cligner tout doucement?

— Bonsoir, bonsoir, mon étoile, dit Panchito en levant les bras dans la nuit.

— Bonsoir, Chariot de feu où voyagent mes rêves, dit tout bas le bon chevalier, bonsoir astres des Amis, chevelures éclatantes, soleils aux beaux noms... bonsoir.

— Bonsoir, dit Silvina, ô belle Vénus...

— Bonsoir Saturne, soupira don Dionisio, si tu me prêtais ton anneau, je sais bien à qui je l'offrirais ce soir...

Silvina glissa de côté un long regard tout en feignant de ne pas entendre.

— Hé, hé, songea le chevalier narquois, voilà qui n'est pas si mal pour un jeune homme alourdi de nourriture ; il se formera, ce mythologique neveu d'archevêque... il se formera.

Et il compara, assez mélancoliquement, la silhouette un peu lourde de Dionisio à celle, si jolie et si légère, de Silvina.

— Sera-ce lui? se demanda-t-il. Ah! Silvina, qui sera jamais digne de vous, de votre candeur, de votre bonté, de votre jeunesse, de votre joie et de votre cœur simple et pur!

Il soupira. On rentrait ; on prit des sorbets et de la champola et puis l'on se dit bonsoir. Don Dionisio éprouva tout à coup le besoin de se faire un ami de Panchito et il le souleva à demi dans ses bras.

— Aimes-tu doña Silvina, lui demanda-t-il en riant. L'aimes-tu autant qu'elle mérite d'être aimée?

— Je l'aime d'une façon qui ne regarde personne, répondit le petit garçon en se dégageant brusquement, et je crois bien que personne non plus ne saura l'aimer autant que moi...

Don Dionisio, déconcerté, cherchait en vain les yeux de Silvina.

— Embrasse-moi, Panchito! s'écria le chevalier, car décidément tu me plais, tu me plais infiniment.

Après de charmants salamalecs chacun se retira dans sa chambre; Silvina dit à Panchito un long et tendre bonsoir, assise sur le lit du petit bonhomme, cependant que la moustiquaire les emprisonnait tous deux sous sa transparence.

Des cocuyos, insectes phosphorescents, enfermés sous un globe de verre, servaient de veilleuse. Panchito mourait de sommeil, car il ne lui était pas toujours permis

de se coucher si tard. Mais, dénouant ses bras du cou de la jeune femme à demi penchée, il murmura, déjà somnolent :

— N'est-ce pas, Mamitia, qu'il mange trop, et qu'il est trop gras, le neveu de l'archevêque? et puis il a cru que les cris des grillos étaient des signaux bizarres et il m'a demandé s'il y avait beaucoup de bandits... Aurait-il peur?

Et, sans attendre la réponse, il s'endormit.

Silvina ne se coucha pas très vite. Elle renvoya Indalesia et, en toilette de nuit, elle rêva longtemps, accoudée à son balcon, buvant la nuit aromatique. Les grillos susurraient fortement dans la campagne, et, au loin, dans la forêt, aboyaient les chiens sauvages.

Mais, tout à coup, elle tressaillit. Le violon de Cristobal commençait un chant mystérieux.

Quelquefois, le chevalier, lorsqu'il croyait tout le monde endormi, retournait aux glacis et, auprès de son cher télescope, improvisait sur son cher violon des chants beaux, confiants et tristes. A ses étoiles préférées, il donnait ainsi, pendant de longues heures, des sérénades merveilleuses. Lui, toujours secret, timide, et qui parlait si

peu, livrait à la nuit toute son âme. Il racontait son histoire aux astres calmes : ses peines, ses détresses passées, ses résignations, ses amours, ses désespoirs. De son doux cœur passionné, à travers l'archet, par le miracle des cordes tendues et du bois sonore, montaient ses confidences éperdues : ses espoirs morts, ses tendresses déçues, ses deuils, ses joies, ses fidélités, ses tortures, il criait tout cela vers le ciel profond où resplendissaient ses amies. De la terre aux étoiles, montaient vraiment les vibrations les plus vivantes de son être, livré tout entier au mystère frémissant et mélodieux qui l'habitait. Il saluait sa jeunesse passée, il remerciait le présent paisible, il disait à la mort : Je t'attends, sans hâte, mais sans crainte... Il disait à l'amour : Je ne t'ai pas oublié... mais je t'ai pardonné, ô cruel, ô redoutable! Il n'est rien que je n'ai pardonné... Et dans une grande paix large et tranquille, dans une indulgence infinie, le chant de Cristobal achevait de s'unir à la sérénité du ciel.

Alors Silvina joignant ses mains enfantines, Silvina ayant compris qu'avait sangloté dans l'ombre la voix secrète d'une destinée, murmura faiblement, anxieusement :

— Que sera ma vie?

Et, ayant fait sa prière, elle se glissa sous les tulles, et très doucement s'endormit.

Quant à don Dionisio, faisant craquer un peu sous son poids déjà respectable le cadre étroit sur lequel il reposait, parmi des linons et des dentelles, il soupirait, en proie à une digestion difficile et aux troubles de l'amour naissant :

— Je crois que ce plat de tortues me pèse ; à moins que ce ne soit le pâté d'ortolans... Silvina ! Silvina ! je sens que je vous aime !

IX

Silvina était coquette, mais aussi simplement et spontanément que gaie et que jolie ; il ne lui déplaisait donc pas que don Dionisio lui fît la cour et elle se la laissait faire, tour à tour, malicieusement, ou de fort bonne grâce. Tout éclôt vite dans ce pays : fleurs, femmes, sentiments et rêves... Don Dionisio se montrait donc très amoureux et tout le monde fut bientôt obligé de s'en apercevoir.

Le chevalier le constatait avec philosophie, et Alta Gracia avec satisfaction. Elle se disait que son cher archevêque en envoyant à Ocaña ce convalescent rebondi,

avait certainement pensé à un mariage possible entre Dionisio et Silvina. Déjà, elle imaginait la cérémonie : la maison de Santiago tout en fête, et illuminée; la pierre consacrée apportée à minuit dans le salon de la jeune épouse, et l'archevêque en grand apparat bénissant le couple et prononçant une allocution fort flatteuse pour toute la famille assemblée. Quant à Panchito, sans savoir très bien pourquoi, il n'aimait pas beaucoup don Dionisio qui pourtant le comblait d'attentions et voulait même lui donner quelques leçons. Mais Panchito s'y refusa, disant que Cristobal d'une part et Arebalo de l'autre, lui suffisaient comme professeurs, et que, d'ailleurs, il n'avait confiance qu'en eux.

Panchito était fort développé pour son âge, et, de plus, les petits créoles ont une intelligence et une sentimentalité précoces. Il réfléchissait à beaucoup de choses dont il ne disait rien à personne. Mais deux sujets dont il s'ouvrait à quelques-uns le préoccupaient spécialement : l'amour et la mort.

Cristobal, lorsque Panchito l'interrogea sur la mort, lui affirma que rien n'était moins effrayant; il lui vanta ce repos bienfaisant et aussi naturel que la naissance et

la vie. D'ailleurs, à son âge, il ne devait point y songer.

Silvina lui parlait du ciel, et cela le satisfaisait davantage, car là, ceux que l'on a aimés et qui sont partis avant nous, nous attendent et nous accueillent dans un resplendissement sans pareil au son de la musique des anges. Là, sa mère, vêtue d'une robe encore plus belle que ses parures de bal, veillait sur lui et lui tendait les bras à travers des rayons qui ne sont pas seulement de la lumière, mais aussi de la joie.

Cependant, il lui semblait effrayant de devoir quitter la terre à jamais, même pour un séjour céleste; l'éternité, ce mot effrayant, incommensurable, incompréhensible, l'épouvantait.

— Et après?... interrogeait-il.

— Il n'y a pas d'après.

— On ne revient pas sur la terre?

— Non! Quand on est au ciel, c'est pour toujours.

Or, il aimait, comme il disait, sa chère petite terre; l'idée qu'il devrait la quitter le navrait; l'idée aussi que sa Silvina pouvait mourir, le laisser encore seul, tout cela le torturait par moments de cette façon se-

crète et profonde dont tous ceux qui ont été des enfants réfléchis et sensibles ne perdent plus le souvenir.

Il pensait souvent aussi à son père Domingo ; il aurait bien voulu que son père vînt le rejoindre à Ocaña ; il regrettait sa présence, même austère ; mais don Domingo de Montalvo se contentait d'écrire assez souvent, de recevoir ponctuellement des nouvelles de son fils et ne le réclamait point, et ne parlait pas de venir le voir.

Quand Panchito allait visiter la vieille négresse Vénus dans sa case à toit de feuillages, il lui disait : « Où sont allés ceux que tu as aimés et qui sont morts ? » La vieille négresse lui expliquait tant bien que mal que les uns étaient morts en païens au Congo ; que les autres étaient là, enterrés en tierra bendita, dans le petit champ funèbre que chaque esclave possède derrière sa case et où il enterre les siens, et que, pour leurs âmes, elles étaient sans doute dans ce ciel des blancs, où toutes les âmes sont de la même couleur et où personne n'est maître ni serviteur, et où on mange sans arrêt des choses succulentes au sein d'une paresse éternelle. Mais elle aimerait bien, avant de les rejoindre, aller

faire un tour en enfer ou en purgatoire où se morfondaient les âmes de ses parents non baptisés, afin de leur parler de Panchito et de Silvina et de leur tenir un peu compagnie. Elle avait inventé un saint, sur la tête duquel elle reportait à la fois son fétichisme atavique et ses nouvelles croyances ; il était grossièrement taillé dans un bois d'ébène, ornait un coin de la case et elle l'appelait : Saint Cafre, patron des noirs.

Tout ce bavardage laissait Panchito perplexe. Ce paradis-là ne le séduisait point. Mais il était, après tout, assez naturel que les bons nègres n'eussent pas tout à fait le même paradis que les autres hommes... Pourtant, cela contrariait tout ce qu'on lui avait enseigné et il s'en troublait.

Un des Chinois qui travaillaient aux jardins en terrasses était aussi l'ami de Panchito ; et un jour le petit blanc interrogea le jaune sur la mort. Les jardins : lieux paradisiaques où les fleurs étaient tellement abondantes et ruisselaient tellement de toutes parts sur les pierres, de gradins en gradins, autour des bassins, se suspendant aux arbres, s'épanouissant en bosquets, en parterres, s'entrelaçant en treilles, se bom-

bant en tonnelles et en berceaux, exhalant tant de parfums et effeuillant tant de pétales qu'elles semblaient un autre élément, un élément comme l'air et comme l'eau... La fraîcheur, l'ombre et les cascades étaient ménagées avec un art naïf et sûr qui, sans contrarier la nature, avait su l'embellir encore.

Panchito, assis sur un grand banc de pierre, à l'abri d'un colossal calebassier, regardait dans les fleurs en cloches, dont l'arbre était surchargé, les oiseaux-mouches, ailes frémissantes, piquer leur long bec. Il y en avait un dans chaque cloche dont l'oiseau figurait ainsi le battant d'or ou de pierrerie. Appuyé sur la bêche, le Chinois, tout jaune sous son vaste chapeau tressé et dans sa robe de toile bleue, regardait amicalement le petit garçon.

— Où iras-tu, Li-Fou-Tul, quand tu seras mort?

Le Chinois, surpris, expliqua qu'on le mettrait dans un cercueil solide, un cercueil qu'il possédait déjà, et que, lorsqu'il y aurait un nombre suffisant d'autres Chinois morts, on en chargerait un navire et que leurs dépouilles retourneraient ainsi dans leur pays pour être restituées au sol où

dorment les ancêtres, et hors duquel il n'est point de repos. C'est une clause formelle du traité signé entre les maîtres blancs et les serviteurs jaunes, ce rapatriement de la dépouille étrangère...

— Tu ne serais donc pas aussi mort si l'on t'enterrait à Cuba? demanda Panchito intrigué.

— L'âme de Li-Fou-Tul ne connaîtrait point la paix...

— Et, une fois enterré dans ton pays, tu iras au moins en paradis? Sans doute que ton paradis n'est pas non plus pareil au mien... J'imagine une pagode d'or gardée par des dragons magnifiques?

Mais, malgré cette concession faite aux visions particulières de ses idées de beauté, Li-Fou-Tul secoua la tête.

— Le repos et l'oubli... voilà le paradis de Li-Fou-Tul et de tous les sages.

Et il se remit à bêcher.

— As-tu peur de mourir? dit encore Panchito en rougissant de cette indiscrète question.

Le Chinois releva son visage bridé et, de ses yeux obliques regarda tout autour de lui, les fleurs jaillissantes, les arbres su-

perbes, les eaux écumeuses, qui bondissaient dans la clarté.

— La mort est belle, dit-il simplement. Et son pied dans la terre rouge, enfonça la bêche.

Un matin prochain, ce fut Arebalo le guajiro, que Panchito interrogea sur la mort.

Arebalo chantait à gorge déployée, lorsque Panchito arriva à sa demeure. Des poules, des chats, des chiens naissants, des pintades, s'ébattaient à l'envi dans le potager, ainsi que de gros canards qui se disputaient dans une petite mare avec de jeunes cochons marrons qui offrent la particularité d'avoir des sabots de cheval.

Tous les oiseaux s'égosillaient pour accompagner Arebalo ; chœur clair et assourdissant que dominait la voix sonore du guajiro. Dans un grand bananier, des oiseaux bleu de ciel, aux ailes de saphir et au cou de velours noir, se gorgeaient de bananes mûres, et brillaient au soleil.

A la porte de la demeure, le cheval du Tumbador, piaffant coursier, répondant au nom de Richard, tirait sur sa longe ornée de pompons ; la guitare et le parasol étaient déjà fixés à la selle.... Arebalo se préparait à partir.

Et en attendant, il chantait :

De Cuba a la Habana
Vis una hermosa veguera.
Le dije : « Hermosa veguera
Te quiero mas que a mi vida !
Mas que a mi vida te quiero
Tengue telengue, mas quiero a mi vida.
Pues que sin vida yo me muero, si !

Panchito attacha son poney Majestueux à un arbre, frappa à la porte à peine fermée, et entra presque en même temps.

Arebalo était en train de parachever sa toilette et de cosmétiquer ses cheveux tout en surveillant son petit déjeuner, chocolat sans égal qui fumait devant le feu dans une casserole découverte.

Arebalo fit fête au petit garçon et lui offrit de partager son repas, ce que Panchito n'eut garde de refuser ; et, tout en humant l'arome de cannelle du noir et savoureux breuvage, il demanda tout à coup :

— Arebalo, toi qui es brave et qui sais toutes les choses de la nature, dis-moi ce que tu penses de la mort.

Arebalo éclata de rire.

— Je pense, señor don Panchito, que cela

n'est pas gai du tout, et que vous avez fait de mauvais rêves!

— Je t'en prie, Arebalo, réponds! réponds-moi! crois-tu que tu iras au ciel? regretteras-tu de ne plus vivre?

— Je crois, dit Arebalo, que je mourrai courageusement et en bon chrétien; si c'est dans une querelle, que la Vierge sauve mon âme! Dieu et les saints, auxquels je crois, m'accueilleront dans leur paradis. Et, auparavant, señor Panchito, permettez que je n'y pense point et que je m'en soucie comme de ce garbanzo.

— Crois-tu que le paradis vaille les alentours d'Ocaña, crois-tu que le ciel vaille ta montagne, et les harpes de là-haut, ta guitare et tes guarachas?

— Mais, Caramba! je crois, entêté terrible, que dans le ciel je retrouverai ma montagne, et mes danses et mes vegueras, et même mes combats de coqs, en l'honneur de celui-là qui chanta trois fois pour Saint Pierre... Mais assez parler de ces choses, señor don Panchito; vous allez amener le terremoto. Prenons plutôt une petite leçon de cocoyer. Qu'en pensez-vous?

Et il se mit à danser et à chanter avec une grâce et un entrain inimitables :

Aï que gusto i que placer,
Es cosa rica ;
De baïlar il cocoyer
I la sopimpa...

De ses doigts secs, il imitait étonnamment les claquantes castagnettes, et il était beau, souple, grand, cambré, dans ses longs pantalons, sa veste courte, la taille bien serrée dans une éclatante ceinture.

— Ecoute, écoute encore, implora Panchito, renonçant à se faire de la sombre mort une idée claire, écoute... à quoi reconnaît-on que l'on est amoureux?

— Je préfère ce sujet, señor Panchito, Ah ! comme je le préfère! bien que les femmes soient toutes des traîtresses! A quoi? Panchito de mi alma? à bien des choses... L'on n'a plus qu'une pensée, celle d'une femme, et l'on est hanté par son nom. Tout ce qui est beau l'évoque ; les choses les plus saintes, les plus vénérées ont son visage, et aussi les douleurs les plus redoutables. On l'appelle à travers la nuit... On ferait des lieues et des lieues, on braverait tous les dangers, non seulement pour la voir, pour qu'elle vous parle et vous sourie, mais pour chanter sous sa fenêtre fermée des vers improvisés

pour elle... Le cœur bat plus fier, même un cœur toujours brave... On sent qu'on défendrait contre une armée entière cette femme adorée ; on voudrait la protéger de tout ce qui n'est pas doux et beau. Quand on galope dans la campagne en serrant sur son cœur une fleur cueillie par elle, on se croit le maître du monde... Et l'on sait que l'on tuerait, sans hésiter, celui qui voudrait vous séparer d'elle, ou vous la prendre... Oh ! señor don Panchito! l'amour! vous connaîtrez cela ; l'amour ! la plus belle beauté de la terre et du ciel ! Sans l'amour, la vie n'est qu'un mot, la poésie est morte, la musique muette, la danse éteinte, et le soleil n'est plus qu'un masque... Arebalo le Tumbador n'aura vécu que pour l'amour !

Et Arebalo, poète et coupeur d'arbres, brandissait son machete d'un bras éloquent et passionné.

— Ecoute, ô mon ami, dit alors le petit Panchito, je crois que je suis amoureux...

X

Le bon Cristobal aimait infiniment les heures qu'il consacrait à l'éducation de Panchito. Il lui apprenait non seulement un peu de ce qu'il savait lui-même, mais il lui parlait aussi de son père et de sa famille, voulant semer dans l'esprit de l'enfant la graine sacrée des souvenirs futurs. Il avait beaucoup connu don Domingo ; il admirait son caractère et chérissait son cœur. Il se plaisait donc à conter à Panchito des anecdotes de la jeunesse de don Domingo et, en particulier, celle-ci :

La mère de Domingo, devenue veuve, harcelée de règlements d'affaires assez compliqués et défavorables, n'avait pourtant pu se résigner à faire pâtir les autres de ce

regrettable état de choses, et à diminuer ses aumônes, demeurées royales.

Domingo, alors âgé de dix-sept ans, trouva fort simple de devenir muletier, pour pouvoir subvenir aux aumônes maternelles. Sa mère ignora toujours qu'il partait avant l'aube, conduisant une longue file de mules aux clochettes tintantes ; il allait d'habitation en habitation chercher les charges de café qu'il descendait ensuite à la ville ou au port. Dans les sentiers abrupts de la montagne, il cheminait gaiement, jeune, heureux, fier et beau, et, pour charmer sa route, à haute voix, il récitait Virgile.

Autour de lui, s'émerveillait l'aurore ; les oiseaux le saluaient, les fleurs l'écoutaient, les arbres s'inclinaient bienveillamment, et lui, déjà savant et même fin lettré, vêtu comme un élégant guajiro, conduisait ses mules, sans se douter qu'il était le héros d'une églogue créole.

Un des riches propriétaires chez lesquels il se rendait ainsi, à date fixe, pour charger des sacs de café, déjà frappé de sa noble grâce, fut fort étonné lorsque l'ayant, un matin, croisé sur la route de sa maison, il l'entendit réciter à pleine voix, les beaux vers immortels.

— Quel nom portez-vous donc, lui demanda-t-il enfin, étonnant muletier qui êtes si charmant, et connaissez Virgile?

— Je suis, dit le jeune homme avec un fier salut, don Domingo de Montalvo!

Et le riche propriétaire, définitivement séduit, lui donna, peu après, sa fille en mariage.

Cristobal racontait aussi comment don Domingo aida à rebâtir de ses propres mains sa maison détruite par un tremblement de terre; car, énergique et inflexible, bon, patient et passionné, généreux, sage et brave, il possédait toutes les hautes qualités de sa race chevaleresque et intrépide, sans aucun de ses défauts d'indolence ou de cruauté. Panchito évoquait alors la haute stature de son père, qui lisait des vers, tout en se promenant à pas mesurés sous une longue treille chargée de fruits et de fleurs. Mais, à mesure que le temps passait, l'enfant voyait dans sa mémoire cette silhouette se rapetisser peu à peu, comme si, sous la treille de plus en plus longue, son père de plus en plus lointain, rentrait dans l'ombre... La lumière, au premier plan des souvenirs, ne baignait plus qu'un léger fantôme: celui de sa jeune mère, et la morte était ainsi plus près de lui que le vivant absent.

Sur la famille de cette charmante mère, Cristobal savait aussi des histoires :

Les parents de Rubal, établis à Saint-Domingue, durent fuir devant la révolte des nègres et voulurent se réfugier à Cuba. La jeune femme partit d'abord avec les enfants, emportant une cassette remplie de précieux bijoux. En route elle rencontra le curé de Baracoa, qui lui plut par son aspect saint et respectable ; elle lui raconta tous ses secrets, et lui s'attendrit de la voir si jeune, en fuite, avec des enfants et une cassette contenant ses seules ressources. Il l'avertit que les corsaires anglais, qui croisaient devant le port de Santiago, s'emparaient de vive force de toutes les valeurs possédées par les passagers espagnols. « Confiez-moi votre cassette, acheva-t-il, je l'enverrai par terre et on vous la remettra à Santiago, d'ici peu. »

Cependant, le mari, ayant pu sauver un peu d'or, s'embarqua pour rejoindre sa femme. Au moment de passer devant le Morro de Cuba, un bateau anglais, tirant le canon, accosta le navire espagnol. Les Anglais s'emparèrent de tout ce qu'il y avait de précieux sur ce bateau, et même de ce pauvre sac d'onces appartenant à M. de Rubal, emporté à grand peine et caché pourtant

fort bien sous un paquet de cordages. M. de Rubal, arrivé à Santiago, ne possédant plus rien, n'espérait plus qu'en la cassette de pierreries. Mais sa femme lui raconta comment elle avait confié cette cassette au curé de Baracoa, et que le curé de Baracoa ne la lui avait pas encore fait remettre.

Ils crurent tout espoir perdu, mais se consolèrent vite, et vécurent quand même à peu près bien. M. de Rubal, excellent musicien, alla voir l'archevêque et lui proposa de monter une musique de chapelle à la cathédrale; ce qui fut fait. M. de Rubal eut quelques élèves, et la vie passa, malgré tout, douce et bonne... et l'on ne pensait plus à la cassette du curé de Baracoa... Un long temps s'écoula... Puis, un beau jour, un vieil Indien bigarré arriva chez les Rubal et remit à ses possesseurs la cassette, la fameuse cassette à laquelle il ne manquait pas une pierre. Le curé de Baracoa avait tenu sa promesse. Avec le prix des bijoux et des parures, les Rubal, attirés par des amis du côté de la Havane, y achetèrent des terres et fondèrent cinq caféyères qui prospéraient encore, lorsque, en secondes noces, don Domingo épousa Mlle de Rubal.

Panchito goûtait d'autant plus cette his-

toire qu'elle lui expliquait une des exclamations favorites d'Alta Gracia, qui, pourtant insouciante à l'excès, s'écriait lorsqu'on lui contait un trait de naïveté confiante : « On n'a pourtant pas toujours à faire au curé de Baracoa ! »

Ensuite, dans les récits de Cristobal, arrivait la biographie de l'ancêtre espagnol, de celui qui aborda sur la terre inconnue avec le frère de Colomb et ses compagnons et fonda au bord de la mer caraïbe une ville à laquelle il donna le nom natal de sa ville d'Aragon.

Le chevalier, fort noblement, prononçait le titre « d'adelantado » que portait l'ancêtre. — Tu écoutes, Panchito ? lorsque l'adelantado revînt à la cour de Charles-Quint... etc. Et l'enfant écoutait, charmé, ce qui lui paraissait aussi surprenant qu'un conte.

Cristobal apprenait ainsi peu à peu à Panchito toute la fabuleuse histoire de la conquête espagnole. Il lui racontait la vie et les aventures de Colomb, d'Hernando de Soto, de Cortès et de Velasquez, de ce Velasquez, adelantado des îles Antilles, qui fonda Santiago de Cuba et dont le tombeau fut longtemps foulé aux pieds par les passants, dans une rue solitaire de cette ville par lui créée.

Cristobal éprouvait, en outre, une grande dévotion pour l'admirable Las Casas, l'ami des Indiens, et Panchito retenait tous les détails de sa vie consacrée à protéger une race rêveuse et douce, détruite sans pitié par les vainqueurs.

A d'autres moments, la mythologie remplaçait l'histoire. Cristobal, avec une mémoire inouïe, connaissait tous les dieux et demi-dieux ; des nymphes les moins connues il savait les amours, et des faunes les plus humbles, les aventures.

Après ces belles leçons, que finissait une partie d'échecs, Panchito s'en allait jouer, la tête farcie de noms olympiens ou catalans et il embrassait les arbres pour y deviner les dryades, cherchait les centaures aux creux des gorges et les fées de Silvina au détour de tous les sentiers.

Il se plaisait aussi à charmer quelque lézard bleu, à guetter un gros hanneton ou une immense sauterelle à tête de cheval, le regardant de biais d'un air intelligent, à surveiller les écrevisses et les tortues au bord de la rivière, ou bien à jouer avec son chat blanc, pour lequel les nègres avaient une vénération superstitieuse. Ils disaient volontiers de lui : li se croit moun... c'est-à-dire,

monde, une personne, quelqu'un. Ce chat qui se croyait moun, s'appelait Fumbadilla, nom de l'illustre général qui le donna à Panchito pendant le court séjour de celui-ci à Santiago; ce chat succédait à un chien naissant, qui, pour les mêmes raisons, aussi nommé Fumbadilla, avait été tellement gavé qu'il éclata, littéralement. Panchito reporta sa tendresse sur le chat blanc, mieux soigné, et qui suivit toute la maisonnée à Ocaña. Panchito s'amusait aussi à cueillir et observer les feuilles de cet arbre étrange appelé l'arbre de vie. On cueille une feuille ; on l'attache à un fil et on la suspend au mur. Au bout de sept jours, à chaque dentelure de la feuille, existe un arbre minuscule dont le tronc est délié comme une aiguille avec des racines pareilles à des fils ; si on plante cet infiniment petit arbre, il pousse et devient grand, très grand.

Panchito faisait des plantations d'arbres de vie et rêvait au jour où ils seraient grands ; mais le petit chat Fumbadilla les détruisait à mesure qu'ils étaient plantés.

Il y eut une seule fois, à Ocaña, une réception en l'honneur de Dionisio. Les habitants de cette même partie de la Sierra, nommée quartier de l'Amitié, vinrent passer chez

Silvina un jour et une nuit. Car, ce que l'on nomme voisinage, est quand même distant de longues lieues, d'autant plus difficiles à parcourir, que les sentiers à pic côtoient souvent l'abîme, et qu'il se faut parfois frayer un chemin à travers la forêt.

Des jeunes filles et jeunes femmes, belles et jolies, vinrent donc avec leurs parents et leurs jeunes frères et sœurs. On les appelait les « enfants de la montagne » ; elles arrivaient de la Zélie, de la Fortunée, de la Merced, de la Marianne, du Potosi, de la Lise, de l'Hymette... Les parents jouaient aux cartes entre eux avec folie ; la jeunesse chantait et dansait ; les enfants s'amusaient à divers jeux et, entre autres, à se mêler sous les tamariniers aux bamboulas des petits nègres, bien que cela ne fut pas, en général, très bien vu par les familles. Panchito, élevé seul, ayant l'habitude et le goût de la solitude, ne fut pas charmé par cette réunion enfantine. Dionisio préférait de beaucoup la tranquillité auprès de Silvina et cette dernière, que fatigua cette nombreuse et par trop patriarcale assemblée, renonça dorénavant à inviter les enfants de la montagne.

Panchito fit à cette réunion la conquête

d'une petite fille nommée Dolorita. Loin d'en être flatté, il fut fort peu poli. Dolorita, avenante, mais un peu bête, ravissamment jolie, de cheveux et de teint dorés, toute fière de ses neuf ans, de sa beauté et de ses frais atours blancs et roses, crut que ce lui serait un jeu de s'emparer du cœur de Panchito.

Elle parlait créole. Panchito parlait aussi, ainsi que tous les enfants, fort bien, ce doux patois bizarre. Mais il se fit un malin plaisir de ne répondre qu'en français aux provocantes agaceries de Dolorita.

— Chinta, dit-elle ; à côté mouin. (1)

Et comme Panchito semblait ne pas comprendre, elle reprit.

— Ou pas vlé jouer? Ou cagou? Vini conté conte piti Malice et compère Bouqui. (2)

— Je ne sais pas, répondit Panchito d'un ton désenchanté, le conte du compère Bouqui. Dolorita lui montra sous les grands arbres les balançoires et les hamacs suspendus.

— Vini balancé. (3)

— Il fait trop chaud.

---

(1) Assieds-toi à côté de moi.

(2) Vous pas vouloir jouer ? Vous triste ? Venez conter le conte du petit Malice et du compère Bouqui.

(3) Viens nous balancer.

Dolorita s'inquiéta de ces refus.

— Ou aimer mouin ? Ou pas trouver mouin belle ? Mouin pas té gagné jolis jés ? (1)

— Oui, concéda mollement Panchito, tu as d'assez jolis yeux, mais beaucoup moins beaux que ceux de Silvina, et je ne te connais pas... donc, je ne peux t'aimer.

— Vini danser ! Vini vouer piti zoizeau layo comme li bel ! reprit Dolorita sans vouloir se fâcher de la franchise du petit garçon. Gadé pitits plums li comme li joli ! li chanter si bien ! C'est nioun piti sinserenico ! (2)

— Mais oui ! Mais oui ! je sais ! je les connais, va ! dit l'enfant.

Dolorita, dont l'esprit n'était pas prompt, pensa se gagner cet indifférent par la gourmandise.

— Ou té vlé manger canne ? Pringa raché dents ou en calant li ! (3)

— Je n'aime pas les cannes à sucre reprit Panchito excédé, et c'est un cafetal, ici !

---

(1) M'aimez-vous ? Ne me trouvez-vous pas belle ? Est-ce que je n'ai pas de jolis yeux ?

(2) Viens danser ! Viens voir ce petit oiseau-là comme il est beau ! Regarde ses petites plumes comme elles sont jolies. Et il chante si bien ! C'est un petit sinserenico.

(3) Voulez-vous manger canne ? Prends garde de t'arracher les dents en en pelant une !

— Blouse mouin te joli ? Gadé bels souliers mouin... (1)

Panchito ne répondit rien ; il regardait dans le vague et l'infortunée Dolorita, inquiète et dépitée, se résolut aux compliments les plus éhontés.

— Ou se nioun bel piti garçon. Vini jouer avé mouin ? (2)

— Je suis fatigué.

Et Panchito s'étendit, jambes croisées, dans une butaca.

— Vini jouer avé mouin ! répéta Dolorita rouge, humiliée, les larmes aux yeux. Vini jouer ! Ou pas trouver mouin belle ? (3)

Et, comme Panchito ne répondait toujours rien, elle s'en fut, indignée, non sans lui avoir « coupé les yeux », ce qui consiste à s'exclamer avec tout le mépris imaginable.

— Oh ! gadé jés li ! (4) dans un sifflement qui finit en crachement de côté, tout en détournant la tête avec un indescriptible dédain. C'est une grande insulte. Panchito n'en eut nul souci.

---

(1) Ma robe te plaît ? regarde mes beaux souliers...

(2) Vous êtes un très beau petit garçon. Venez jouer avec moi.

(3) Venez jouer avec moi ! Venez jouer ! Vous ne me trouvez donç pas jolie

(4) Oh ! regardez ces yeux !

Silvina, ayant vu Dolorita toute en pleurs, réprimanda Panchito, mais celui-ci s'écria avec l'élan d'une indignation longtemps contenue.

— Elle m'ennuie à la fin ! Elle veut que je l'aime ! Elle m'ennuie ! Je ne veux pas, moi ! C'est toi que j'aime, Silvina ! tu le sais bien !

Les hôtes d'un jour une fois partis, la vie tranquille et solitaire retrouva son charme délicieux, sa monotomie céleste. Ce que préférait toujours Panchito, c'était jouer et bavarder avec Silvina. Cependant, depuis quelque temps, il la trouvait beaucoup trop souvent en compagnie de don Dionisio qui lui faisait la lecture ou lui tenait de tendres discours. Don Dionisio s'était découvert de la voix, afin de pouvoir chanter avec Silvina des duos interminables. Panchito détestait le spectacle que lui offrait alors, auprès de Silvina assise au piano, et renversant en arrière son cou gonflé par une note plus ronde et plus haute, don Dionisio debout, essoufflé, suant et penché, qui d'une main tournait les pages et de l'autre comprimait son cœur, au moment où le chant s'enflammait.

Quelquefois aussi, lorsqu'on ne chantait

pas, Panchito voyait Silvina sagement assise et s'essayant à copier des fleurs, toujours sous la direction de l'universel Dionisio. La pièce était dorée de lumière à travers les rideaux tirés, des mouches bourdonnaient au plafond entre les poutres peintes, des rayons de jour traçaient aussi des dessins irréels sur le sol de ciment pourpré. Dans la chaude odeur des bouquets défaillants, Panchito distinguait le parfum de Silvina, et ses petites narines battaient de plaisir, malgré la présence de l'hôte importun.

— Panchito! disait Silvina, charmée de l'arrivée du petit garçon, viens... Viens voir? ma fleur est-elle belle? aussi belle que la vraie? est-ce bien là le bleu de la corolle ? Dis ; réponds?

Mais, devant Dionisio, indiquant d'un air entendu ce qu'il fallait enlever ou ajouter de couleur à la corolle peinte, Panchito fuyait avec mille grimaces, qui dissimulaient une petite peine. De la porte, il regardait encore la table, les papiers épars, les pinceaux, les fleurs choisies trempant dans les verreries ou les porcelaines, et Silvina à demi renversée, rieuse, une boucle sur la joue, dégustant, pour récom-

pense de tant d'application, quelques-uns de ces fruits savoureux qui sont de délectables sorbets onctueux et fondants, et qui sentent à la fois la neige, une pommade divine, et aussi très faiblement la résine ou la térébenthine.

Alors, il fuyait; il fuyait Silvina, il lui en voulait sans le savoir d'être contente de la présence de ce Dionisio gourmand et docte, et il allait se blottir dans un immense vieux coffre rempli de livres poussiéreux, extraordinairement jaunis, variés, et dépareillés; il y dévorait les choses les plus disparates et, pour le moment, se complaisait à lire une histoire du Bas-Empire, au grand ébahissement de Cristobal.

Quant à Alta Gracia, elle rêvait béatement mariage; ce rêve hantait même si bien sa vieille cervelle romanesque que, lorsqu'elle jouait au bézigue avec Cristobal, elle se trompait, brouillait les points et les cartes, changeait le jeu, voyait mariage partout et se fâchait injustement.

XI

Sur ces entrefaites Cristobal tomba malade ; il s'échauffa si fort un soir en donnant à ses chères étoiles une sérénade sublime, qu'il prit froid en revenant à tout petits pas le long de la rivière. Il dut rester étendu, fiévreux, grelottant, taciturne. Alta Gracia s'inquiéta. Le médecin voyageur qui va d'habitation en habitation, et revient dans chacune d'elle toutes les semaines, fort régulièrement, fut mandé en hâte et s'installa à Ocaña. Il fut inquiet de la subite faiblesse du chevalier, de sa fièvre, de sa torpeur et ordonna des cataplasmes et des tisanes que confectionnèrent les négresses avec des gestes spéciaux et des signes cabalistiques, destinés à amener la guérison plus sûrement. Mais Cristobal n'allait pas mieux.

Il ne voulut même plus qu'on le poudrât et le rasât; et, dans des moments de délire il prononçait des paroles sans suite où revenait souvent ce nom mystérieux :

— Georgina ! Georgina de Maracaïbo...

Alors Alta Gracia sortait de la chambre du cher malade, dépliait un immense mouchoir transparent encadré de broderies et de dentelles et pleurait amèrement, tout en frappant du pied et haussant les épaules.

Enfin, comme Cristobal s'affaiblissait trop, la tante se mit à penser qu'il pourrait peut-être mourir et qu'elle devait songer à sauver l'âme de son ami.

Elle écrivit à l'archevêque de Santiago un fort pressant message; elle le suppliait de venir à Ocaña; elle savait que lui seul, à la fois si subtil et si saint, pourrait convertir le pécheur endurci qu'était le pauvre chevalier. Le salut d'une belle âme valait bien un peu de fatigue et d'ennui. Enfin, elle terminait sa missive par mille protestations, révérences et génuflexions, et ne doutait pas une minute de la prompte arrivée de Monseigneur.

Mais Monseigneur ne vint point.

Il se contenta d'envoyer son secrétaire, fray Mateo, qui était un charmant fran-

ciscain d'humeur enjouée et d'intelligence lettrée. Il eut beau présenter à Alta Gracia les hommages, les regrets et les bénédictions du prélat, Alta Gracia, raide et vexée, le regarda d'un œil sans bienveillance, et lui en voulut de façon fort déraisonnable de n'être pas l'archevêque.

Elle déclara de suite qu'il était trop gai et ne convertirait jamais personne. Le fait est que, plein d'optimisme, fray Mateo croyait, ou à la guérison du chevalier, ou à son entrée, coûte que coûte, dans un paradis que lui ouvrirait sans marchander la miséricorde divine que le frère déclarait infinie. Et, tout en affirmant l'incommensurable bonté de Dieu, il faisait concurrence à l'appétit de don Dionisio, s'amusait à voir ce dernier faire le beau devant Silvina et détaillait lui-même, fort complaisamment, les charmes de cette belle marquise. Avec cela, le meilleur chrétien du monde, mais chrétien, joyeusement et indulgemment. Mais Alta Gracia n'en revenait pas que l'austère archevêque eût un secrétaire si guilleret et sa vénération s'en trouvait offusquée et, peut-être, amoindrie.

Chaque matin, à l'heure où Cristobal se sentait un peu mieux, fray Mateo entrait

dans la chambre et, s'asseyant au pied du lit, causait avec le chevalier.

— Je sais fort bien, avait dit celui-ci avec une faible malice, que vous êtes ici pour me convertir. Epargnez-vous, mon frère, une peine inutile. Mais comme vous venez de loin pour me voir et que vous me plaisez fort, causons...

Et ils causaient... Ils avaient tous deux beaucoup lu, se reconnurent des goûts assez semblables, et se récitaient alternativement des fragments de leurs auteurs préférés : grecs, latins, espagnols ou français. Cristobal eut bientôt grand plaisir à voir fray Mateo. Il attendait impatiemment sa visite et se livrait, pendant les heures de répit que sa fièvre lui laissait, à de longues discussions littéraires.

Parfois, fort timidement, fray Mateo faisait une allusion discrète à ce pourquoi il était venu.

— Voyons, cher chevalier, disait-il avec bonhomie, ne serait-ce pas regrettable que nous ne nous retrouvions pas plus tard dans le même paradis pour y reprendre nos bonnes conversations ? Vous me manquerez, chevalier : il y a bien longtemps que je n'avais parlé avec quelqu'un d'aussi lettré

que vous. Voyons! un bon mouvement! dites-nous : oui! Quelle joie vous feriez à votre vieille amie, à votre chère marquise! Je vous absoudrai même sans vous entendre, tant je suis sûr de la beauté et de la pureté de votre âme. Vous savez trop bien le latin pour aller en enfer. Je ne m'en consolerais pas! Ne me gâtez pas ma vie éternelle!

Mais Cristobal, fort poliment, congédiait alors d'un geste le bon frère et disait avec lassitude :

— Je veux rester seul.

Et la conversion de Cristobal n'avançait pas.

Alta Gracia séchait de désespoir; elle avait tant de fois turlupiné à ce sujet son cher vieux païen que, le voyant si malade, elle n'osait pas recommencer. Silvina était timide. Don Dionisio n'avait pas la permission d'entrer près du chevalier. Et puis, lorsqu'on fait venir de la ville un fray Mateo spécialement chargé de ces questions, on doit en remettre entre ses mains la responsabilité tout entière. L'état de Cristobal empirait. Il le savait et ne s'en plaignait pas plus qu'il ne s'en effrayait. Fray Mateo, maintenant, l'aimait tellement, qu'il

ne voulait même plus le troubler en lui parlant d'un sujet qui, très désagréablement, l'agitait. Et, fort sincèrement, le bon frère, pris d'amitié pour ce chevalier latiniste, se désespérait de le voir glisser vers la mort, mais oubliait presque de se souvenir que son pénitent entêté allait mourir impénitent. Tout le monde se sentait triste et désolé. Le pauvre Cristobal était aimé de tous : les serviteurs et les esclaves pleuraient et priaient pour lui du fond de leurs bons cœurs obscurs.

Panchito écoutait tout ce qu'il entendait dire. La tante ne se gênait pas pour gourmander devant lui fray Mateo de son manque d'influence et de son déplorable échec.

— Hélas ! señora doña Alta Gracia, murmurait humblement le pauvre franciscain, je ne peux me résoudre à le contrarier, le cher malade.

— Et son âme ! son âme ! gémissait la tante exaltée et dont le tourment véhément atteignait à une sorte de beauté.

Panchito réfléchissait.

Ce matin-là, en pleurant et sanglotant, la tante avait entendu fray Mateo lui avouer douloureusement :

— Je crois qu'il ne peut plus vivre... J'ai

fait encore ce que j'ai pu, mais il m'a ordonné : « Laissez-moi mourir en paix. » Et vraiment, señora, il était en paix.

Alta Gracia se tordait les mains et Silvina essuyait ses beaux yeux.

Vers le soir, Panchito réunit tout son courage. Il entra solennellement dans la chambre du vieil ami, où il ne venait, fidèle et sage, que pour apporter un rayon de joie à celui qu'il chérissait tant.

Cristobal respirait faiblement et sa tête sans perruque était serrée dans un petit mouchoir de soie, dont les pointes se renouaient en oreilles de lapin.

— Cristobal ! dit doucement le petit garçon.

Cristobal ne répondit rien.

— Cristobal ! répéta Panchito d'une voix plus forte ; Cristobal ! mon cher Cristobal... Le cher chevalier tourna vers l'enfant ses beaux yeux bleus, si doux, et lui sourit, d'un bon sourire tranquille et lointain.

— Cristobal... écoute-moi... — et Panchito, enhardi, prit la main du chevalier et la serra très étroitement — Cristobal, je voudrais te dire quelque chose. Le veux-tu ?

— Mais oui, mais oui ! murmura la voix indulgente, toute basse.

— Cristobal, peut-être vas-tu mourir...

Je sais que tu me dirais la même chose si c'était moi. Car les hommes sont braves, et tu me l'as dit aussi, la mort n'est rien.

Avec amour, le chevalier regarda Panchito et celui-ci, rassuré, continua :

— Chevalier, j'aurais voulu vous charger d'un message pour ma mère... Mais elle est au ciel ; vous tous me l'avez affirmé, même toi, Cristobal ! Et je sais que si tu ne veux pas écouter fray Mateo, tu n'iras pas dans le même ciel et tu ne la verras pas...

— Je sais bien aussi que tu es trop bon pour ne pas aller dans un paradis ; mais elle, elle demeure dans le paradis de Dieu, celui dont tu ne veux pas et tu ne pourras pas lui dire...

Il s'agenouilla près du lit et sa petite figure ardente, naïve et noble, s'appuya contre la chaude et fiévreuse main.

— ... Lui dire que je pense à elle ; qu'elle est toujours ma Mamita chérie, ma petite Mamita si jolie... Que je n'aime pas Silvina de la même façon dont je l'aimais, elle ; que je l'aime, mon cher chevalier, que son petit Panchito l'aime toujours de tout son cœur...

Il parlait avec une ferveur si tendre, que les yeux bleus de Cristobal se remplirent brusquement de larmes.

— Mon grand ami, s'écria Panchito, vous

ne pouvez pas me dire non ! Jamais un loyal chevalier n'a refusé à son ami de porter un message à une femme... jamais; j'en suis sûr. J'ai trop confiance en toi, Cristobal.

Il y eut un long, long silence. Panchito, intimidé de nouveau et subitement peureux, se taisait, tout soucieux, étonné de sa propre audace ; et, dans la brise embaumée, le rideau de la fenêtre se gonflait puissamment, comme si un invisible navire appareillait pour un grand voyage.

Cristobal s'assit tout à coup sur son séant ; une énergie inattendue venait de le ranimer et de l'exalter; il prit dans ses mains la tête de Panchito.

— Mon enfant bien-aimé, tu as raison d'avoir confiance en moi. J'accepte la mission que tu me confies. Va chercher fray Mateo et dis-lui que je suis tout à fait prêt à accomplir ce qu'il voudra...

Ce fut ainsi que, pour l'amour du petit Panchito, le chevalier Cristobal se confessa, communia, et reçut l'extrême-onction. Après cette dernière cérémonie il s'endormit paisiblement et, quelques jours plus tard, encore faible, mais convalescent et joyeux, il put déjeuner à table, avec le franciscain émerveillé.

Celui-ci et Alta Gracia le contemplèrent ensuite avec une égale sollicitude, étendu sous la vérandah et buvant son café à petits coups, tout en parcourant la *Gazette des Etats-Unis*.

— Je vous avais bien dit qu'il guérirait, murmura fray Mateo avec un attendrissement enchanté.

— Vous n'avez jamais pensé à son âme, bougonna la tia courroucée. Puis son visage sévère se détendit et elle affirma :

— Lui, si bon, si juste, presque si saint, Dieu l'aurait accueilli quand même... J'étais bien sûre, fray Mateo, que tout se passerait à merveille, et que vous n'y entreriez pour presque rien...

Le frère s'inclina, à peine ironique, humble et rieur.

— Et l'essentiel, poursuivit-elle en s'éventant avec majesté, c'est qu'il ait été administré... et qu'il ne soit pas mort.

Puis, profondément heureuse de cette guérison, autant que des religieuses et funèbres cérémonies récentes, elle s'en fut écrire à l'archevêque que Dieu comblait tous ses vœux les plus chers et que la maladie de Cristobal finissait le mieux du monde.

XII

Panchito, dont cette maladie avait occupé pendant quelque temps l'esprit et le cœur assez exclusivement, s'aperçut bientôt après qu'il jalousait fort Dionisio de Casilda, lequel était décidément de plus en plus encombrant et un insupportable personnage.

Il songeait aux paroles d'Arebalo : « On tuerait sans hésiter celui qui voudrait vous prendre une femme adorée. » Il ne comprenait pas très bien le sens de cette phrase et ne se sentait pas absolument envie de supprimer don Dionisio, avec ou sans extrême-onction, mais il ne pouvait plus supporter de le voir toujours à côté de Silvina, et surtout que Silvina tolérât cette présence. Et puis, il

avait entendu Alta Gracia susurrer à Cristobal de longs discours, où il avait distingué les mots : Dionisio... Silvina... l'archevêque... mariage. Ce dernier entra cruellement dans sa mémoire. Silvina pouvait se marier avec Dionisio? Serait-ce une chose naturelle? permise? Silvina n'appartenait-elle pas à Panchito comme l'air de saphir aux oiseaux et le torrent d'argent aux petites tortues? Panchito confia ses craintes à Cristobal qui le rassura de son mieux, bien qu'il ne fût pas très rassuré lui-même. Et Panchito continua à observer et à réfléchir.

Un soir de pleine lune, si clair, que Cristobal pouvait lire tout un long passage de son journal à la lueur de la nuit, Panchito suivit Silvina et l'inévitable Dionisio, qui voulaient se promener dans la campagne au bord de la rivière. Panchito préférait encore subir Dionisio que de laisser Silvina sortir seule, par une si belle nuit, avec cet affreux neveu d'archevêque. Il s'amusait à regarder leurs grandes ombres se découper fantastiquement sur le sol ; il courait en avant et se jetait dans l'ombre de don Dionisio qu'il trouvait ridicule et trépignait allègrement ; et, quand il lui semblait

que cette ombre se rapprochait un peu trop de celle de Silvina, il revenait sur ses pas, saisissait la main de sa Mamitia et marchait à ses côtés.

Cependant, il oublia sa vigilance pour regarder sous l'eau rapide, les irisations des graviers et les étincelles lunaires, qui glissaient et bondissaient avec le flot, ainsi que des poissons étroits, argentés et furtifs. Le bruit des vaguelettes était frais, et une grande sérénité verte s'étendait sur toutes les choses. Panchito écoutait, au loin, des galops amortis qui faisaient songer aux courses de chevaux fantômes, et qui se perdaient dans le clair de lune. Les chevaux, les mulets et les bestiaux ne rentrent jamais sous les abris et dorment parmi les herbes fraîches. Souvent, les gardiens de chevaux, pour se rendre à quelque galant et lointain rendez-vous, les éveillent, sautent sur les croupes non sellées et parcourent si promptement tant de lieues, que les montures harassées ne peuvent plus marcher le lendemain. Panchito savait très bien cela et Silvina aussi, mais il lui plaisait d'être indulgente et de ne gronder personne.

— Oh ! Silvina, disait Dionisio, que cette nuit est belle ! Je voudrais ainsi marcher

toujours avec vous dans une immensité lumineuse et tranquille...

— Je serai vite lasse, dit-elle en riant.

— Ne riez pas, ô Silvina ! ne vous moquez pas ; je vous aime... N'est-il pas doux, par cette belle nuit, de se sentir si jeune, si jolie, adorable, adorée ?

— Ici, dit-elle tranquillement, toutes les nuits sont belles, et depuis que j'ai douze ans j'ai toujours été très aimée. C'est un état charmant, et le climat de ma vie est aussi pur, aussi égal que celui de mon cher pays.

— Pourtant, quelquefois, ne vous sentez-vous pas bien seule ? N'aimeriez-vous pas accorder votre vie à un homme digne de vous, qui vous servirait à genoux et ne songerait qu'à vous rendre heureuse ?

— C'est un trop long cadeau que de donner sa vie... et le bonheur d'un être ne dépend de la volonté de personne.

— Silvina ! Silvina ! ne voulez-vous pas voir que je ne pense qu'à vous et ne respire plus que pour vous ; ne voulez-vous pas me donner l'espoir que bientôt, qu'un jour... vous serez ma femme ?

— Oh ! cher don Dionisio ! il fait trop beau ce soir pour parler de choses si graves... Si

vous m'ennuyez je ne me promènerai plus jamais avec vous.

— Mais je vous aime Silvina ! je vous aime ! je vous aime ! je vous aime !

Silvina éclata de rire. Panchito, qui revenait vers elle, entendit ce beau rire enfantin et aussi les piteux « je vous aime » de don Dionisio de Casilda.

Les dernières vibrations de ce rire frémissaient encore dans l'écho, lorsque des galops sourds et nombreux martelèrent tout à coup la limpidité du silence.

— Les brigands ! s'écria Panchito, pour jouer.

Et, comme on racontait souvent des histoires de bandits, don Dionisio s'épouvanta.

— Les brigands ! Silvina ! et nous sommes seuls ! en pleine campagne ! et sans armes ! rien ! rien que mon matanegro (sorte de cravache).

— Ne craignez rien, don Dionisio, dit gaiement Panchito, je suis là pour défendre Silvina !

— Ce ne sont pas les brigands, — et la jeune femme sourit avec malice ; — et, si c'étaient eux, nous n'aurions pas grand'chose à craindre. Ils nous ramèneraient fort galamment, Panchito et moi, à la maison, car ils

sont charmants pour les femmes et bons pour les enfants. Quant à vous, cher Dionisio, ils vous garderaient en otage, et vous resteriez auprès d'eux, — il paraît que leur cuisine est bonne — jusqu'à ce qu'on ait payé pour vous une rançon épiscopale.

— Charmants pour les femmes ! reprit Dionisio, fort vexé de sa frayeur inutile : c'est bon à raconter...

— Mais oui... J'ai rencontré, un jour de l'an dernier où je m'étais égarée dans la forêt, un fort fameux brigand, qui m'a indiqué mon chemin et fait passer un gué, de la plus noble et gracieuse manière. Il voulait me prendre avec lui, sur son cheval. Mais je n'aime pas cela, tant j'ai peur qu'on ne m'emporte, pour toujours... Alors il m'a cédé sa monture, et lui, tenant le cheval par la bride, sautait de pierre en pierre ou entrait dans l'eau jusqu'à la ceinture. Sur la rive, il m'a saisie dans ses bras et déposée aimablement sur le sol. Je le prenais pour un bon guajiro. Mais il me dit en souriant : Señora doña Silvina, je sais qui vous êtes et vous, vous ne savez pas mon nom : je suis Ruperto Gandera, devant lequel tremble la contrée, et je vous demande, comme toute rançon, un baiser, et ce brin de jasmin qui se penche sur votre

oreille et qui vous dirait tout à l'heure du mal de moi...

— Et tu lui as donné la fleur? demanda Panchito prodigieusement intéressé et un peu jaloux.

— Je la lui ai donnée et aussi le baiser... et il m'en a envoyé mille autres, du bout du rameau fleuri, tout en s'éloignant au grand trot dans la campagne...

— C'était un mauvais plaisant, dit Dionisio.

— Du tout; mais bien le fameux Gandera; ma description répondait tout à fait au signalement de sa personne. Il avait pris et rançonné beaucoup de gens. Il ne fut jamais pris à son tour, lui-même, Dieu merci! car il avait de bien beaux yeux...

— Oh! Silvina, s'exclamèrent en même temps le jeune homme et le petit homme, unis pour la première fois dans le même sentiment obscur.

Mais tous trois ne pensèrent bientôt plus qu'à contempler la beauté subite et féerique d'un large arc-en-ciel nocturne, né de la puissante clarté lunaire et des irisations écumeuses d'une bondissante cascade, qui descendait à joyeux bruit la pente boisée de la montagne. Cet arc-en-ciel était de couleurs si vives, que les fleurs blanches

d'un grand magnolier en parurent teintes de bleu, de safran, de rouge et de violet. Et les trois promeneurs, éblouis du naturel prodige, rentrèrent au logis en parlant rayons, astres et clarté, cependant que les parfums, qui ne s'exhalent que la nuit, du galan de noche et de la flor de baile, embaumaient l'air.

. . . .

Le lendemain matin, Panchito racontait cette soirée à Arebalo, grand maître en l'art des choses d'amour.

— Vous êtes sûr qu'elle a ri? señor Panchito? Elle a ri... Une femme qui rit lorsque on lui dit : je vous aime !... cela n'est pas grave, señor Panchito. Je n'imagine pas que doña Silvina épousera ce Dionisio. Et puis, voyez-vous, les femmes sont capables de préférer les brigands eux-mêmes aux hommes qui ont peur des brigands !

Arebalo, comme tous les guajiros de la montagne, adorait Silvina ; tous venaient souvent la voir et jouer de la guitare sous ses fenêtres. Ils composaient des chansons pour elle et l'appelaient, car ils sont poètes: la dame aux yeux de bonheur.

***

Il y avait un endroit de la propriété qu'affectionnait tout particulièrement Panchito. Au delà de la maison de la source, en un coin de forêt, le groupement heureux de quelques majestueux ceïbas, de baobabs immenses, de cannelliers, de clusias aux feuilles d'or pâle, d'acobas, de grands orangers entremêlés d'amandiers géants, formait un palais de feuillage. Le sol, tapissé d'une mousse épaisse et fine, se fleurissait de minuscules corolles rouges qui semblaient de petites gouttes de sang. Ce lieu charmant, bien abrité des rayons du jour, était la demeure élue du petit garçon. Là, il venait vivre ses songes, s'imaginer qu'il abordait à une île déserte, et que, sous un berceau de feuillages, il y découvrait Silvina endormie. Toutes les légendes passionnées il les recréait naïvement à lui seul. De lui-même il comprenait les deux plus beaux prestiges de l'amour qui sont l'inconnu et la solitude. Et là, pendant de longs moments, étendu sur le lit de mousse, il s'enchantait tout seul d'inventions mer-

veilleuses qui lui offraient déjà, comme il le comprit plus tard, des allégories de la vérité.

Il se sentait, loin de tout, bien en sûreté avec ses chers rêves qu'il avait l'impression d'enfouir dans la mousse étoilée, lorsqu'il quittait l'abri où il jouait tour à tour au Robinson, à l'indien, au conquérant, au cacique, au sauvage, et où, sans le savoir, il jouait surtout à découvrir son âme. Avant de s'en aller, il recommandait son lit de fleurs, son toit de feuillage, à la surveillance d'un petit perroquet de terre qu'il avait apprivoisé ; ces charmants oiseaux, appelés cartacubas, font leur nid dans le sol et sont doux et sociables. Panchito l'ayant nommé gardien du pays de ses songes, jusqu'alors le fidèle petit perroquet avait su n'y laisser pénétrer personne. Que l'on juge de la surprise irritée de l'enfant, lorsque, venant un jour s'installer dans sa hutte fraîche, il vit, étendu sur la mousse en fleurs, don Dionisio qui dormait, béatement étalé, les bras sous la tête, avec, à ses côtés, son chapeau, un livre entr'ouvert et un feuillet de papier griffonné aux trois quarts. Panchito, dans sa fureur, montra le poing à son ennemi. Avoir là si bien rêvé

de sa Silvina chérie et trouver, à cette même place, ce Dionisio détesté! Le fantôme de Silvina, tant de fois évoquée, flottait donc ici, suspendu, pour que Dionisio l'y eût pressenti, poursuivi, cherché!

— Pourvu, pensa Panchito, non sans désespoir, qu'il ne rêve pas à elle! Et, penché sur le pâle visage à la bouche entr'ouverte, il le guettait, comme s'il avait pu à la surface de ce sommeil voir monter le reflet d'un songe.

Il s'empara du feuillet et déchiffra de forts mauvais vers espagnols, rimaillés par Dionisio en l'honneur de sa belle. — J'en ai fait de meilleurs... — se dit l'enfant en haussant les épaules. Et il rejeta sur la mousse la page dédaignée.

Quant au livre, Panchito reconnut ce bréviaire que le neveu de l'archevêque avait coutume de lire et de méditer chaque jour. Le volume entr'ouvrait de lui-même ses pages gonflées par un objet soyeux et long, qui s'y pressait en guise d'épais sinet. Panchito ouvrit le livre tout grand et vit qu'une mèche brune et satinée, nouée d'un étroit ruban à une de ses extrémités et se terminant à l'autre en anneau mol et rond, marquait amoureusement la prière préférée de

Dionisio et n'était autre qu'une boucle de Silvina.

Le petit homme rougit de colère; son premier mouvement fut de s'emparer de cette mèche noire et de courir à Silvina, pour la lui montrer, lui demander pourquoi elle en avait fait don à Dionisio, la gronder, la maudire, pleurer dans ses bras, lui faire jurer qu'elle se moquait de ce vieux neveu d'archevêque. Mais un sentiment confus l'en empêcha. Il jugea qu'il avait eu tort de regarder ces choses qui ne lui appartenaient pas, bien qu'elles fussent indûment chez lui, ainsi que leur possesseur; et il jugea également, indigne de lui, Panchito, de dérober quoi que ce soit à un homme endormi, même une boucle de Silvina...

Il replaça le bréviaire près du dormeur et, accroupi sur ses petits talons, il contempla son ennemi qu'il tenait en son pouvoir. Il songea aux nains gentils surveillant le sommeil des méchants géants... à Goliath et à David. Dionisio n'était pourtant pas méchant, mais il avait le tort d'aimer Silvina et de se trouver toujours, intempestivement, où Panchito souhaitait qu'il ne fût point.

Il le regarda longtemps, avec beaucoup d'ironie: ce dormeur ne lui parut pas très

beau ; ses larges joues semblaient comme dégonflées par la détente du repos et un léger ronflement sortait de sa bouche ouverte.

Panchito, satisfait de ce cruel examen, fit à Dionisio un pied de nez ; car Dionisio n'avait vraiment pas la tête de quelqu'un pour lequel les jolies dames sacrifient le plus petit brin de leur précieuse chevelure. Panchito se promit de savoir comment cette profane boucle brune se trouvait dans ce bréviaire et, content de cette résolution, ayant vu une énorme araignée, dite araignée-crabe, se balancer à quelques pas de là, au bout de son fil, il la saisit adroitement par une de ses grosses pattes velues, la déposa avec délicatesse sur le nez de don Dionisio, et, après une charmante révérence, s'enfuit à toutes jambes, en riant...

XIII

Peu de jours après ce fâcheux repos dans l'antre du redoutable Panchito, don Dionisio s'essayait avec Silvina à composer des herbiers. Les fleurs rapportées de leurs promenades, préalablement préparées et séchées, étaient ensuite, par leurs soins un peu inexperts, disposées avec amour dans de larges albums aux feuillets épais. Quelques-unes de ces fleurs d'autrefois, si bien incorporées à la page, y semblaient peintes par un artiste singulier qui n'aurait pu reproduire que leurs fantômes. Pâlies, décolorées, mais encore charmantes, elles avaient été séchées dans ces cahiers par Cristobal ou Alta Gracia, et Dionisio et

Silvina s'efforçaient de les imiter et de continuer ces livres interrompus en les ornant de nouveaux rameaux et de corolles nouvelles.

— Vous souvenez-vous ? — et Dionisio, légèrement, soulevait une brindille sans vie, étalait une corolle inanimée... — vous souvenez-vous, Silvina ? C'était le mois dernier, au crépuscule. C'est vous qui avez cueilli cette petite fleur, sans doute née sous vos pas.

— Je ne me souviens pas, dit-elle.

— Vous ne vous souvenez pas, parce que vous ne m'aimez point. Mais moi qui suis amoureux, je suis plus rempli de souvenirs que les tiroirs d'une vieille coquette ! Et cette fleur-ci ? Nous l'avons arrachée à la forêt. Sa clochette sauvage ornait avec mille autres le tronc d'un arbre mort et tout renaissant de leur fraîcheur. Au retour, derrière les palmiers plus noirs, montait la lune...

— C'est possible, sourit Silvina.

— Et cette liane... ce fut un matin... Vous reveniez de vous baigner dans la source et je vous ai rencontrée. Une branche épineuse déchira votre jupe de mousseline et vous cueillîtes cette fleur, qui se penchait

sur vos lèvres, pendant que, me piquant les doigts, j'arrachai de votre robe les épines...

— Vraiment...

— Et ces mousses ! ces ravissantes mousses ! Ce fut après goûter que nous les déplantâmes. Rappelez-vous notre promenade, Silvina : nous avions emporté quelques pâtisseries et les fruits nous furent offerts par les arbres qui nous environnaient. Que vous étiez jolie, assise sur ces mousses, et suçant une grenadille ! Moi je dégustais un chirimoya dont la chair était moins rosée que vos joues et les noyaux de jais moins brillants que vos yeux noirs.

— Que vous êtes gourmand, don Dionisio !

— Et ces algues ! ces petites algues douces qui flottent au fond de la rivière ! Vous les agaciez de vos pieds nus, et moi je gardais sur la rive vos bas étroits comme des anguilles et vos petits souliers blancs...

— Etes-vous bien sûr, don Dionisio, que je me sois ainsi déchaussée !

— Il faisait si chaud ce jour-là. Vous aviez mis un grand chapeau de paille et il avait l'air d'un panier renversé sur un bouquet...

— C'était moi le bouquet ?

— O méchante ! méchante ! qui ne vous

rappelez plus rien de tout ce qui me fut si doux ! Chaque heure passée près de vous est empreinte dans ma mémoire comme ces fleurs sur ces feuillets... Silvina, cruelle Silvina, reconnaissez-vous cette rose blanche ? Elle est tombée de votre corsage un soir où vous regardiez le ciel, et où, me voyant ramasser cette fleur, pour la première fois vous n'avez pas ri !

— C'est que je ne vous voyais pas la ramasser, cher don Dionisio... Je regardais le ciel...

— Et lorsque je pense que tous ces instants sont déjà passés, que ces fleurs si fraîches sont déjà séchées, je me sens triste, ô chère Silvina, triste à mourir...

— Nous aurons d'autres heures et d'autres fleurs... et le dîner, qui j'espère sera réussi, et vous lestera si bien qu'il ne restera plus place en vous pour cette tristesse.

A ce moment Panchito entra dans le salon frais où devisaient les jeunes gens.

— Où en êtes-vous des herbiers ? interrogea-t-il négligemment.

Le petit chat Fumbadilla, qui entra à sa suite, sauta sur la table, et, au grand désespoir de Dionisio, s'empara de quelques tiges précieuses et les emporta pour les

déchiqueter tout à son aise. Mais Silvina, prompte et souple, se baissa, s'étendit presque sur le sol, et ramena le délinquant qu'elle avait attrapé par la queue au moment où il disparaissait sous le sopha.

Le petit chat Fumbadilla, dégoûté de son larcin déjà dévoré, se laissa prendre par la jeune femme. Il levait vers elle ses beaux yeux couleur de lune dans le paysage de neige qu'était sa personne nuageuse et ouatée. Silvina le tenait comme un enfant, assis sur ses genoux, et le forçait à frapper mollement l'une contre l'autre ses deux petites pattes. Et elle chantait une chanson que l'on fredonne aux bébés pour qu'ils rient, en leur faisant battre des mains :

> Palmita ! Palmita de manteca.
> Pa mama que da la tèta
> Palmita ! Palmita de sebada...

Dionisio contemplait, ravi, ce groupe où la femme et le chat rivalisaient de grâce et de blancheur. Il avait oublié les herbiers et même ses souvenirs les plus doux pour le charme de la minute présente. Ce fut alors que la petite voix de Panchito le tira fort peu agréablement de son extase.

— Cher don Dionisio, disait l'enfant rail-

leur, pourquoi ne montrez-vous pas à Silvina cette jolie petite herbe noire qui sèche dans votre bréviaire ?

— Dans mon bréviaire ? répéta Dionisio fort sottement.

— Mais oui ; où est-il votre bréviaire ? Ah ! le voici et, tenez, voilà ce que je voulais dire, mais n'est-ce pas plutôt, ô Mamitia, une boucle de tes cheveux ?

Et, plus prompt que les protestations de Dionisio voulant se ressaisir de son bréviaire, Panchito tendit à Silvina la boucle brune, aplatie par son long séjour dans le livre pieux.

— Mes cheveux ! s'écria Silvina. Est-il possible que vous possédiez une mèche de mes cheveux ? Vous en ai-je fait don en rêve ?

— Plût au ciel ! soupira le pauvre coupable, rouge de confusion et de désespoir.

— Voyons, Dionisio ! — Et la jeune femme en colère, avec un geste d'enfant furieux, frotta de la boucle sombre le nez consterné du neveu de l'archevêque, voyons, avouez tout ! Quand, et comment avez-vous coupé cette mèche ? Et dire, avoua-t-elle coquettement, que je ne m'en suis pas aperçue ! J'ai tellement de cheveux...

Elle enleva ses peignes et, d'un coup, la grande nappe ondée et sombre inonda le blanc corsage.

— C'est ici, Mamitia, ici ! Et Panchito levait le doigt pour montrer, au milieu de l'épaisse chevelure, une mèche raccourcie.

— Là… Et Silvina de ses deux petites mains tâtait sa tête charmante. Ici ? Mais, don Dionisio, comment avez-vous pu ?

Et elle rougit de dépit et de ressentiment.

— Silvina, Silvina, je suis un grand coupable ! Et le pauvre jeune homme éperdu, moitié riant, moitié épouvanté, s'agenouilla près de l'inexorable Silvina. Pardonnez-moi ! J'ai obtenu cette petite boucle d'une de vos esclaves. Jurez-moi que vous ne les gronderez point… C'est pendant votre sommeil que, très doucement on l'a tranchée… Me pardonnerez-vous jamais, Silvina ?

Mais Silvina, fort courroucée, sortit en courant du salon, où elle laissait, penaud et ridicule, Dionisio presque pleurant, à genoux sur le sol, cependant que Fumbadilla gambadait tout à son aise au milieu des fleurs et des herbiers qu'il mettait au pillage.

Silvina courait à sa chambre… Une de ses esclaves… Ce ne pouvait être qu'In-

dalesia... Indalesia ! si fidèle ! qui veillait toujours sur son sommeil ! Et Panchito pensait :

— Dionisio ! qu'il est lâche ! qu'il est sot ! Trahir une femme ! même noire ! Et il était si fâché de ce manque de chevalerie, qu'il n'en voulait presque plus à Indalesia la sournoise.

Celle-ci, toute coquette dans une blouse volante d'indienne orangée, ornée d'un fichu soufre à fleurs de couleurs, et coiffée d'un madras bigarré du jaune au pourpre, accourut en riant à l'appel de sa maîtresse.

Mais celle-ci lui montra sans parler la boucle accusatrice ; Indalesia, trop prise au dépourvu, oublia de mentir et fondit en larmes.

— Mouin te crè ou té marier avé li ! gémit-elle dans son parler doux et sauvage ; li bon, li te aimer ou empile, empile ! Et pi li té ba mouin moun bel mouchoué ! Li té si content. Pi, toué, maîtresse, gagné si bels chivés !... (1)

Silvina désarmée, éclata de rire.

---

(1) Je croyais que tu te marierais avec lui ! Lui si bon, il t'aime tellement ! Et puis, il m'a donné un beau mouchoir. Il était si content, et puis toi, maîtresse, tu as tant de si beaux cheveux.

— Je te pardonne, dit-elle gravement, mais ne recommence pas ; car si tu dois distribuer des mèches à tous mes amoureux, j'aurais bientôt besoin d'une perruque. Mais quand même, Indalesia, ce n'est pas bien ! moi qui t'aime tant ! moi qui ai si confiance en toi !

— Silvina, demanda timidement Panchito, puisque la mèche est coupée, veux-tu me la donner, à moi ?

Silvina se tourna vers le petit bonhomme. Ses yeux ne supportèrent pas le regard étincelant des yeux de Panchito ; elle baissa les siens et dit avec une moue :

— Je vous la donne, señor Panchito...
Et elle s'en fut, après une respectueuse révérence, un peu boudeuse.

Resté seul avec Indalesia en larmes, Panchito la consola de son mieux. Il lui essuya les yeux et l'empêcha de se frapper le front sur les dalles ainsi que le voulait l'excès du remords.

— Moué li tant aimer ! Moué aimer maîtresse ; si tant empile ! Moué mouri pou li !... Moué...

— Reste donc tranquille, Indalesia, conseilla le petit garçon ; moi je te pardonne. Tu entends bien ? Je te pardonne et Silvina

ne t'en veut déjà plus ! Mais sais-tu ce que je ne t'aurais pas pardonné ? Eh bien ! c'est si Silvina avait elle-même coupé cette boucle pour la donner à don Dionisio. Cela je ne te l'aurais jamais pardonné... Je ne sais pas pourquoi, par exemple... Console-toi donc et cesse de pleurer. Il fait si chaud que tes larmes brûlent...

Indalesia, rassurée définitivement par ces paroles qu'elle ne comprenait pas, acheva devant le miroir de sa maîtresse de réparer les dégâts de son désespoir ; et elle finit par arranger fort coquettement sa coiffure tout en souriant de côté à son noir reflet, plus obscur que si elle s'était vue au fond d'une fontaine. Mais, le soir, lorsqu'elle retrouva Silvina à l'heure de la toilette de nuit, elle fit de nouveau une grande scène dramatique ; elle sortit tout un répertoire de grimaces et de contorsions, gémit, hoqueta, se roula par terre et Silvina fut obligée de la consoler fort longtemps, de la coucher, de s'asseoir à son chevet, de lui tenir la main, de lui chanter des berceuses et de lui faire boire des limonades.

. . . .

Cependant, Panchito, ivre de joie, et pressant sur son cœur la boucle de Silvina, avait

fait seller son petit cheval pour courir d'un trait chez Arebalo.

On ne trouvait guère le montero chez lui à cette heure tardive. Mais Panchito n'y réfléchit point. Le soleil se couchait. A mesure que Panchito gravissait les sentiers à pic de la falaise avant de pénétrer dans la forêt, il voyait mieux, au loin, très loin, en bas, la mer scintiller, comme étendue, pour recevoir dans ses plis le grand soleil couchant.

Celui-ci pourpre, immense, resplendissait dans un ciel embrasé. Des ombres violettes descendaient du haut des montagnes qui semblaient peintes de bleu vif et de vermillon. Les sommets qui de l'autre côté de l'horizon se fondaient suavement dans le ciel étaient d'un si doux azur, que l'enfant songea : ils sont dignes que les pieds de Dieu s'y reposent...

Panchito songeait aussi qu'il se sentait très petit et qu'il devait être tout noir, un tout petit point noir dans cet infini rutilant, merveilleux et vermeil. Pourtant, la splendeur du couchant magnifique n'égalait pas le rayonnement de sa petite âme.

Il s'engagea dans la forêt, tournant le dos à l'horizon de feu et pénétrant déjà dans les

ténèbres : des branches flexibles l'arrêtaient au passage, le couvrant de pétales et de parfum, le frappant légèrement au visage et se redressant ensuite pour le laisser passer comme si elles avaient reconnu leur ami, leur petit roi. Des animaux glissaient dans l'ombre, des vols doux passaient dans l'air. Un azulejo, oiseau de turquoise, palpita comme un dernier adieu du jour bleu ; un ibis rouge, pareil aux derniers feux du couchant, avec un bruit de grandes plumes froissées, s'envola. Puis la forêt devint le palais de la nuit, et la nuit tout à l'heure avancerait jusqu'à son seuil, pour étendre ses grands voiles étoilés sur le reste de la nature.

L'enfant respirait l'arome des corolles et des feuillages, du crépuscule et de la mousse, il écoutait les bonsoirs de quelques oiseaux au chant attardé : gallaretas moqueurs et periquitos, et il s'arrêta, ému jusqu'aux larmes à cause du murmure frais d'une source invisible qui, il le comprenait, lui jasait des choses d'amitié. Un peu plus loin il passa le gué et reconnut la maison du guajiro plutôt qu'il ne la vit. Nulle lumière n'indiquait qu'Arebalo fût là et l'enfant ne frappa pas à la porte; il excita l'ardeur de

Majestueux, son poney, et se mit à galoper follement autour de la hutte en poussant de grands cris sonores.

La porte fut ouverte brusquement et Arebalo, obscur et long, se dressa sur le seuil.

— Oh ça! seigneur don Panchito, est-ce vous? le babujal (petit démon indien), est-il entré en vous comme vous passiez la rivière? Pourquoi poussez-vous ces clameurs? Je dormais... car cette nuit j'ai rendez-vous au loin... Mais, par le diable, ne vous arrêterez-vous pas? Allez-vous tourner toujours, caramba!

— Arebalo! je suis heureux, clamait Panchito tout debout sur ses étriers, cependant que Majestueux caracolait sans fin; je suis heureux, je suis heureux, je suis heureux, et je fais galoper ma joie!

XIV

A la suite de ce petit incident, Panchito se réconcilia avec don Dionisio ; ce dernier sans rancune de sa propre faute, mais un peu triste, resta quelque temps encore à Ocaña. Mais les semaines et les mois avaient passé : fray Mateo, qui, indûment, prolongeait son séjour malgré les rappels de l'archevèque, sous le prétexte de protéger les amours du cher neveu, devait quand même songer au départ, et, chose entendue, don Dionisio s'en allait avec lui.

Ce qui atténuait les regrets de ce dernier était l'espoir que Silvina, un peu lasse des délices champêtres, ne tarderait pas à revenir à la ville. La solitude de ses terres commençait en effet à peser un peu à la gen-

tille et frivole marquise. Ses récoltes s'annonçaient belles... Elle songeait que son deuil vraiment fini, elle allait pouvoir, après quelques dernières semaines, recommencer à Santiago à mener une vie libre et gaie, et que la jeunesse n'a qu'un temps.

La veille du départ de Dionisio se trouvait un samedi, jour de fête, comme chaque semaine, pour les esclaves, qui dansent ce soir-là le zapateo au son des guitares et des voix.

Les jeunes négresses, charmantes dans leurs robes légères, et les nègres, vêtus de blanc, souples et gracieux, dansaient bien; les premières portaient dans leurs cheveux, en guise de diamants, des cocuyos emprisonnés de mousseline, et les lumineux insectes étincelant doucement dans les chevelures crépues, donnaient un aspect diabolique aux noirs visages qu'ils paraient.

— Adieu, Silvina, disait, dans un coin d'ombre, don Dionisio à la jeune femme, car ils étaient venus voir les danses et s'y mêler; adieu. J'ai été trop heureux pour ne pas partir bien triste. Il me semble que tous ces noirs danseurs sont des démons assemblés pour m'arracher mon bonheur... C'est ma joie qu'ils foulent aux pieds, et sur

laquelle ils trépignent. Oh! Silvina, soyez douce! un dernier soir... Ne m'ôtez pas toute espérance...

— Je suis trop jeune pour me remarier, dit-elle avec malice.

— Eh bien! j'attendrai...

Les guitares grinçaient, crépitaient, pincées par les doigts durs aux ongles violets; les voix gutturales et nasillardes se mêlaient aux accords à la fois grêles et sonores, et aux claquements de mains bien rythmés accompagnant les pas.

Panchito, un poing sur la hanche, se faisait applaudir en face d'une petite négrite effrontée. Don Dionisio, parmi tout ce bruit, se sentait triste à mourir, et pour le consoler, Silvina lui dit: — Rentrons... les sorbets au limon, que vous aimez tant, vont fondre...

Le lendemain, dès l'aube, fray Mateo et Dionisio partirent. Ce fut de nouveau dans la cour, autour du grand jet d'eau, le zèle des serviteurs paresseux et empressés; l'alignement des mules aux clochettes tintantes, la dégringolade des bagages mal attachés; le soulèvement des coffres lourds...

Silvina envoyait à l'archevêque des fruits, des volailles et des pâtés, et Alta Gracia, des

nappes et des chapes brodées; leurs présents, à eux seuls, chargeaient une mule. De nouveau, sous la galerie enguirlandée, on se congratula; mais c'étaient des salamalecs de départ, et Alta Gracia fit moins de révérences; Panchito tirait par la cordelière de sa robe le bon franciscain qui étreignait avec émotion la main de Cristobal. En face de Silvina, son chapeau à la main, Dionisio, tout ému, se taisait.

— C'est l'heure de mon bain, dit-elle, comme à l'arrivée, mais cette fois pour rompre les tristes adieux.

En effet, Indalesia, Caridad, Narcissa, Manbo, Migueline, portant parasol et lingerie et plateaux de savons et parfums, s'avançaient en théorie sombre; et Silvina se préparait à les suivre ainsi que ce premier matin où le jeune voyageur avait cru voir en elle non seulement l'amour, mais aussi toute la joie d'aimer.

Le gros Dionisio sentait sa gorge bien serrée. Indalesia ouvrit sur le front de sa maîtresse le grand parasol empourpré... Silvina tendit au jeune homme sa main qu'il baisa... — En route, en route... criait fray Mateo, ou le soleil nous devancera.

Ils devaient cependant s'arrêter en chemin

chez des amis, et n'être que le lendemain matin à Santiago.

Don Dionisio enfourcha sa mule sur laquelle il était arrivé assis ; il agita une dernière fois son grand panama, et la petite caravane se mit en marche.

— Voyons, Dionisio, dit le frère après quelques instants de silence, ne soyez pas si mélancolique ; tout n'est pas perdu ; souvenez-vous de cette devise où réside la sagesse de la vie : Olvido del pasado y esperanza en el porvenir... (Oubli du passé et espérance dans l'avenir.)

— Oubli du passé ! et Dionisio fit un bond sur sa mule : — de tout le passé, si vous voulez fray Mateo, mais non de ces chers mois si courts...

— Il est vrai, dit le frère avec sérénité, que la marquise est belle, et que je n'entends rien à toutes ces choses : les femmes ? l'amour ? le bonheur ? Dieu est plus sûr...

***

Panchito ne profita pas longtemps de sa chère solitude retrouvée. Silvina décida le départ... Alta Gracia, mécontente de sa nièce parce qu'elle n'avait pas voulu épouser Dio-

nisio, lui faisait grise mine. Chaque fois que le vieux perroquet criait du haut de son perchoir : — Vive la reine et l'archevêque! elle lançait à Silvina des regards courroucés. Le mélancolique Cristobal subissait d'interminables récriminations de la tia sur ce sujet brûlant. Il fallait secouer la monotonie des longs jours; à la longue, le paradis même est fastidieux.

Panchito, content de tout, puisqu'il suivait Silvina, ne regrettait qu'Arebalo. Il alla lui faire ses adieux. Ce jour-là, le poney Majestueux, de fort mauvaise humeur, et ne se souciant point d'être monté, lui joua un tour de sa façon. Il se gonfla pendant qu'on le sellait, ne trotta que prudemment, et, au premier gué, se dégonflant pour boire, jeta Panchito dans la rivière, selle retournée, étriers en l'air. Le petit garçon, furieux, arriva chez Arebalo, trempé, ayant perdu son beau chapeau de jipijapa, entraîné par le courant, et à pied, tenant par la bride l'intraitable Majestueux qui ruait et faisait mille folies dès que son maître voulait l'enfourcher de nouveau.

Arebalo fut très frappé de cette aventure. Majestueux, cependant, parfois s'offrait de semblables caprices. Mais le Tumbador dé-

clara qu'il était certainement en proie au babujal. Le babujal est un petit diable indien auquel les guajiros croient comme au bon Dieu ; il est vif comme la poudre ; il se tient sur les rochers, dans les rivières, et il profite d'un éclair d'inattention pour s'introduire en vous ; alors on se livre à toutes les folies du monde ; on est obligé de se faire exorciser, et il faut parfois des mois pour que le babujal consente à s'en aller de vous.

— Faudra-t-il exorciser Majestueux, s'écria Panchito avec inquiétude ? et fray Mateo vient de partir ! ce n'est pas de chance !

— Attachons toujours ce fantasque, dit le Tumbador, et nous verrons tout à l'heure. L'autre jour, j'ai plongé au fond de la rivière pour attacher sous l'eau un très grand caïman. Le danger, pour moi, n'était pas le caïman mais le babujal qui aurait pu entrer en moi comme dans ce pauvre Majestueux... Savez-vous bien aussi, señor Panchito, que chaque nuit où je m'absentais, on me volait mes pintades et mes canards? J'ai d'abord cru que les pintades sauvages venaient chanter la nuit sur le toit de mes pintades blanches ; car, vous le savez, quand cela arrive, ni grille ni verrou n'empêche les pintades blanches de regagner le bois avec les

autres... Mais les canards?... Et je ne pouvais pourtant pas veiller ici toutes les nuits. J'ai donc raconté partout que dans mon champ il y a une ciguapa, et que j'ai grand'peine à l'éviter... Depuis, mes pintades et mes canards sont respectés et vivent en repos.

Panchito rit de cet naïve ruse. La ciguapa est un être étrange dont les pieds sont disposés de telle façon que l'on ne sait jamais dans quel sens elle marche. Elle ne sort que la nuit, et si elle vous rencontre, elle vous force à la suivre, et ne vous rend plus jamais la liberté. Mais Arebalo ne riait pas; il avait l'air assez sombre.

— J'ai dû tuer mon coq, dit-il encore. Je l'aimais pourtant. J'en étais fier; il avait d'illustres ancêtres et m'avait gagné maint combat. Que de fois je suis parti à cheval, tenant mon coq sur le poing gauche !... Et puis, brusquement, il changea, ne voulut plus se battre... Il ne s'occupait plus que de la chèvre! Je vous avais conté que ce maudit coq était amoureux de ma chèvre. La pauvre chèvre devenait folle à force de supporter cet oiseau de Satan qui se posait entre ses cornes comme un vivant cimier.

— Oh! s'écria Panchito avec effroi, tu as tué le coq?

— Il a fallu. Il était dur; je l'ai fait cuire au pot, dans un calalou de gumbo, lui et toutes ses folies amoureuses. Tant pis pour lui; quand on est coq on n'aime pas les chèvres.

— Qu'as-tu fait encore, Arebalo?

— J'ai dansé, j'ai joué de la guitare; mais j'ai coupé un si bel arbre hier que j'en suis encore tout attristé. Vous me direz que c'est là mon métier, señor Panchito: il me fait souvent l'effet d'un métier de bourreau... C'était un acajou vénérable, si vaste et si puissant que l'on m'appela pour l'abattre. On en veut faire des meubles; enfin des choses inutiles... — et Arebalo jeta un regard sur son intérieur pittoresque, et en effet fort dépourvu d'armoires ou de bibliothèques d'acajou. — Ma hache tremblait dans ma main; c'est étrange, le coq, cela ne me fut pas égal... mais un arbre! Est-ce en les décimant que j'ai appris à les tant aimer? Y a-t-il rien de plus vivant qu'un arbre, ô Panchito, plongeant profondément dans la terre et le ciel? Je l'ai tué! Quand il est tombé, terrible, retentissant, avec toute la grande ombre de sa ramure, j'ai frémi... et tenez! cette ombre penchante et funèbre, je la sens là, encore, environner mon cœur!

— Il fallait refuser de couper le bel arbre, Arebalo! Tu as bien le droit; tu es le Tumbador... donc tu peux faire grâce.

Mais Arebalo, décidément morne contre sa coutume, secoua la tête.

— On ne peut pas faire grâce! Quelque chose de plus puissant que nous-mêmes conduit la main. Et vous partez, señor Panchito, vous partez! Je suis tout triste aussi de vous dire adieu. Vous souviendrez-vous d'Arebalo? Quand vous danserez le zapateo et le cocoyer, quand vous préluderez sur la guitare, à quelque guaracha que je vous ai apprise, songez à moi qui vous aimais.

— Mais nous nous reverrons encore, cher Arebalo.

— Dieu le sait! Dieu le sait! Emportez en souvenir de moi ma plus belle ceinture: elle fut brodée par ma bien-aimée; daignez l'accepter; et ce fusil qui est léger et avec lequel je vous appris à bien tirer; et aussi ce chapeau, car vous avez perdu le vôtre et le soleil est fort. Vous avez été mon ami; adieu, mon grand ami...

Panchito se jeta dans les bras d'Arebalo qui le souleva et l'embrassa avec ferveur et respect.

— Adieu, fils de mon âme, niño de mi corazon, né sous un bel ástre. N'oubliez pas la chanson du Ratonsito, n'oubliez pas le Tumbador.

Les vêtements de Panchito avaient séché vite ; Majestueux, calmé, se laissa harnacher sans colère; le babujal, sans doute, ne l'agitait plus; le Tumbador se pencha pour arranger la bride...

— Tu as du sang sur ta manche, dit l'enfant.

— Je me suis blessé, avec ma hache.

Debout, longtemps, longtemps, le Tumbador regarda tant qu'il put le voir, le petit cavalier galoper sous l'épaisseur des arbres.

Quand il ne le vit plus, encore il resta là, et dans ses yeux il y avait des larmes. Car il adorait Panchito, et il pressentait qu'il ne le verrait plus.

Et Panchito ne sut jamais que, la nuit précédente, Arebalo avait tué un galant imprudent, sous les fenêtres de sa belle.

XV

Lettre de Panchito
a don Domingo de Montalvo

« Mon cher papa, voilà bien longtemps que je ne vous vois plus. Ce n'est pas que je vous demande de me rappeler près de vous, car je suis très heureux avec Silvina, mais j'aimerais bien vous voir et vous devriez venir à Santiago, car nous sommes revenus en ville, et je regrette un peu les beaux jardins et la forêt et mon ami Arebalo, duquel je vous ai tant parlé dans mes lettres et qui m'a donné un si beau fusil et une si belle ceinture.

« J'ai très bonne mine, mon cher papa, et tout le monde trouve que j'ai énormément grandi. Je crois que je serai bientôt un homme. Dès que je serai grand j'épouserai Silvina. Mais vous avez oublié de m'écrire pour mes neuf ans. Je ne crois pas qu'elle

pense encore à moi comme mari, mais elle m'aime bien mieux que les autres, et d'ici à ce que je sois grand, elle aura bien l'idée de m'épouser aussi. C'est pourquoi, dès à présent, je vous demande votre consentement. Il y a beaucoup de gens qui veulent l'épouser; mais elle rit de tous. Elle est toujours la plus jolie.

« Je vous dis tout cela en grand secret, parce que vous êtes loin et que l'on se sent moins petit lorsqu'on écrit les choses au lieu de les dire.

« Savez-vous bien que je dois aller à la messe de minuit le jour de Noël à la cathédrale? Je me coucherai joliment tard ce jour-là!

« Vous me demandez si je travaille. J'ai appris à danser le siripa, le cocoyer et le zapateo: je joue facilement de la guitare et je sais beaucoup de chansons. J'en invente aussi. Au piano, j'ai appris seul mes notes et Silvina dit que je fais de vrais progrès. La tante Alta Gracia m'a appris aussi à faire des jours à fils tirés. Vous voyez que je mets très bien l'orthographe, mais beaucoup mieux en français qu'en espagnol. Je suis Français comme ma chère petite maman.

« Cristobal me fait faire du grec et du

latin, j'aime assez cela. Je lis aussi un peu : j'ai lu à Ocaña dans le vieux coffre, l'histoire du Bas-Empire, la jolie Fille de Perth, les Fiancés, la Conquête de la Nouvelle-Espagne, les Contes de Mme d'Aulnoy, Paul et Virginie, le Mariage de Figaro, l'Ecole des Femmes, les Comédies de Calderon, la Prairie ; j'ai lu aussi la Bible, Atala et les Méditations, le Cid, Bérénice... que c'est beau ! J'aime beaucoup les vers.

« Hier il a plu.

« Aujourd'hui, malgré le ciel bleu, il y a de grands coups de tonnerre.

« Je ne m'amuse pas beaucoup avec les enfants de mon âge. Le chat Fumbadilla devient trop gros ; le perroquet perd ses plumes bleues. Fray Mateo m'explique le catéchisme ; je ferai ma première communion dans un an et demi. Cristobal m'apprendra peut-être le violon si je suis sage.

« Indalesia veut épouser Saturnino. On danse presque tous les soirs, mais je vais me coucher toujours trop tôt.

« Mon cher papa, venez ; je pense beaucoup à vous et à ma chère petite Mamita ; je suis votre fils respectueux, et vous demande votre bénédiction et je vous embrasse.

« PANCHITO. »

XVI

Ce fut une vraie fête pour Panchito que la veillée de Noël.

Afin de l'occuper jusqu'à l'heure de partir pour la messe de minuit, Silvina avait fait préparer, dans le patio fleuri de sa maison de la rue de Las Enramadas, de charmants arbres de Noël.

Ce n'étaient pas des sapins du Nord qu'elle ne pouvait se procurer, même à grands frais ; elle avait simplement suspendu mille petits jouets, friandises et surprises, aux orangers qui ornaient la cour plantée, sorte de grand préau entouré d'arcades et dont un vaste bassin de marbre marquait le centre.

Les jouets se mélangeaient aux belles oranges rondes qui paraissaient, elles aussi,

spécialement suspendues pour une fête. Des Jésus de cire riaient dans des crèches minuscules auprès de petits machetes et de trabucos enfantins et d'autres armes diminuées à l'usage du jeune âge ; des noix dorées étaient volées par deux véritables macaques infiniment drôles ; des oiseaux apprivoisés pépiaient sur les branches, et pour que tout cela fût encore plus beau, Silvina avait fait l'emplette d'une grande quantité de poudre givrée, un peu collante et, sur une échelle, en coiffa elle-même ses beaux orangers vernis, dont elle réussit à grand'peine à blanchir les feuillages. Mais une fois les lanternes allumées près des oranges, ainsi que d'autres fruits lumineux, elle fut bien récompensée de ses soins, car sous leurs perruques à frimas, ses arbres de Noël avaient vraiment fort bon air.

Elle invita quelques enfants pour amuser Panchito, et on comptait autant d'arbres à jouets que de jeunes invités. Ce fut une joie générale pendant laquelle la petite Dolorita tomba dans le bassin. Mais il faisait si beau, si doux, que cette baignade même fut agréable ; on retira la niña avec des rires et on l'emmena changer de robe, cependant que, sous la douce nuit scintil-

lante d'étoiles, les enfants heureux se partageaient les présents de Noël et couraient et jouaient, et se cachaient d'arcades en arcades, frôlés au passage par les longues guirlandes d'aguinaldos et de manzanillas, qui descendaient du toit pour souhaiter un joyeux Noël aux fleurs embaumées des pitalayas et des boladors.

Quand l'heure fut venue, Silvina monta dans son quitrin avec Panchito, toute vêtue de noir avec une mantille blanche, tenue de rigueur ; Panchito tout en blanc tenait le livre de messe.

Les rues, encore plus animées que de coutume à cette heure tardive, brillaient de lumière et de gaieté ; en tous sens se croisaient quitrins et volantes filant légèrement ; Cristobal était aussi en quitrin ; Alta Gracia en volante. Chaque membre de la famille a sa voiture particulière, jolie comme un joujou, et s'y prélasse seul, de sorte qu'à l'heure de la promenade il y a devant chaque maison toute une suite de petits équipages reluisants, toute une équipe de caleseros, aux costumes follement élégants et brodés.

Les rares piétons étaient tous noirs ; les négresses vêtues de clair, décolletées, pimpantes, portaient sur la tête et sur les épaules

une légère mante de soie que de volumineuses boucles d'oreille plissaient ou bombaient de leurs boules et de leurs anneaux, et, malgré le gros cigare que chacune avait à la bouche, elles bavardaient et riaient à qui mieux mieux.

On jugeait de bon goût, dans ces grandes fêtes, d'abandonner sa paroisse pour se réunir à la cathédrale. Imposante, énorme et rose, celle-ci, sur la place plantée d'arbres et de fleurs comme un vaste jardin, en face du palais du gouverneur, se dressait tout en haut d'un immense escalier de pierre nommé « atrio », aussi large que l'église même et dont les marches nombreuses étaient littéralement couvertes par la montée des fidèles. Les belles dames retrouvaient là leurs suivantes, quarteronnes et chinas, coquettement parées, qui tenaient le coussin, le petit tapis et le siège léger, qui devaient servir à leur maîtresse pendant le saint office.

L'église resplendissait de cierges et embaumait d'encens, si brillante et si odoriférante de baumes sacrés autant que du parfum des femmes et des fleurs, que Panchito crut entrer dans une salle de bal. Un grand bruit de soie froissée, des piétinements légers, des

soupirs étouffés, quelques chuchotements, tout cela composait une rumeur douce que l'on aurait pu confondre, les yeux fermés, avec de longs battements d'ailes, ou le frissonnement d'une ondée.

L'archevêque lui-même devait officier. Il vint, splendide, majestueux et saint, et revêtu, ainsi que les prêtres qui l'escortaient, des plus somptueux ornements sacerdotaux; les enfants de chœur balançaient de larges encensoirs dont montaient en s'enlaçant très haut les fumées bleues... De grands cantiques éclatèrent; l'orgue gronda. Et, malgré la chaleur, par les verrières dont quelques-unes restaient ouvertes, de vastes souffles passaient et faisaient osciller avec les mille flammes des cierges, d'un seul coup, toute l'atmosphère d'ombre et d'or, d'illumination et de mystère.

Silvina avait promis à l'archevêque de chanter. Elle entraîna Panchito et monta à pas légers, avec lui, l'escalier noir qui menait à la tribune des musiciens. Silvina se sentait émue et elle tremblait un peu. Dans la tribune sombre, Panchito s'assit timidement dans un petit coin d'où, entre les piliers et la balustrade, il voyait toute l'église profonde, où les statues saintes semblaient vivre

sous leurs robes et leurs parures éclatantes et les oscillantes flammes sans nombre ; il voyait l'autel rayonnant de clarté, dressant l'ardent buisson de tous ses flambeaux et l'officiant plus magnifique qu'un grand bouquet de roses rouges et toutes les fleurs, vaguement pâles, défaillantes, et qui semblaient d'autres cires, mais ayant dépensé leur force en parfums, sans avoir pu jaillir en clarté.

L'enfant voyait aussi la grande houle des têtes inclinées ; et, au moment de l'élévation, lorsque tous les fronts se courbèrent, toutes les dentelles argentées et nacrées des blanches mantilles, que toutes les femmes portent ce soir-là, semblèrent étendre au-dessus des dalles saintes de l'église tropicale une tombée de neige immaculée, de douce neige de Noël.

Et Panchito songeait à Jésus, à la Crèche, à la Galilée, aux Rois Mages ; il songeait à l'Etoile divine, la seule étoile que Cristobal n'avait pas su lui montrer dans le ciel ; il songeait aux contes des pays du Nord, il songeait à sa mère.

Et la voix de Silvina, toute pure et pourtant ardente, monta sous la voûte et la nef, s'étendit comme plane un oiseau majestueux et lent, sembla dépasser les arceaux de

pierre pour aller retrouver l'azur des nuits, sa patrie.

La voix de Silvina, soutenue par de faibles arpèges de l'orgue assourdi, et les chants des altos, des violons et des violoncelles, se heurtait aux murailles éblouies, se mêlait aux lumières, aux parfums, aux profondeurs où se blotissaient les ténèbres, au recueillement heureux et calme, à tout ce qui n'attendait qu'elle pour devenir la plus suave, la plus émue, la plus merveilleuse volupté.

Panchito, malgré le trouble tout près des larmes qui l'étreignait, osa regarder Silvina pendant qu'elle chantait. Les bougies qui tremblaient au-dessus du clavier de l'orgue et devant les pupitres des instruments, l'éclairaient en dessous de leurs faibles flammes. Sa robe de soie noire se confondait avec l'ombre, et, d'autant plus, que l'enfant avait l'habitude de la voir toujours vêtue de blanc... Mais la blanche mantille tombant du peigne bombé sur les épaules découvertes, et retenue sur l'oreille par un bouquet de jasmins, auréolait d'une grâce délicate cette charmante tête renversée, aux larges yeux si grands, aux yeux si tristes et si tendres, car la gaie Silvina était parfois triste lorsqu'elle chantait.

Elle croyait, dans cette tribune demi-obscure, que nul ne la regardait et elle dévoilait son mystérieux visage.

L'enfant, bouleversé, se souvint plus tard de cette minute rapide où, seul, il lui avait été donné de voir l'âme de sa Silvina chérie, l'âme fervente, l'âme faite d'amour et de rêve qu'elle-même ne connaissait pas.

Aussi ne fut-il pas jaloux, lorsqu'à la sortie de la messe, en descendant, pas à pas, lentement, les marches de l'atrio, Silvina fut entourée par toute une nuée d'adorateurs... Les nommer tous serait trop long ! Les plus redoutables étaient le beau Claudio de la Cueba, don Eduardo de Santa Clara, Tiburcio, marquis de las Delicias, Ruperto Ramirez, Pepe d'Anglona, Pedro-Pablo de Pañelvar et enfin le cher don Dionisio, toujours gras, toujours amoureux et qui, à la fin de la messe, ne songeait déjà plus qu'à prendre des sorbets, et, prosterné devant Dieu, se demandait, au milieu de ses prières, s'il les choisirait au coco, au mamon, à l'ananas, au limon, au marañon, au café, à la vanille ou à l'orange.

Ce fut lui qui persuada à Silvina d'aller se désaltérer à la confiteria. Moi aussi ! moi aussi ! s'écria Panchito en battant des

mains. Silvina consentit à tout, en l'honneur de la nuit de fête.

La confiteria, étincelante de cristaux et bariolée de bonbons, ne pouvait contenir tous les dégustateurs. En riant, on s'installait jusqu'au milieu de la rue ; les étoiles resplendissaient, la brise de mer fraîchissait, délicieuse, et on la savourait la première avant la cuillerée fondante et glacée. Les nègres, affairés et tout pareils eux-mêmes à des glaces au chocolat, entrechoquaient sur leurs plateaux les tintantes cuillères, les coquilles de cristal, les verres joyeux, les alcarazas suintantes et froides.

Panchito n'était pas aussi gai qu'il l'aurait cru d'abord. Il sentait avec angoisse se dissiper l'émotion divine dont il avait été submergé pendant que Silvina chantait. Il repoussa son sorbet trop rose et qui lui fit l'effet d'un petit Jésus en cire en train de fondre.

— Cristobal, confia-t-il à son vieil ami, que cela aurait donc été admirable, si j'avais pu, tout à l'heure, dans cette belle église encore pleine de l'écho des chants et enflammée de prières, devenir grand tout de suite et... épouser Silvina !

Mais Silvina n'apparaissait plus aussi divinement belle ; redevenue rieuse et co-

quette, pendant que don Dionisio s'extasiait sur la petitesse de son pied, elle lançait son éventail au nez de Claudio, livrait sa main gauche à don Eduardo pour qu'il pût en admirer les bagues, et tout en savourant son sorbet, regardait de son bel œil en coin l'éperdu Pedro-Pablo, négligeait Tiburcio, de manière à ce qu'il crût à une faveur spéciale, et laissait Ruperto Ramirez respirer au-dessus de sa petite oreille, son bouquet de jasmins...

XVII

Tous les soirs, Silvina restait chez elle après la promenade. Elle ne faisait guère de visites et préférait qu'on les lui fît ; or, on ne demandait pas mieux que de la traiter en enfant gâtée ; et de plus, sa maison était charmante.

Son précoce veuvage, son immense fortune, son nom et, avant tout, sa grâce originale et délicieuse, lui avaient conquis une place tout particulièrement privilégiée.

C'est que Silvina passait à bon droit pour être une des plus jolies et des plus accomplies parmi les beautés de Santiago, qui sont encore plus renommées que les beautés créoles de la Havane et de Puerto Principe.

On s'accorde à trouver aux Orientales plus de charme et d'ardeur, plus de variété dans

leur grâce, une stature plus majestueuse et cependant plus souple, et une hardiesse ravissante, mystérieusement mêlée à la langueur que verse le climat.

On les reconnaît de loin ces charmantes Cubaines, — car les habitants de Santiago appellent souvent leur ville : Cube, tout court — à leur démarche aisée et sûre. Les sentiers abrupts de leurs montagnes, les rues invraisemblablement à pic de leur ville, bâtie en amphithéâtre — de même qu'ils ont nécessité des chevaux au coup d'œil intrépide, au pied petit et sûr et qu'on ne ferre presque jamais — ont forcé les Orientaux à marcher avec plus d'aplomb et d'assurance. (Orientaux : parce que la province de Santiago est celle d'Orient, celle de la Havane la province d'Occident et celle du Centre la province de Puerto Principe, c'est-à-dire trois contrées assez différentes.)

A sa rare beauté, Silvina joignait tous les dons de l'esprit, tous les charmes du cœur, la noblesse la plus ingénue, une simplicité et une gaieté candides, le naturel le plus vrai. Si la coquette étourderie de son âge et sa malice encore enfantine brillaient parfois comme une étincelle d'un feu plus vif et plus blanc dans ses yeux si lumineux

et pourtant si sombres, cela ne l'empêchait pas d'être, avant tout, d'une absolue bonté, spontanée ou réfléchie, mais immense, confiante et tendre.

Donc, chaque soir, dans la belle demeure qu'elle habitait, dans le quartier noble de cet incomparable Santiago, bâti à la mauresque, et à la fois secret et irisé comme une conque marine, tout au haut de la Ville haute, dans ses salons en enfilade et ses longues galeries illuminées, il y avait réception intime, ce que les jeunes gens dernier cri appelaient raout et les vieux créoles tertulia, et où se mélangeaient les plus jolies femmes, les hommes les plus agréables et les plus éminents des aristocraties espagnoles et françaises.

Silvina chantait souvent lorsqu'on l'en priait ; certes jamais avec l'abandon exalté de la nuit de Noël, mais avec tout le charme jeune, allègre et généreux des seize ans auxquels elle venait d'atteindre. Dans toute la ville elle était admirée. On venait des lointains quartiers et même des rues d'en bas, du quartier de la Marine, s'installer sous les fenêtres de la rue de Las Enramadas pour l'entendre chanter. Quelquefois il y avait toute une foule ; des gens ayant apporté

leurs chaises pour écouter plus commodément; les femmes avec de grands battements d'éventails, les hommes savourant de gros cigares et la tertulia de la rue était moins élégante, mais d'aussi bonne tenue que celle de la maison.

Ces auditeurs enthousiastes applaudissaient, réclamaient leurs morceaux préférés, puis, lorsque la jeune chanteuse se taisait, partaient à regret et finissaient la soirée dans les confiterias.

Chez Silvina, ensuite, selon son âge, on bavardait, on flirtait ou dansait, on jouait aux cartes. Mais Silvina n'était pas joueuse, ne ressemblant guère à sa sœur Aurora qui avait engagé des parties légendaires, posant ses cartes pour accoucher, et aussitôt après reprenant la partie avec les joueurs imperturbables groupés autour de son lit. Alta Gracia risquait volontiers gros jeu et beaucoup d'or se perdait ou se gagnait là avec indifférence.

Tous les trois ou quatre jours les jeunes amis de Silvina lui offraient ce que l'on appelle un asalto; c'est-à-dire qu'ils lui envoyaient un orchestre de musiciens, et arrivaient ensuite chez elle en bande, avec des danseurs et des danseuses. Alors c'était

le bal jusqu'à l'aube. Les couples tourbillonnaient dans les vastes salons, peu meublés de quelques marqueteries chinoises, éclairés à giorno par mille bougies se consumant sous des globes de cristal. Dans les larges galeries où dansait aussi le vent marin entrant librement par les grandes fenêtres tout ouvertes, des femmes délicieusement vêtues d'aériennes robes, de transparentes étoffes, causaient ou s'éventaient avec des hommes habillés à ravir : pantalons blancs, gilets blancs, cravates blanches, léger habit noir à queue pointue, gants jaunes, souliers vernis noirs se découpant nettement sur la blanche chaussette et faisant valoir l'élégance et la cambrure du pied. Aux jours de gala, les uniformes chamarrés d'or et de décorations ne manquaient pas.

La pimpante Silvina, dans ces réunions dont elle était la reine, entendait plus de : je vous aime, qu'il ne faut de pierres pour construire une église. Elle riait, soupirait volontiers qu'elle ne s'était jamais sentie plus jeune et tourbillonnait jusqu'au matin ; et, sûre de sa fraîcheur pâle, elle accompagnait ses derniers danseurs jusque dans le patio, où les pitirres, alouettes des

tropiques, chantaient l'aube, pendant que le ciel à l'orient verdissait comme un lis.

Elle adorait son beau pays, dont les nuits sont égales aux jours, par les heures autant que par les plaisirs et les repos ; elle aimait sa maison, ses robes, ses bijoux, ses esclaves, ses amis ; vivre, en ce moment, pour elle, c'était être belle, s'éventer, savourer des fruits, danser, toute enroulée de tulle, avec cent diamants piqués dans ses cheveux et sentir passer autour d'elle une grande onde d'amour, une grande vague de désirs et de joie où elle se jouait ainsi qu'une néréide enfant. Elle riait à toutes les choses ; elle ne se reflétait que dans des yeux épris ou des regards charmés qui doublaient encore l'éclat de sa grâce ; elle avait à dépenser tant d'ardeur et de jeune folie que, très souvent, en attendant l'heure du déjeuner, elle tournoyait dans son grand salon, toute seule, chantant un air de danse, et serrant dans ses bras un grand bouquet de fleurs.

Aussi Cristobal ne considérait-il pas sans inquiétude les nombreux adorateurs de Silvina ; la voyant si belle, si folle et si vive, il craignait qu'elle ne se décidât pour l'un ou l'autre des prétendants, et malgré leurs

diverses qualités, aucun de tous ceux-là ne lui semblait digne d'elle.

Ils ne la quittaient pas ; ils étaient chez elle à toute heure ; quand elle allait au bal ou au concert, à la Société Philharmonique — sorte de cercle où l'on n'est invité que sur présentations — ils l'accompagnaient.

Ils la suivaient à la promenade, au théâtre, encombrant sa loge de bouquets et de bonbons, ou bien, debout, au parterre, ils la lorgnaient avec amour, si belle dans tout le blanc et or dont le théâtre était peint et décoré, éclairée mollement par les milliers de bougies aux lueurs de miel et d'ambre, à demi emprisonnée par le treillage doré qui s'entrecroise à mi-hauteur devant les loges et fait de chaque jolie femme aux écharpes ailées, aux palpitants éventails de plumes de couleur, un oiseau précieux dans une cage ouverte.

Un soir, où l'on donnait *Lucie de Lamermoor,* Panchito supplia Silvina de le mener au théâtre avec elle. Silvina aurait volontiers cédé, car elle gâtait tant qu'elle le pouvait son cher petit garçon, mais Alta Gracia s'y opposa, déclarant ces longues veilles funestes à la nervosité de Panchito. Celui-ci ne consentait pas à laisser partir Sil-

vina ; d'humeur toujours conciliante, ce soir-là il était irrité, mécontent, furieux, triste et tout près des larmes.

— Voyons Panchito, disait Silvina, qui voulait partir et dont les petits pieds frémissaient d'impatience, voyons! tu es trop grand pour faire ainsi le méchant niño. Laisse partir ta Mamitia... Veux-tu donc la tenir ici jusqu'à ce qu'elle soit vieille et laide ? Je te promets que je te mènerai au théâtre une autre fois, lorsque tu ne te seras pas couché tard la veille... Laisse-moi partir ; sois gentil... Je te ferai un cadeau.

— Silvina, Silvina ! tu vas encore retrouver là-bas, Pedro-Pablo et Pepe et Claudio et Ruperto et Eduardo. Je n'aimais pas Dionisio, et j'avais bien tort : il était seul.

— Vilain jaloux ! allez-vous faire le tuteur à votre âge ! Embrasse-moi, petit Panchito adoré. Tu sais bien que tout ce que j'aime au monde, c'est toi, mon enfant chéri, mon cher petit Panchito. Seulement, tu comprends, à ton âge, on n'est pas encore aussi jeune qu'au mien... Il faut bien que je vive ma jeunesse, que je m'amuse, que je rie... Tu feras de même, mon amour... Embrasse-moi vite... pas trop fort, pour ne pas enlever ma cascarille... Ne me décoiffe pas...

Je t'aime, mon bijou... et Indalesia va rester près de toi et te chatouiller les pieds jusqu'à ce que tu dormes...

Et légère, blanche, ravissante et impitoyable, Silvina s'envola.

A peine était-elle partie que l'enfant fondit en larmes. Quoi ! elle l'aimait plus que tout au monde, et néanmoins elle partait ! Elle lui préférait le théâtre et tous ces jeunes gens qu'elle disait ne pas aimer ; elle le laissait tout seul, tout triste, tout vieux, tout sombre ! Etait-ce possible ? Et Panchito crut un moment qu'il ne lui pardonnerait jamais. Il alla se jeter sur le lit de sa Mamitia, mordant les rubans et les dentelles, inondant de larmes le lin léger de l'oreiller et donnant des coups de pieds à Indalesia qui essayait en vain de lui prodiguer des consolations. Enfin, il se calma, sécha ses pleurs avec les mouchoirs abandonnés par Silvina sur sa toilette, promena sur ses joues humides les houppes poudrées de la belle volage, et versa sur ses mains les parfums qu'elle aimait, tout en soupirant amèrement.

Puis il se laissa conduire à sa chambre et se coucha, mais refusa de dormir et demanda des livres. Indalesia s'accroupit au pied du lit et d'un doigt savant caressait

les petits pieds de l'enfant indifférent, selon la méthode universellement adoptée pour s'endormir, par les petits créoles. Le sommeil ne venait pas ; les moustiques susurraient ; alors elle éventait d'un écran à long manche l'imperturbable Panchito qui lisait, sérieux et fâché.

Cristobal, inquiet et bon, revint avant la fin du spectacle. Mais lorsque l'enfant vit s'encadrer dans la porte la fine silhouette de son ami, son chagrin redoubla. Cristobal était revenu ! mais *elle* était restée là-bas ! Elle avait moins pensé à lui que son cher vieux chevalier.

— Oh ! Cristobal, dit-il d'une voix navrée, ne parlons plus des femmes. Je relis l'histoire de Dalila. Toutes sont des perfides : Arebalo me l'avait bien dit.

Cristobal ne put s'empêcher de rire.

— Ne sois pas injuste, mon Panchito. Silvina t'aime à la folie, et te le prouve chaque jour. Mais elle est jeune et il faut bien qu'elle s'amuse.

— Tu parles comme elle, soupira Panchito.

— C'est que je suis vieux et que j'ai connu beaucoup de femmes.

— Et toutes sont ainsi ?

— Oui. Toutes celles qui sont charmantes. Les autres... nous ne les aimons pas.

— Je sens, en effet, soupira Panchito, que je l'aime encore. Seulement, moi, je vis pour elle ; et elle, elle vit pour la vie.

Cristobal fut stupéfait de ce mot et garda le silence. Presque au même moment la porte se rouvrit, et cette fois ce fut Silvina qui entra, n'ayant pu, elle non plus, attendre la fin de l'opéra. Elle se jeta sur son cher Panchito et le couvrit de baisers.

— Ne sois plus fâché, mon amour, mon chéri, mon ange. Embrasse ta Mamitia, ta pauvre petite Mamitia, qui sera bientôt vieille et ne te quittera plus...

— Vieille ? toi ? Silvina ? et l'enfant ravi prenait entre ses petites mains la belle tête brune et endiamantée. Vieille ! toi ? il y a dans tes yeux une telle provision de lumière que tu seras jeune, toujours, toujours...

Et il dégrafait délicatement le lourd collier, les parures qui serpentaient dans les cheveux ; il retirait adroitement les épingles légères en haut desquelles un rond diamant tremblait comme une larme tombée d'une étoile.

— Tu vas dormir à présent, mon petit Panchito?

— Oui, mais tu diras à Alta Gracia que j'ai veillé tout aussi tard que si j'étais allé au théâtre. Tout est sa faute ; c'est une ciguapa et une carabosse !

— Panchito, je te défends de parler ainsi de ma vieille tia...

— Embrasse-la de ma part et dis-lui mes civilités.

Et le petit garçon, fermant ses yeux railleurs, s'endormait presque d'un seul coup, délicieusement anéanti par le bonheur de la confiance reconquise.

XVIII

A l'heure de la sieste, presque toujours, un des amoureux de Silvina rôdait devant ses fenêtres.

En général, le beau Claudio, Tiburcio ou l'éperdu Pedro-Pablo en étaient pour leur coup de soleil, car la belle dormait profondément derrière ses rideaux tirés.

Mais parfois, lorsque par la chaleur trop vive elle ne sommeillait pas, elle trouvait assez plaisant d'aller relever un coin du large rideau de toile qui protège chaque ventana, et, debout dans l'embrasure de la fenêtre bombée, de regarder, entre les lourds barreaux noirs, lequel de ses amis avait bravé pour elle toutes les ardeurs du jour.

Alors, le reconnaissant sous le large chapeau de feutre qui protège mieux encore que le grand panama, elle passait ses bras nus à travers la grille, donnait ses mains à baiser et une fleur brûlante à l'amoureux qui lui prouvait ainsi que sa flamme pouvait combattre même celle du soleil... et d'une voix sournoise elle murmurait à peine :

— Est-ce Claudio ? Ruperto ? Pepe ? Dionisio ?

— Pedro-Pablo, gémissait l'éperdu.

— Pedro-Pablo ? Vous, ce fol ? Prenez cette fleur et partez vite, ou vous allez mourir pour mes beaux yeux qui se ferment déjà de sommeil. A ce soir, à ce soir...

Et, sans bruit, car chaque maison est absolument endormie, elle délivrait ses mains de l'étreinte passionnée et, soulevant de nouveau le rideau tout doré de jour, se retirait dans sa chambre ténébreuse.

Ces menues galanteries s'appellent, en créole : « pelar la pava. »

Panchito, qui ne dormait pas toujours quand il l'aurait dû et regardait souvent par la fenêtre, s'était aperçu maintes fois de ce manège, et il n'en était pas très content.

Or, un jour où il entendait Silvina aller

et venir dans sa chambre à l'heure de la sieste, il se coiffa d'un grand chapeau appartenant à Cristobal, et, malin et leste, se glissa dans la rue.

Il eut vite fait de longer la façade et de trouver la fenêtre de Silvina. Il se colla contre le mur brûlant et attendit.

Il vit bientôt une ombre s'allonger démesurément dans la rue, blanche et vide autant qu'un désert. Puis cette ombre fut immédiatement suivie de son possesseur qui, ce jour-là, se nommait Claudio.

Mais ce dernier, voyant que quelqu'un se tenait debout contre la demeure de Silvina, fit volte-face et se retira, cette fois suivi par son ombre qu'il traînait comme un manteau noir.

Alors Panchito fit un peu de bruit, gratta aux barreaux et agita le long du rideau une longue branche de bambou qu'il avait cueillie dans le patio. Le rideau se souleva et il vit la main de Silvina.

— Qui est là ? dit la douce voix, voilée à dessein.

— Quelqu'un, répondit l'enfant en déguisant aussi sa voix, quelqu'un que vous ne connaissez pas.

— Vraiment ?

— Le plus gentil, le plus fidèle, le plus beau, le plus jeune, le plus charmant de tous ceux qui vous aiment.

— Que vous me rendez curieuse...

Le rideau se souleva tout à fait, et la jeune femme se glissa dans l'embrasure profonde.

— Montrez-vous, dit-elle, modeste jeune homme.

— Ne m'avez-vous pas deviné déjà ?

Panchito, sur la douce main, si blanche le long des barreaux noirs, déposa un léger baiser.

— Je suis très petit, doña Silvina. Attendez que je grimpe sur un pavé...

Et elle, rieuse et demi fâchée, dit alors tout haut sans se soucier du grand sommeil diurne qui les environnait :

— Veux-tu rentrer ! veux-tu bien rentrer, insupportable Panchito !

. . . .

Quelquefois, c'était la nuit que le petit garçon veillait. Certains soirs, quand il n'y avait pas eu bal chez Silvina, et que ses visiteurs ne la quittaient pas très tard, vers une heure après minuit, une sérénade commençait.

Guitares, flûtes, clarinettes et chanteur

formaient un vrai petit orchestre clandestin et nocturne, et, langoureusement, d'amoureuses mélodies s'élevaient sous les fenêtres de Silvina.

On ne savait jamais à qui on était redevable de ne pas pouvoir fermer l'œil, pas plus qu'il n'y avait de nom sur les grands bouquets éclatants, que souvent Silvina, à son réveil, trouvait suspendus par des nœuds aux barreaux de sa fenêtre.

Quand Panchito venait lui dire bonjour, il demandait : « Le matin vous a-t-il porté un bouquet ? » ou bien, imitant le style de Cristobal : « L'aurore a-t-elle été galante ? »

Il n'en voulait pas aux bouquets, mais il en voulait aux sérénades qui lui paraissaient d'une fadeur extrême au point de vue musical, et le réveillaient en plein sommeil, comme si les heures sonnées à toutes les horloges nocturnes et les avertissements monotones des serenos ou gardes de nuit ne suffisaient pas à troubler le silence.

Une nuit donc, où commençaient à préluder dans l'ombre les arpèges de la flûte aiguë, accompagnés à la tierce par la clarinette et par les accords heurtés des guitares, Panchito, de fort mauvaise humeur, s'éveilla.

Il s'habilla hâtivement, se drapa dans une petite cape et saisit sa guitare, dont il jouait fort agréablement, et sa bourse qui contenait quelques onces d'or.

Il réveilla Indalesia et lui intima l'ordre d'aller sans bruit réveiller Saturnino afin que ce dernier lui ouvrît la porte verrouillée.

Indalesia, qui, depuis l'histoire de la boucle était de plus en plus soumise à Panchito, n'eut garde de ne pas obéir. Saturnino obéissait toujours à Indalesia. La porte roula sur ses gonds, et le serviteur se tint sur le seuil entr'ouvert afin de ne pas perdre de vue le bizarre petit seigneur.

Panchito s'avança vers les musiciens; il leur offrit sa bourse, tout en les priant avec hauteur de déguerpir au plus vite, s'ils ne voulaient pas recevoir, au lieu de pièces d'or, un grand pot d'eau sur la tête.

Puis, lançant sur le sol son vaste chapeau, rejetant sa cape en arrière, il s'avança sous la fenêtre bien-aimée et se mit à jouer et chanter une des guarachas qu'Arebalo lui avait apprises.

Ma bien-aimée est endormie
Et je suis jaloux de ses songes...
A travers la terre et le ciel
Je poursuis les songes de ma bien-aimée.

Songes de mon amour, où êtes-vous?
Dans les nuages ou dans les étoiles ?
Frémissez-vous dans la vaste nuit
Comme des rayons?

Songes de ma belle, êtes-vous la brise
Qui se berce dans les feuillages ?
Etes-vous le parfum des fleurs,
Etes-vous le cœur des ténèbres?
Etes-vous le feu mystérieux
Qui palpite sur la montagne?
Je ne trouverai le sommeil
Que lorsque j'aurai faits prisonniers
Les songes de ma bien-aimée.

La petite voix tendre, pure et juste dans le grand silence, s'élevait, plus frêle et fraîche qu'un jet d'eau mince... Le rideau de Silvina se souleva légèrement. Qui chantait ces choses d'amour? De coutume, elle ne se levait même point pour écouter la sérénade.

Et la petite voix reprit sur un rythme tour à tour brisé et rebondissant, languissant ou brusque, cette courte chanson :

Je ne peux pas te dire adieu
Puisque tu es mon cœur lui-même.
En vain, loin de moi,
Tu veux m'oublier...
C'est dans mon amour que tu habites
Et, sans moi, tu sens bien, n'est-ce pas?
Que tu n'es plus qu'une ombre vaine...

Cette voix... cette petite voix... Silvina souleva tout à fait le rideau. Et, chacun à leur fenêtre, Alta Gracia et Cristobal, écoutaient de même.

Rien n'était plus charmant, sous sa cape romantique, que le petit Panchito roucoulant sous les fenêtres de Silvina. Il semblait l'amour lui-même, l'amour qui a la taille d'un enfant et dont les propos sont sans âge. Et Silvina se penchait pour le voir, pareille à Psyché.

Il chanta encore une petite chose espagnole, de son invention :

Je veux que vous dormiez
Parce que je vous aime.
Les autres vous importunent
Avec leurs musiciens
Cependant qu'ils dorment chez eux ;
Moi, je vous dis bonsoir moi-même ;
Si j'ai chanté
C'est que je ne vous avais pas ce soir
Donné tous mes baisers...
Et qu'il m'en restait pour la nuit
Et pour les étoiles...

Quelques petits accords bien pincés d'un doigt habile et juste et Panchito, ramassant son chapeau, rentra, à ce qu'il crut, en grand mystère.

Personne ne lui dit rien; mais, le lendemain, quand il vint éveiller Silvina, elle lui demanda en riant de côté et en lui lançant, ma foi, tout comme à ses amoureux, une longue œillade oblique :

— J'ai, pour la première fois cette nuit, entendu une belle sérénade. Sais-tu qui peut me l'avoir donnée?

— Sans doute, dit Panchito d'un air ingénu, un inconnu qui, passant devant ta maison, a deviné qu'elle était habitée par la plus belle; quelqu'un d'intelligent...

Et Cristobal dit à Alta Gracia en soupirant :

— Ce petit est bien avancé pour son âge! Ne trouvez-vous pas, Alta Gracia, que c'est un peu inquiétant?

XIX

A quelque temps de là, ce fut l'époque des mamarachos ou des masques. Il y avait ainsi par an quatre carnavals où les jeunes gens se divertissaient fort. Vêtus de déguisements charmants et fantasques, le visage rigoureusement masqué, ils composaient ce que l'on appelle des comparzas, sortaient par bandes, plusieurs portant des costumes semblables, et les jeunes femmes vêtues de déguisements assortis de formes et de couleurs à ceux de leurs compagnons. Ils parcouraient ainsi les rues, jeunes gens d'un côté, jeunes filles de l'autre, reliés les uns aux unes par de longs rubans de teintes vives, dont un jeune homme et une jeune femme tenaient chacun une extrémité. Les rues se trouvaient ainsi barrées par ces

rubans multicolores, qui frémissaient et s'agitaient au gré des masques joyeux.

Suivis par tout un orchestre ambulant de musiciens costumés, que n'effrayaient ni la chaleur, ni les gambades, ni les sauts, ni les rires, ils entraient, toujours masqués et gardant l'incognito, chez leurs amis, dansaient, jouaient, bouleversaient tout et se sauvaient pour recommencer ailleurs leurs farces carnavalesques. Un ambigu était préparé pour les mamarachos dans beaucoup de maisons, pendant quatre jours, de quatre heures de l'après-midi à une heure du matin, et il va sans dire que les ambigus de Silvina étaient des plus goûtés.

Elle ne courait pas les rues avec les jeunes fous, bien que ces plaisanteries fussent trouvées du meilleur ton pendant les jours qu'on y consacrait ; elle restait chez elle, attendant l'invasion de ses amis mystérieux aux visages de soie et de dentelle noire, aux habits bariolés et pailletés. Elle-même s'amusait à revêtir chacun de ces jours un déguisement nouveau, mais, comme maîtresse de maison, elle ne portait pas de masque.

Rien n'était plus joyeux que cette grande demeure qui, dès que l'heure de la sieste se terminait, s'emplissait d'êtres bizarres, étran-

gement costumés, aux yeux et aux rires brillants sous les masques énigmatiques. Ils entraient avec le réveil, tel un peuple de nouveaux rêves : personnages de songes, fantasques, dansants, mystérieux, suivis de leur bruyant orchestre, ils envahissaient les vastes salons encore tout dorés de soleil, et semblaient plus fantastiques encore à ces heures claires où le jour est souverain. Silvina, vêtue aujourd'hui en arlequin, le lendemain en paysanne, le troisième jour en nuit et le quatrième en bacchante, s'amusait à la folie.

On avait habillé Panchito en guajiro, en sauvage, et enfin, il s'était fait combiner par Indalesia une petite tunique grecque qu'il ne voulait plus quitter, un manteau de pourpre, et, traînant une rame et brandissant un arc, il s'écriait qu'il était Ulysse et qu'il allait tuer tous les prétendants, ce qui faisait beaucoup rire Cristobal.

Le premier jour, Silvina livra aux jeunes fous et aux jeunes folles une chambre où elle avait exposé, sur des champignons de bois, toute une collection de chapeaux arrivés récemment de Paris, et envoyés par sa sœur Aurora lors d'un séjour dans la capitale de la mode ; c'étaient les dernières

créations des modistes les plus célèbres, les formes applaudies et portées par les reines de l'élégance et de la fantaisie de bon aloi. Mais, à Silvina et à ses amies créoles, qui ne portent que des mantilles, et ne se coiffent de chapeaux de feutre ou de paille que pour monter à cheval ou cueillir les fleurs de leur jardin, ces couvre-chefs semblèrent les choses les plus insensées et les plus ridicules du monde.

La bande de joyeux sauvages s'empara des chapeaux coûteux qui leur paraissaient de tout point encore plus carnavalesques qu'eux-mêmes; jeunes hommes et jeunes femmes se coiffèrent dérisoirement des capotes à bavolet et à brides, des satins blancs et roses, des bonnets de dentelles, des plumes et des fleurs qui couronnaient étrangement leurs faces masquées. Ils dansèrent devant les miroirs, en riant aux larmes de se voir ainsi accoutrés; on but du champagne dans les plus beaux de ces chapeaux, et on ne put s'empêcher de songer qu'ils avaient été conçus dans le pays même de la mascarade. Mais, fort heureusement, on ne le sut pas à Paris, dans le royaume de la mode. Seule, Aurora, à laquelle on le conta plus tard, regretta d'avoir dépensé tant d'argent

pour envoyer à sa petite sœur barbare ces chefs-d'œuvre du goût d'occident.

Le dernier jour, Silvina fut délicieuse en bacchante : des grappes de raisins de rubis, mélangés à des grappes de diamants et de perles, retenaient à demi sa chevelure dénouée ; la chaleur lui interdisant la véritable peau de panthère, elle portait une gaze bizarre tachée d'or, de fauve et de noir ; sa tunique pourprée était courte ; ses belles jambes nues brillaient sous les hauts entrelacs des rubans de ses sandales d'or.

Les charmantes contredanses créoles, où les danseurs en face des danseuses entrecroisent les pas et les avant-deux, et qui se terminent par des valses langoureuses et lentes, se succédaient sans fin, et l'on dansa même quelques danses nationales ; les rires et les verres de cristal glacé tintaient, les pieds martelaient en mesure les dalles fraîches ou les parquets marquetés de bois précieux jonchés de pétales, car on se lançait des fleurs par poignées ; on s'interrogeait, on s'intriguait ; à l'heure des lumières on avait reconnu presque tous les beaux masques et dévoilé la plupart des visages secrets, au milieu des plaisanteries, des propos joyeux et des paroles folles.

Un grand pierrot cependant, tout triste avec ses manches pendantes, et imperturbablement masqué de noir, ne riait pas, ne parlait pas, et personne ne réussissait à deviner son nom ; d'ailleurs, on s'était peu occupé de lui et puis, trois camarades habillés de même, l'imitaient presque absolument : les particularités des gestes, la forme du corps et de l'allure étant dissimulées par ce large habit démesuré, presque aussi bien que par un domino.

Accoudé à une des fenêtres de la galerie, il regardait mélancoliquement le coucher du soleil, cependant que de nombreux esclaves allumaient les lustres et les flambeaux et apportaient les grandes lampes au milieu de la bousculade générale. Des arlequins, des marquis, des don Juan, des Cassandre, des alguazils, des maures, des indiens emplumés, des paysans et des doges, des moines et des fous, des bouffons, des rois, des grecs, des romains, des oiseaux étranges, des fauves, des brigands et des conquistadors, montés sur les chaises ou brandissant, à tour de rôle, les hautes piques à bout de feu, allumaient eux aussi les girandoles, les candélabres, les appliques et les larges lustres oscillants; le voisin éteignait

et soufflait en riant ce qu'avait allumé le premier; c'était une lutte sans fin, puérile et vaine et où l'on aurait pu se plaire à voir le combat allégorique de la nuit et de la lumière.

Le pierrot tournait le dos à ces folies et contemplait la mer teinte des feux du couchant; de l'autre côté de la baie les hautes sierras del Cobre et d'Hongolosongo devenaient de trois couleurs, si singulières et si intenses, que l'on aurait haussé les épaules devant leur tableau fidèle. Un des monts était d'un violet si violent qu'on ne pouvait en supporter l'éclat, l'autre, rose, d'un rose de nacre et de fleur, défaillant et divin de suavité transparente, le troisième, rouge, d'un rouge éclaboussé d'or, semblait tout en feu.

— Eh bien, dit Silvina, qui vint rejoindre le masque triste; êtes-vous content, seigneur Pierrot, des travestissements crépusculaires que les montagnes ont revêtus ce soir?

— Je ne suis content de rien, répondit-il en déguisant sa voix: je suis triste.

— As-tu pris la tristesse pour masque? reprit Silvina la joyeuse; que te faut-il? n'es-tu pas jeune, libre, riche, heureux comme tous ceux-là qui sont en fête et

cachent ce soir leurs visages afin de mieux rire? La vie n'est-elle pas belle? le soir n'est-il pas doux? la nuit ne s'annonce-t-elle pas joyeuse? Moi, vois-tu, je m'amuse ; que personne ce soir ne me dise que la jeunesse passe, que la beauté s'éteint, que le plaisir se fane! Cher pierrot couleur de la lune, ne me fais point songer aux astres morts, ni à la mort elle-même! Je suis trop gaie, vois-tu, pour n'être pas heureuse!

— Silvina, dit le Pierrot en prenant la main de la jeune femme, vous pouvez me rendre un peu moins mélancolique en répondant à une question indiscrète. Lequel de tous vos amis préférez-vous?

— Voilà, en effet, une question bien grave pour un jour de folie, si ce n'était avant tout une question folle. Mais je veux bien te répondre. Je suis franche, et que tu sois Tiburcio ou Pepe, Pedro-Pablo ou Claudio, je te dirai la vérité, autant qu'une femme peut la dire.

— Vous êtes franche, Silvina.

— C'est vrai! je suis franche. Pourquoi ne le serais-je pas? Eh bien, sombre masque blanc, apprend que lorsque je m'éveille je préfère Tiburcio, que, à l'heure de la sieste je pense parfois à Pepe et le soir à Pedro-

Pablo; le lendemain, Claudio me plaît davantage, mais je l'oublie vite pour Eduardo et, si pendant cinq minutes j'aime l'un de ces charmants amis, ce sentiment, bien que rapide, est toujours vis-à-vis d'un autre une inconstance.

Et Silvina, qui plaisantait, rit aux éclats en s'éventant.

— Vous ne songez donc jamais à Dionisio, soupira l'humble Pierrot.

— C'est donc vous ? dit-elle.

— Hélas, oui ! Silvina... Silvina! vous ne m'aimerez jamais et je n'éprouve même pas une consolation lorsque j'apprends que vous n'aimez personne. Silvina, j'avais mis en vous tout le rêve et tout l'espoir de mon cœur. Mais vous riez et vous passez, et vous n'aimez pas! Silvina, je vous ai adorée ; donnez-moi la main, voulez-vous? Je renonce à toutes les choses en même temps qu'à vous-même ; le bréviaire où la boucle de vos cheveux ne marque plus la page vivante, m'a montré le chemin qu'il fallait suivre. Je vais entrer dans les ordres, Silvina...

Le pauvre Pierrot, malgré le contraste de sa mine enfarinée sous le masque, de son déguisement et de ses paroles, n'était pas ridicule ; mais touchant, malheureux,

pitoyable... Silvina, tout émue, lui saisit les deux mains :

— Vous m'aimiez donc tant?

— Je vous vois toujours comme le premier matin, vous élevant dans la montagne et la lumière, figure presque irréelle et comme suspendue entre la terre et le ciel. Vous ne voulez pas de moi : je n'ai plus que le ciel ou la terre. La terre, sans vous, Silvina, est bien vide. Il ne me reste que le ciel...

Elle cacha son joli visage sous le chatoiement de son éventail en plumes d'oiseaux des Florides.

— Dieu, soupira le pauvre Dionisio, pourra seul vous faire oublier.

Mais à ces mots, Silvina, offensée, regarda dédaigneusement Dionisio, tout confit dans son costume lunaire, d'amour, de candeur et de pureté. Et elle s'en fut en lui lançant ce mot :

— Infidèle!!!

Cependant que Panchito, ayant réussi à couronner la revêche Alta Gracia de la coiffure emplumée d'un sauvage, dansait autour d'elle une danse terrible et la menaçait de son petit arc sans flèches.

XX

La décision de Dionisio le para pendant quelque temps, aux yeux de Silvina, d'un prestige nouveau.

Elle accepta, pour lui plaire, d'habiller pour les saints jours Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Les statues saintes ont ainsi, chacune, pour s'occuper de leurs parures, une jeune ou vieille dame, noble et riche, qui la couvre de beaux atours et même de bijoux précieux.

Elles sont légion ces belles saintes, droites et terribles dans les plis épais de leurs robes éclatantes ou sombres, dont elles changent presqu'autant que des vivantes.

Notre-Dame de Cobre, la miraculeuse, une des plus belles, une des plus riches,

une des plus somptueusement parées, est littéralement, aux jours de fête, constellée de pierreries comme une déesse de la nuit étoilée, et celle de Carmen, et celle d'El Cristo, et celle de Belem, et les saintes Lucia, Anna, Christina, et combien d'autres, rivalisent de magnificence, de faste et de sainteté !

D'ailleurs, elles ne restent pas enfermées dans les profondeurs de leurs temples. De temps en temps, assez souvent même, les processions les promènent à travers la ville, et les fidèles les conduisent se visiter les unes les autres.

Il existe, pour ces visites que les saintes et les saints se font entre eux, une sorte de protocole assez compliqué ; certaines statues reçoivent les hommages des autres, mais ne rendent pas les visites. San Antonio va voir San Francisco, San Juan va voir Santiago de Compostelle, mais Santiago ne va jamais ni chez San Francisco, ni chez San Antonio, ni chez San Juan...

Le Jeudi et le Vendredi Saints les femmes rivalisaient d'élégances sombres. Il était d'usage de porter toujours le Jeudi Saint à l'église une toilette non encore mise ; toilette noire naturellement et mantille noire...

Silvina se coiffa ce vendredi-là, en guise de mantille, d'un voile rond de tulle transparent qui, posé simplement sur la tête, retombait sur le visage, le dos et les épaules en plis impalpables ; sa robe de tulle noir, légèrement ouverte sur son beau cou orné de perles sans prix, ses fleurs blanches à la ceinture, ses souliers de satin noir aux rubans croisés sur ses fins bas de soie blanche, toute sa toilette à la fois juvénile et nocturne fit sensation à l'office du matin.

Maintenant, elle se penchait à son balcon, et toutes les femmes de la ville s'accoudaient aussi à leurs balcons pour regarder passer la procession qui n'est suivie que par les hommes.

Les esclaves noires, debout derrière leurs maîtresses accoudées, assises ou penchées, préservent les nuques pâles et les fronts si purs des rayons encore trop ardents, les unes en tenant des parasols de toutes couleurs aux franges soyeuses et vives, les autres en agitant de larges écrans pour éloigner mouches et moustiques.

Rien de plus pittoresque et de plus charmant que tous ces balcons regorgeant de femmes, pour la plupart jeunes et jolies et parmi lesquelles les vieilles gardent encore,

à force de simplicité et de charme, une sorte de savoureuse grâce.

Vêtues de leur deuil pieux, elles bavardent gaiement sous leurs parasols multicolores, ayant jeté sur les rampes des balcons mille châles de Chine et de Manille, soyeux et précieux, ondoyants d'arabesques éclatantes, et elles attendent, en s'éventant de leurs petits éventails peints, de voir passer lentement, dans la rue, le grand Christ étendu sur sa croix.

Et bientôt s'avance la lente procession funéraire ; les prêtres noirs tiennent la pesante croix, si lourde qu'elle les écrase de son fardeau sacré ; et avec de sombres chants ils s'éloignent. Mais ce n'est pas là l'intéressante partie de la procession ; pour l'attendre on va prendre des fruits et des sorbets avant de revenir s'appuyer aux belles balustrades.

Une heure après le Christ, la Vierge des Sept-Douleurs, à son tour passait, « cherchant son fils » qu'elle ne doit retrouver qu'à l'église. La statue de la Vierge des Sept-Douleurs, si grande, et tenue très haut par de jeunes bras nombreux, était éblouissamment sombre.

Son ample robe de velours noir était cons-

tellée de diamants qui la couvraient de larmes, et son vaste manteau, largement étendu, brodé d'or et d'argent, nocturnement, se prolongeait au delà d'elle-même, comme les ténèbres de sa douleur infinie. Des volants de dentelles d'argent retombaient sur ses mains et sur ses pieds aussi chaussés d'argent; un lourd collier scintillait à son cou; un diadème de perles et de jais rehaussait la chevelure sombre sous le voile noir, et la poupée sacrée qui représentait la plus grande, la plus poignante douleur humaine, semblait si splendidement couverte, non seulement de ses fastueux atours, mais de toute la souffrance que l'on voulait voir en elle, qu'elle paraissait immense et s'enfoncer, terrible et noire, jusqu'au fond du beau jour d'azur.

Silvina, penchée au balcon, regardait complaisamment passer la Vierge sombre qu'elle avait si royalement parée. Tiburcio de las Delicias, Claudio de Cueba, Eduardo de Santa Clara, quittèrent la procession pour venir la complimenter de son goût et de sa fastuosité.

Dionisio, qui suivait la Vierge douloureuse, leva les yeux pour voir Silvina, et vit, à ses côtés et derrière elle, s'empresser ses rivaux

galants. Il passa, triste, découragé et cependant songeant à devenir quelque jour, archevêque.

Il n'entendit pas la voix de Panchito qui, après avoir vu passer la Vierge, réfugié près de Silvina, la serrait dans ses petits bras éperdus.

— O Silvina, soupirait-il sans souci de Claudio, d'Eduardo et de Tiburcio ; Silvina ! Silvina ! qui me dit que là où est ma mère, elle ne me cherche pas ainsi !

XXI

Bientôt après, Silvina, la fantaisie même et qui n'aimait pas rester longtemps au même endroit, voulut partir pour Cabañita. C'était une propriété délicieuse qu'elle possédait de l'autre côté de la baie. On partit en bande joyeuse, car Tiburcio de las Delicias, ou du moins ses parents, avaient non loin de Cabañita, eux aussi, une demeure marine, appelée San Cornelio. Tiburcio entraîna quelques amis, Silvina quelques autres, et le même voilier, suivi de charmants marsouins jouant et s'ébattant dans le lumineux sillage, transporta sur l'autre rive les heureux voyageurs. Des petites cha-

loupes à rames, canoas et cayucos, vinrent les chercher pour débarquer.

Cabañita s'élevait tout au bout d'une étroite rivière formant une avenue d'eau où pénétrait un bras de mer y mélangeant son sel, ses poissons et ses coquillages ; de gigantesques palétuviers ombrageaient entièrement cette rivière, mi-douce, mi-amère ; les cîmes rejointes formaient, à ce chemin liquide, un haut dais de feuillages vernis et les grandes racines, s'élevant et se tordant singulièrement, au-dessus de l'eau, en arceaux rougeâtres, paraissaient des socles arqués sur lesquels reposaient les arbres. Cette allée fluide conduisait jusqu'au seuil de Cabañita ; en sortant de la barque, on mettait le pied dans la maison, toute verdie du voisinage des eaux et du reflet des feuillages.

On traversait dans sa profondeur cette maison fraîche et l'on atteignait une vaste galerie ; celle-ci ouvrait sur un grand bois de cocotiers et l'on voyait, à travers les colonnes droites, élancées, lisses et régulièrement espacées, des arbres nus, aux hauts panaches, la pleine mer d'un bleu pur.

Tout près, en plein sable, et sans aucun amer mélange, jaillissait une source au goût divin.

Cela composait un paysage étrangement net, très simple de lignes et de couleur, presque mélancolique à force de clarté et que Silvina aimait tout particulièrement.

Un peu plus loin, la côte était toute verdoyante de lataniers, et de ces arbres nommés raisins de mer qui, par endroits, sur les dunes déclives, dévalaient jusqu'à l'océan; on s'évente avec les feuilles rondes de ces arbres, et leur nom vient de leurs graines, pareilles à de petits raisins violets.

Panchito fut vite dans le ravissement d'un pareil séjour. Mille jeux nouveaux s'offraient à lui et il retrouvait, sur les grandes plages, toute la liberté des jardins et de la forêt.

Il grimpait imprudemment sur les mucarales, rochers madréporiques qui sont coupants autant que des lames acérées. Dans leurs creux, il découvrait des poissons et des algues bizarres. Pendant de longs instants, les pieds dans la mer, il regardait glisser sous l'eau quelque magnifique coquillage vivant, dont la bête invisible entraînait la grande conque rose ; ou bien il s'intéressait prodigieusement au dîner de quelque gros crabe, découpant de ses pinces, avant de les dévorer, des morceaux gélatineux dans une des admirables méduses de

toutes formes et de toutes couleurs nommées aguamalas, échouées sur le rivage et le festonnant d'une molle flore irisée.

Panchito aurait pu rester des heures à contempler au fond de quelque claire flaque une étoile de mer marcher. Les tamborils aussi faisaient sa joie ; ce sont des poissons qui, retirés de l'eau, gonflent comme des vessies ; si on les rejette à l'eau avant qu'ils n'éclatent, ils font, pour se dégonfler et se mettre à revivre dans leur élément, de vrais cris de joujoux et des bruits de tambour dont les enfants se divertissent à l'extrême. Il trouvait aussi quelquefois une sorte de petit poisson aussi transparent que les aguamalas et qui semble taillé dans du cristal. Alors, avec mille précautions et des transports de joie, il l'apportait à Silvina.

Il était vite devenu l'ami des pêcheurs et, en particulier, d'un grand nègre surnommé par lui, Neptune, à cause de sa ressemblance merveilleuse avec un vieux triton. Neptune, en réalité, s'appelait Urbano ; un peu fou, disait-on, bizarre et mélancolique, on le soupçonnait d'adorer le Vaudou et le serpent Maja ; mais l'enfant lui plaisait et il l'emmenait dans son cayuco. Le cayuco, petite barque creusée dans un

tronc d'arbre, ressemble aux pirogues des indiens, et file sur l'eau avec une grande vitesse. L'enfant et Neptune allaient ainsi jusqu'aux endroits où l'on peut voir les îlots de coraux blancs se figer à l'infini à fleur de vagues, et les champs immenses d'anémones violettes, striées de blanc et dont les franges argentées semblent respirer vaguement au gré de l'ondoiement marin, et les éponges énormes et les coquilles sans nombre. Neptune lui pêchait aussi, parfois, des petits poissons minuscules et bleus comme des saphirs nommés isabelinos et dont Panchito raffolait à cause de leur couleur précieuse et foncée de pierrerie.

Panchito se faisait conter par Neptune la dernière fête dite des Crabes, sorte de foire au bord de la mer, très belle et joyeuse cette année-là, car il y avait eu une telle invasion de crabes qu'ils grimpaient le long des maisons et en recouvraient le sol. Les crabes bleus des montagnes viennent déposer leurs œufs au bord de la mer et, par grandes armées, si nombreuses, que l'on entend au loin leur bruit singulier, ils descendent vers le rivage à l'époque fixée par la nature étrange. Puis ils remontent d'où ils sont venus et, quelque temps après, reviennent

chercher les petits récemment éclos pour les emmener avec eux sur les grands monts. Les œufs de crabe étant un régal renommé, il y a, à ces époques consacrées, de grandes foires au bord de la mer, où l'on déguste ces œufs appelés caro ; on en fait des fritures, des boulettes, des gâteaux, des sortes d'omelettes, et tout cela si bon, si savoureux, si exquis, que les réjouissances en cet honneur se comprennent et s'expliquent.

Il faut dire aussi que cette fête coïncide avec l'anniversaire d'un jour où les crabes bleus descendant des montagnes effrayèrent les anglais qui débarquaient dans l'île ; en entendant ce sourd grondement dont ils ne s'expliquaient pas la cause, les anglais crurent reconnaître les galops lointains de la cavalerie espagnole, et se rembarquèrent sans plus attendre.

(Une autre légende, naïve, veut qu'un nuage ait empêché une autre fois les anglais de pénétrer dans l'île; un nuage épais se reformait toujours devant eux et paraissait si miraculeux dans ce climat de transparence et de limpidité, que les envahisseurs effrayés n'avancèrent pas. Aussi y a-t-il, en souvenir, une Notre-Dame des Nuages, dans ce pays qui les connaît si rarement.)

Dionisio, venu à Cabañita en attendant d'entrer dans les ordres, ne se consolait pas d'avoir manqué le succulent anniversaire de la ponte. Il s'en dédommageait avec les plats inouïs d'almejas coloradas, dont la table de Silvina était toujours pourvue, bien qu'il soit fort difficile de s'en procurer, même à prix d'or.

Ce sont des moules frangées de rouge, d'un rouge ravissant et clair dont elles colorent l'eau où on les plonge pour les cuire, en la rendant savoureuse, merveilleusement. Le riz fardé par elles et dégusté en même temps que leur chair d'ivoire, est un régal rare et digne des rois.

Urbano, dit Neptune, était, disait-on en plaisantant, amoureux de Silvina, comme tout le monde ; et fort souvent il lui portait ces moules, dont la pêche est dangereuse et difficile ; on ne trouve qu'à de fort grandes profondeurs les pierres poreuses où elles habitent et qu'il faut casser pour pouvoir en arracher les moules délectables.

Neptune surveillait aussi les bains de Silvina et de ses invités, car Alta Gracia craignait toujours, en duègne avisée, l'imprudence de ces intrépides nageurs. C'était charmant de voir à l'aube, dans la mer

encore couleur de perle, Silvina et quelques-uns de ses amis plonger et s'ébattre, se poursuivre, se taquiner comme des enfants et s'asperger à qui mieux mieux. Silvina nageait comme une sirène; personne, lorsqu'elle le voulait, ne pouvait l'atteindre, et, rieuse, elle fendait l'eau calme, se dirigeant vers les lueurs de l'aurore et, comme si elle avait été délivrer la lumière, revenait au rivage dans une gloire de soleil et de jour, suivie par Neptune presque nu, qui, debout dans son étroit cayuco, semblait gigantesque et noir sur le soleil levant.

La nuit, on organisait des pêches miraculeuses, aux flambeaux et aux étoiles. On partait dans plusieurs barques dirigées par les rameurs particuliers de Silvina, et contenant chacune, avec les jeunes gens amis, un noir pêcheur. Neptune revendiquait toujours l'honneur d'être dans la barque de Silvina. Panchito adorait ces pêcheries nocturnes, fêtes vraiment inouïes. Sous la nuit d'un bleu transparent, ciel haut, très lointain, et pourtant constellé d'astres immenses, la mer étincelait; les vagues phosphorescentes s'allumaient de mille étincelles, et des gouttelettes flamboyantes rebondissaient des rames sur les flots d'or.

On pêchait le homard ; mais, quelquefois, des pieuvres et des murènes prises dans les mailles du filet et rejetées au fond du bateau grouillaient aux pieds de Silvina, dans l'ombre. Elle ne pouvait s'empêcher de frémir et détournait la tête lorsque le vieux pêcheur féroce les transperçait de son trident.

Les barques étaient éclairées par de belles torches de résine qui illuminaient mystérieusement le fond de l'eau où s'agitait lentement une vie surprenante et magique.

Les poissons, attirés par la clarté, glissaient en ombres brusques ou sournoises, peuple ondoyant et ténébreux, et, par éclairs, on voyait les formes torses d'étranges coquillages ou s'entr'ouvrir, sous les rameaux mouvants de quelque algue géante, les corolles animales des grandes étoiles de mer.

Panchito, fasciné, se penchait sur le gouffre pur, si pur, que l'on ne peut en calculer la profondeur perfide ; l'obscure existence sous-marine l'effrayait et l'attirait, le submergeant d'une poésie et d'un mystère immenses. Ai-je habité, songeait-il, aux premiers temps du monde, cette spirale sombre, qui sans doute est de nacre verte et dorée, que la mer polit dans la nuit ?

Ou bien, blotti dans la robe de Silvina, il regardait le ciel ; une douceur immense planait sur l'océan nocturne et l'enfant s'imaginait qu'un ange aux ailes noires marchait tout au loin, sur la mer.

Mais il était arraché à sa contemplation sereine par la silhouette terrible d'Urbano qui, dressant toute sa force à l'avant de la barque, lançait d'un geste ample, admirable, son atarraya sur la mer.

La atarraya est un grand filet.

Urbano, plus sombre que la belle nuit bleue, avant de précipiter ce filet dans la mer, le déployait, vaste et haut, à travers l'espace ; alors, pendant une seconde féerique, dans l'entrecroisement des mailles aériennes, on voyait palpiter les astres vivants et le grand pêcheur noir semblait quelque puissant dieu marin, prêt à la capture des étoiles.

D'une barque à l'autre, joyeusement, on s'interpellait. Les jeunes gens vantaient leurs pêches, on riait, trempé, éclaboussé, lorsqu'on remontait les filets ruisselants, grouillants et lourds ; et des cris de terreur feinte, ou des exclamations admiratives, se mêlaient aux plaisanteries et aux rires, jusqu'au moment de silencieuse attente où on rejetait les filets.

Parfois, au retour, ramant lentement sur l'eau de pierreries, un des rameurs, prié par Silvina, osait chanter une chanson triste et lente, qui transperçait doucement la transparence de la nuit :

O mer ! ô mer !
Pleine de richesses inconnues,
O mer pleine de coraux,
De poissons, de conques et de perles,
O mer ! pleine de reflets mouvants
Dans mon cœur, il y a plus d'amour
Que tu ne contiens de prodiges...

Le pêcheur Urbano couvrait Silvina de regards étranges. Elle en souriait, habituée à être aimée de tous. Un vent frais soulevait son écharpe et frôlait son front, emmêlait ses boucles et l'on revenait au rivage. Ces soirs-là, Tiburcio et ses invités logeaient à Cabañita ; les bateaux remontaient la mystérieuse allée d'eau sous les palétuviers, et les bonsoirs alanguis s'échangeaient dans l'ombre.

***

Silvina et ses amis aimaient aussi aller chasser dans les toutes petites îles dont la mer portait orgueilleusement sur sa poitrine

bleue les innombrables parures d'émeraude.

Ce sont des îles enchantées, où la végétation est d'une richesse et d'une fraîcheur si merveilleuses, que l'on se croit aux premiers jours du monde dans un Eden que Dieu vient de créer : la verdure et les fleurs, les sources, les fruits et les parfums, tout est délice, enchantement, plaisir. Silvina et ses jeunes amis, Panchito et Cristobal, s'amusaient là, tous, comme des enfants. Silvina, seule reine de cette bande amoureuse, disait volontiers en s'appuyant au tronc de quelque arbre aux fruits sans pareils : Je suis Eve ! Mais que d'Adams pour une seule petite Eve !

Urbano, dit Neptune, les accompagnait toujours. Il surveillait de loin Silvina, et quand elle lui paraissait attentive à la parole d'un Tiburcio ou d'un Claudio, vite il leur envoyait Panchito.

Ces îlots de rêves, désaltérés d'eaux douces et vives, étaient tous habités par d'admirables oiseaux aquatiques ou marins : chevaliers et gallitos, poules sultanes, sevillas rosées, gallaretas bleues, paradis de toutes couleurs, blanches aigrettes se balançant sur l'eau comme une vapeur d'aube, et surtout par des flamants roses ; ces beaux

flamincos couleur de fleur et de corail, princiers et paisibles, resplendissaient entre les frais feuillages d'émeraude, buvaient et se groupaient autour des fontaines limpides.

Les jeunes hommes, qui, à Cabañita et à San Cornelio, chassaient les mouettes, les auras et les grands échassiers blancs comme la neige, nommés cocos, qui pêchent au bord des rivières, et les noirs choncholis qui se réunissent par bandes innombrables pour s'y ébattre et s'y baigner, firent une hécatombe de flamants. Panchito, le cœur gros, en tua plusieurs avec le fusil que lui avait donné Arebalo ; il ne voulait pas paraître moins homme que tous ses rivaux. Tiburcio, fort ardent à cette chasse cruelle, plaisait à Silvina, qui ne cachait pas, pour lui, un penchant en ce moment assez tendre.

Panchito, un matin, partit avant tout le monde, tua ses trois grands flamants, les fit porter par un nègre aux pieds de Silvina, et jetant son petit fusil près des dépouilles ravissantes aux plumes entr'ouvertes, désespérément, fondit en pleurs.

Deux ou trois jours après, le temps se gâta : le ciel et la mer furent gris, ce qui paraît, en ces climats heureux, presque incroyable ; un grand vent froissa tristement les

hauts panaches des cocotiers, et les alcatraz, oiseaux des tempêtes, sombres, immenses, et qui poussent de longs cris funèbres, planèrent sur la mer presque sans remuer leurs sinistres ailes, annonçant ainsi la tourmente du large. Les chasseurs partirent dans le vent tirer les alcatraz. Silvina, un peu lasse, resta dans le grand salon frais, toutes portes ouvertes malgré le vent, sur la galerie et le vestibule. Elle avait arrangé des coussins sur le sol, et, à demi étendue, rêvait, savourant l'air libre.

Panchito, d'abord parti avec son fusil, comme les autres, songea bien vite qu'il allait profiter de la solitude de Silvina pour rester auprès d'elle. Joyeusement, portant ce petit fusil qui causait beaucoup d'inquiétude à la jeune femme, mais que Cristobal lui avait conseillé de laisser à l'enfant, Panchito rentrait au logis.

Il revenait du côté de la mer, et riait, parce que le matin il avait surpris Saturnino et Indalesia s'embrassant, dans une barque amarrée sous les grands palétuviers tout frémissants du souffle tempétueux ; les deux fiancés noirs, sans souci du vent et des cris tristes des oiseaux sinistres, se regardaient avec amour ; nez épaté contre nez épaté,

roulant des yeux et avançant leurs grosses lèvres lippues dans une tendre et grimaçante et épaisse moue.

Panchito riait à ce souvenir qui l'attendrissait, il ne savait pourquoi, et il chantait une des chansons d'Arebalo.

> Un ratonsito, Caramba
> Dentro del queso
> Y apuesto un peso caramba
> Y apuesto dos que si no me
> Das un beso, caramba
> Te lo doy yo.

En quelques bonds joyeux il pénétra dans la galerie; du bout de cette galerie il voyait déjà le salon dont les portes étaient ouvertes de l'autre côté sur le grand vestibule. Et ce qu'il vit l'épouvanta.

Debout, au seuil du vestibule, Urbano dit Neptune préparait son filet et, avant que Silvina l'eut vu, avant que Panchito eut crié, avec la rapidité qu'ont les événements singuliers des affreux rêves, l'éleva, le lança à travers le salon désert, et la atarraya, dans un bruit de meubles renversés, de porcelaines brisées, dans un effondrement de bouquets et de coussins, s'abattit sur Silvina.

Et Panchito, muet de terreur, vit qu'Ur-

bano tenait aussi le trident dont il tuait les murènes et qu'il riait d'un rire insensé.

Mais Panchito n'eut subitement plus peur, plus peur du tout; il saisit le fusil qu'il portait sur l'épaule et visa... Ce n'était plus Neptune, le nègre ami qui avait été bon pour lui, qu'il voulait atteindre; ce n'était même pas un ennemi, même plus ce qui menaçait Silvina; il ne voyait ce corps noir que comme le tronc de l'arbre où Arebalo fichait des plumes de couleurs afin de lui apprendre à tirer juste. Et l'enfant tira... deux fois... et le grand nègre, atteint à l'épaule et à la poitrine, tomba avec un hurlement sauvage.

Alors seulement, jetant son fusil, Panchito cria et courut vers Silvina qui, les bras sur son visage, se pelotonnait sous l'écrasement mou des mailles.

Il cria, il cria très fort : de tous côtés les nègres accoururent, et Alta Gracia et Cristobal terrorisés, et les jeunes gens qui revenaient au logis avec quelques alcatraz funèbres, pendus aux épaules par les pattes et si grands qu'ils leur formaient des manteaux de deuil.

Ce fut un affolement; on emporta Urbano écumant de rage; on souleva le large filet

au fond duquel Silvina murmurait, encore captive : « Je n'ai rien... je n'ai rien... »

— Quel sabbat! gémissait Alta Gracia, les mains jointes. Sainte Vierge! ayez pitié de nous! je me meurs...

Et de fait, elle s'évanouit dans les bras du chevalier, pour mettre le comble au désarroi général.

— Silvina, suppliait Panchito, il ne t'a pas tuée? Réponds, réponds! est-ce bien sûr?

— Mais oui, c'est sûr! affirmait-elle d'une voix gaie; c'est très sûr! n'aie pas peur mon amour et lève le filet...

Quand tous les jeunes amis de la sirène emprisonnée l'eurent délivrée du réseau perfide, ils s'aperçurent que du sang coulait sur son front et son cou, et qu'elle avait été un peu blessée par le heurt de la lourde atarraya. Elle se leva et sourit : elle regarda Alta Gracia effondrée, les jeunes gens empressés et hagards, l'enfant tremblant, les nègres épouvantés, le désordre affreux de la salle, les taches brunes, traces du sang noir d'Urbano blessé, et les grands oiseaux noirs, dépouilles funèbres, jetés çà et là...

— Donnez-moi mon miroir, dit-elle.

Alors Panchito heureux, heureux de cette petite phrase familière, se permit seulement

de pleurer comme un enfant qu'il était et de sangloter de tout son cœur.

— Silvina, disait-il entre deux sanglots, ma Silvina...

Cristobal vint à lui, l'enleva dans ses bras et le porta à la jeune femme qui, d'un geste doux, essuyait à son front la blessure légère.

— Embrassez-le, dit-il; c'est un homme...

XXII

Dès que Silvina fut rétablie, on revint à Santiago, car le séjour de Cabañita restait assombri par cet étrange événement. Le nègre Urbano, arrosé d'eau-de-vie de cannes, souverain remède à tous les maux, se guérissait avec une rapidité d'autant plus regrettable qu'il était tout à fait fou. Mais l'enfant, qui alla le voir, fut malgré tout bien heureux de constater que, lui, Panchito, n'avait tué personne.

Mais il resta nerveux et un peu triste à la suite de tout cela ; une sorte d'inquiétude le tourmentait. Cristobal s'occupait beaucoup de lui et le menait promener pour le distraire, soit dans de petites îles voisines, soit sur les hauteurs de Puerto Boniato, soit en excursion dans la vallée de San Juan ou aux environs, à Saint-Louis du Caney. L'en-

fant aimait aussi beaucoup les jardins de Roya Ioga ; il y jouait quelquefois avec de petits amis, au grand plaisir de Cristobal qui le jugeait trop séparé des enfants et des plaisirs de son âge. Le pauvre Cristobal fut donc, un jour, un peu découragé, après avoir organisé toutes ces promenades et tous ces jeux, lorsque le petit lui demanda fort gravement de le conduire au cimetière où sa mère reposait.

Ils se dirigèrent vers le Campo Santo de Santa Anna ; Panchito n'était pas triste, mais songeur ; il pénétra sans effroi dans les allées, et, longuement, s'arrêta devant chaque pierre et chaque marbre, pour lire, à haute voix, les noms. Quelques beaux arbres, des palmiers et des arbustes en fleurs ornaient ce cimetière paisible et un peu à l'abandon, car les créoles ont moins que nous le culte apparent des morts, et gardent en eux-mêmes le vivant souvenir de ceux qu'ils ont aimés.

Les grands noms sonores, prononcés par la petite voix hésitante de l'enfant, montaient et frémissaient dans le silence. C'était comme si on eut appelé une dernière fois, et sommé de paraître encore dans le royaume du jour, les porteurs de ces noms des plus

illustres familles créoles: espagnols, français, irlandais, et les nombreux et glorieux compagnons de Colomb et de Cortès. Sur ces pierres tombales, Panchito retrouvait aussi les noms de tous ceux dont il connaissait les enfants, les parents, les survivants. Il ne dit rien en passant devant le monument du marquis de Cardenas; il se mit à genoux devant la pierre toujours fleurie par les soins charmants et les ordres de Silvina, sur laquelle on lisait simplement: Maria Anastasia de Rubal, comtesse de Montalvo... et les deux dates indiquant qu'elle avait vécu seulement vingt-cinq années, lorsqu'on l'avait couchée là pour toujours.

— Je n'étais pas là au dernier jour des morts, dit l'enfant à Cristobal qui, son chapeau à la main, l'attendait. Sans quoi je serais venu avec les caleseros, voir si sa tombe était bien illuminée. Je serais venu... et pourtant elle n'est pas ici.

Elle est dans un pays plus bleu que le nôtre, Cristobal... Elle est aussi dans son fils.

— Pourquoi meurt-on? demanda-t-il encore, après un silence.

Cristobal ne répondit pas.

— Je voudrais, dit enfin l'enfant presque tout bas, que Silvina ne puisse pas mourir...

Et le chevalier et son petit ami retournèrent sans se parler rue de Las Enramadas.

Là, dans le vestibule immense et dallé nommé saguan, un spectacle bizarre s'offrit à eux.

Il est d'usage d'exposer dans ce saguan les plus neuves et les plus jolies parmi les charmantes voitures possédées par la maison. Deux quitrins tout neufs, légers, vernis, reluisants, ravissants, avec leurs marchepieds et leurs ornements d'argent massif, se faisaient donc pendant dans cette salle d'entrée ; entre eux, une immense banquette de damas cramoisi s'allongeait et, assis sur cette banquette, un jeune homme lamentable, tenant à chaque main un de ses souliers aussi vernis que les quitrins, agitait douloureusement ses pieds chaussés de soie blanche.

— Qu'avez-vous Claudio, demanda Cristobal intrigué, en reconnaissant le beau jeune homme.

— Bien mal aux pieds, gémit celui-ci sans relever la tête. Quelle chaleur ! Ces souliers m'ont torturé tout le jour.

— Pourquoi les avoir gardés ? dit Panchito en riant.

— Ils m'allaient bien... je croyais que je m'y habituerais... mais à présent tout m'est

égal; tout m'est absolument égal. Silvina ne veut pas m'épouser; j'attends qu'on fasse avancer ma volante et je rentrerai sans chaussures.

— Voyons Claudio! dit amicalement Cristobal.

— Laissez-moi, chevalier, je vous en supplie! Et Claudio, enfant gâté et furieux, lança loin de lui les souliers étroits, et dans sa voix il y avait des larmes.

Au salon, dans un coin d'ombre, Tiburcio parlait tout bas à Silvina qui baissait la tête. Eduardo était parti pour l'Espagne et Dionisio, décidément, entrait dans les ordres; Tiburcio plus que les autres semblait plaire à Silvina. Je ne sais quoi de mystérieux flottait autour de leur jeunesse; et Cristobal soupira en regardant Panchito.

***

Le lendemain, un notaire de la Havane arrivait subitement chez Silvina et lui annonçait la mort de don Domingo de Montalvo.

Celui-ci ayant été enlevé en deux jours d'une congestion rapide et par la lente usure de son chagrin, on n'avait pas eu le temps de prévenir son fils; mais don Domingo, peu

de mois avant de mourir, avait déposé chez son notaire son testament et ses dernières volontés dans une lettre adressée à Silvina.

Cette lettre, le notaire, s'étant embarqué, selon les instructions même du mourant, aussitôt que tout avait été fini, venait la remettre à la marquise. Et ce que contenait cette lettre déchirait le cœur de cette dernière, bien plus encore que la nouvelle funèbre.

Don Domingo, certain de réaliser les plus chers désirs de sa femme, voulait que Panchito fut élevé en France. L'enfant devait, le plus tôt possible après la mort de son père, s'embarquer sur le premier navire en partance, dont le commandement serait tenu par quelqu'un connaissant Silvina, ses parents ou ses amis. Panchito, ainsi, tout seul, retrouverait à Paris un ancien ami de son père, M. Lalouette, qui serait son tuteur et avait d'ores et déjà accepté cette responsabilité. Pour rien au monde, don Domingo ne voulait que l'enfant restât entre les mains de ses grands-parents de Rubal, ni qu'il fut réclamé et élevé en Espagne par ses frères, nés d'un premier lit. Le profond désir de doña Anastasia, élevée par sa grand'mère française, et si française de cœur, de langage, de coutume et de sen-

timents, était que son fils, en lequel elle discernait de beaux dons précoces, fut élevé dans un collège de France et y reçut cette éducation qu'il ne pouvait trouver ni à la Havane, ni à Santiago.

Et naturellement l'enfant ne pouvait, non plus, écartant toute sa famille, rester le fils de Silvina vraiment trop jeune pour qu'on put la nommer sa tutrice, d'autant plus qu'on ne savait pas quelle destinée un second mariage lui réservait.

— Lis! Lis, cher Cristobal!

Et Silvina tendait au chevalier la lourde missive, à laquelle pendait un grand sceau de cire rouge et noire, et ses petites mains tremblaient de douleur.

Cristobal baissait la tête, accablé.

On n'osa pas dire tout de suite à Panchito ce qu'avait décidé son père. Dès qu'il le sut, le chagrin qu'il éprouvait de la mort de don Domingo, mais qu'atténuait la séparation déjà longue, fit presque complètement place au désespoir causé par ce départ prochain.

— Quitter Silvina! criait-il dans des larmes. Quitter Silvina? pour toujours?

— Elle ira te rejoindre, balbutiait Cristobal. Sois courageux...

— Me rejoindre? Elle ne me quittera pas;

il ne se peut pas qu'elle me laisse partir seul. Mamitia! Ma Silvina chérie, n'abandonne pas ton petit Panchito!

Blotti dans ses bras, il pleurait, elle pleurait aussi; leurs larmes se mêlaient et leurs grands baisers tendres en étaient tout salés.

— Mon enfant chéri, promit-elle en souriant dans ses pleurs, je ne te quitterai jamais; où tu iras, j'irai... ne pleure plus... Je te le jure.

. . . .

Quand Silvina annonça à Alta Gracia la décision qu'elle venait de prendre, la vieille dame éclata en reproches si véhéments et entra dans une fureur telle, que Silvina toute têtue et péremptoire qu'elle fut elle-même, s'en épouvanta: cris et grincements de dents, la tia sortit le grand jeu.

Quoi! elle avait bouleversé son existence pour veiller sur la jeunesse de sa nièce, elle avait pris d'autres habitudes, elle avait laissé s'accroître son affection pour Silvina et, au moment où tout cela lui semblait solidement établi, Silvina voulait partir pour la France! Elle et Cristobal ne pouvaient songer à l'accompagner; elle était trop vieille pour

quitter l'île natale et, par conséquent, Cristobal ne partirait pas non plus. Et Silvina voulait les quitter! Mais ce serait un vrai scandale, un deuil, une émeute! La plus jolie, la plus riche, la plus jeune veuve de Santiago s'enfuir ainsi, habiter un pays de sauvages et une ville de perdition comme Paris! Si encore elle allait à Madrid retrouver Aurora! mais Paris! Elle vivante, une telle chose ne s'accomplirait point! elle s'y opposerait de toutes ses forces! Et les jeunes prétendants de Silvina se ligueraient pour la contraindre à rester et à faire un choix parmi eux. Silvina *devait* à son pays, à sa ville, d'y fixer son existence, de ne pas déparer Santiago en le quittant...

La jeune femme baissait le front sous le flot des reproches, des menaces, des colères, et puis elle prit un grand parti, décisif et sournois.

Elle déclara à la tia qu'elle renonçait pour le moment à accompagner l'enfant en France et le laisserait partir seul. Et, avec la complicité de Cristobal, désespéré mais résigné et jugeant qu'elle agissait bien, elle prépara son départ.

Panchito, averti de ces choses, garda le secret; une fierté sans égale gonflait son petit

cœur à l'idée que sa belle Silvina quittait tout pour le suivre. Indalesia et Saturnino, qui consentaient à partir avec la marquise et l'enfant, furent aussi muets que sombres, et préparèrent les coffres et les malles de leur maîtresse avec tant d'habileté, que nul ne s'en aperçut au milieu des allées et venues nécessitées déjà par le départ de Panchito.

Silvina décida de s'embarquer sur l'*Anita*, grand et beau trois mâts se rendant de Santiago à Bordeaux, porteur de tabac, de café, de sucre, de cacao et de mousseline ; car si l'on naviguait à vapeur pour des trajets relativement brefs, les voyages au long cours s'accomplissaient encore à la voile.

Le capitaine Coreille qui commandait l'*Anita* vint faire visite à la jeune marquise et fut mis dans le secret de l'affaire. En galant homme il tint sa parole de discrétion absolue, qu'il jura. Tout le monde à Santiago sut que Panchito s'embarquait pour la France, mais nul ne se douta que Silvina l'adulée, la gâtée, partait avec lui pour toujours.

Une grande mélancolie étreignait la jeune femme au moment d'abandonner l'île, le berceau merveilleux de ses premières joies

et de ses jeunes rêves ; son insouciance faisait place aux tristes songeries ; elle avait peur de l'avenir, du vaste océan et du mystère de sa destinée.

Assise dans un petit coin de sa chambre demi-obscure, les mains sur les genoux, la tête penchée, les yeux fixes, elle songeait longuement, et des larmes coulaient de ses yeux sur ses belles et rondes joues, en imaginant la peine de ses amis au lendemain de ce départ. En réalité elle ne redoutait pas que les fureurs d'Alta Gracia ; la vieille dame lui avait fort adroitement parlé de ses amoureux et Silvina frémissait à l'idée des lamentations qu'elle subirait de la part de ses adorateurs si elle annonçait à tous sa décision... Que d'adieux, de discours, de larmes, de congratulations, de vœux, de regrets, de visites et d'embrassades elle évitait en fuyant ainsi !

Cependant elle ne se sentit pas le courage de ne pas dire de quelque façon adieu à Tiburcio, pour lequel elle éprouvait une sorte de tendresse qu'elle n'avait encore ressentie pour personne, mis à part ses sentiments pour Panchito.

Elle demanda donc à Tiburcio, par un soir d'étincelant clair de lune, de la conduire en

canoa de Santiago à la Socapa, promenade merveilleuse et renommée.

Ils partirent seuls dans la barque d'acajou, creuse et luisante, rapide et légère, pareille à un jouet charmant et que conduisaient de noirs rameurs en pantalon blanc, au torse nu, aux ceintures rutilantes. La mer phosphorescente, à l'infini, semblait un grand fleuve de feu, si étonnamment ardent, que le ciel pourtant rayonnant dans la splendeur du clair de lune paraissait vidé de lumière. Le canoa bondissait sur les flots flamboyants. Et les jeunes gens contemplaient leurs visages éclairés singulièrement par ces liquides flammes et cette atmosphère irréelle.

— Tiburcio, dit la jeune femme, cette nuit j'ai fait un rêve triste.

— Vous, Silvina?

— Oui. Je partais pour un long voyage et je ne vous avais pas dit adieu et, emportée par un navire qui bondissait sur une mer bizarre, je vous criais en vain, tout debout à la poupe: adieu, adieu Tiburcio...

— Ce n'était qu'un rêve, Silvina.

— Oui. Mais j'ai voulu, par superstition, jouer ce soir avec vous à ce rêve triste. Un jeu de départ. Donnez-moi la main... Laissez-moi vous dire: Adieu, Tiburcio...

— Silvina, que voulez-vous dire?

— Adieu, cher Tiburcio : de tous ceux-là qui m'aiment, peut-être êtes-vous le seul que je fus sur le point d'aimer. Je pars... Ne m'oubliez pas trop vite. Les amours passées nous enseignent que ce qui n'a pas le temps de fleurir est souvent bien doux. Tiburcio, si je ne partais pas, je ne vous dirais pas ces choses.

— Oh! Silvina, trop chère Silvina, quel est ce cruel jeu? N'est-ce pas moi qui rêve?

— Adieu, Tiburcio. Répondez pour me plaire : Adieu donc, Silvina.

— Pourquoi? Je ne le puis. Si vous partiez, j'irai vite vous rejoindre...

— On ne rejoint pas le moment quitté... Adieu, Tiburcio.

— Adieu, Silvina.

— Adieu! Répétez : adieu.

— Adieu...

— Adieu...

Et les noirs rameurs, diables de cet enfer charmant, sur le chemin de feu des vagues, ramenèrent au logis Silvina la mystérieuse et Tiburcio plein d'angoisse et d'un secret tourment.

Le lendemain, Silvina donna une réception à laquelle elle pria tous ses amis et tous ceux

qui ne la voyaient pas chaque soir. Elle était si belle et si pâle que jamais elle ne fut plus admirée, plus aimée et plus convoitée. Déjà flottait autour d'elle le charme et le sortilège de ce qui va fuir pour toujours.

— Qu'a-t-elle? disaient ses adorateurs. Est-elle amoureuse? Jamais encore elle n'a eu cette langueur, cette poésie, cette grâce. Quelque chose de plus s'ajoute encore à sa beauté...

Et ils ne comprenaient pas que ce prestige était celui, secret et puissant comme la mort elle-même, de la beauté qui passe, de la jeunesse qui s'envole ; rayonnement douloureux qui ne se laisse pas toujours entrevoir, mais qui, pourtant, toujours émane des êtres beaux et jeunes; mélancolique délice, défaillant et suprême, dont on ne pouvait pas ce soir-là ne pas s'enivrer désespérément.

Une dernière fois, Silvina chanta pour ses hôtes: et sa voix se voilait de larmes. Adieu, disait chaque beau son de sa voix pure, adieu pays de ma jeunesse! Adieu royaume de ma seizième année, mes amis, mes sujets, adieu! Adieu! fleurs que je ne respirerai plus, fruits que je ne savourerai plus, adieu mes forêts, ma mer, mon soleil ;

adieu, climat qui me fit belle ; adieu, doux air des nuits où ne vibrera plus mon chant. Adieu, choses coutumières, bonheurs familiers, habitudes douces et chéries, plaisirs naïfs et insouciants... Adieu, adieu ! je pars... Je suis bien jeune et la vie est bien grande... Adieu !

Et, sans doute, sentait-on tout cela sous les paroles qu'elle prononçait ; ses auditeurs émus, pensifs, ne songèrent pas à lui faire fête. Cristobal, le front dans ses mains, pleurait.

Tous les hôtes et les amis partirent ; Alta Gracia se retira, non sans boire une limonade où le vieux chevalier avait versé un narcotique inoffensif. En lui disant bonsoir, Silvina se fit tendre, et elle soupirait en elle-même : Vieille Alta Gracia ! insupportable et touchante, adieu, je ne vous verrai plus !

Cristobal suivit Silvina dans sa chambre. Indalesia veillait. On ne se couchait pas. Le navire partait à l'aube.

Panchito se réveilla en entendant chuchoter Silvina et Cristobal. Silvina laissait au chevalier ainsi qu'à la tia la jouissance de ses maisons et propriétés ; il s'engageait à tout surveiller de son mieux, à envoyer à

la jeune femme autant d'argent que possible, régulièrement. Panchito, à pas muets, vint jusqu'à eux; il s'empara de sa Mamitia, s'assit sur ses genoux, blottit sa tête sur le sein tiède ainsi que le premier jour où Silvina l'avait consolé. C'est qu'il fallait quitter la terre maternelle. Un vague effroi l'emplissait aussi devant l'inconnu. Il se sentait si petit, si triste... — Oh! Silvina, murmura-t-il, si j'étais parti seul, je serais mort.

Et elle sentait que c'était vrai et qu'elle non plus, jamais, elle n'aurait supporté le départ de son enfant chéri: elle comprenait passionnément qu'elle l'aimait plus que tout au monde, et que le protéger, l'aimer, le suivre, devenait le plus cher, le plus beau devoir de sa vie.

— Mon enfant, dit le vieux Cristobal, n'oublie jamais ce que fait aujourd'hui Silvina. Souviens-toi toujours qu'elle n'a pas hésité à tout quitter pour te suivre. Sois son ami, son protecteur, son défenseur. Fais tout pour lui plaire. Obéis-lui, soigne-la: tu es petit, mais elle est faible... Aimez-vous bien... N'oubliez jamais ni l'un, ni l'autre, que vous n'êtes pas faits pour vous approcher, même par bonté, des choses laides et viles. Qu'ai-je besoin de vous dire cela?

N'êtes-vous pas nés des deux plus fiers sangs du monde ! Mais, quand même, je vous le dirais pour que ces paroles restent en vous comme un pieux souvenir : N'aimez que la beauté ! Ne servez qu'elle ! Elle vous mènera tout droit à ce qui est pur, à ce qui est bon, à ce qui est haut, à ce qui est généreux, brave, noble, héroïque ou difficile ; elle mène jusqu'à Dieu ! Que ce soient mes dernières paroles : il n'y a de durée, de vie, de bonheur, que dans la beauté !

Que ce soit ma dernière leçon, mon Panchito ! Qu'elle résume à jamais pour toi toutes les autres... Oh ! mes enfants ! vous êtes tout ce que j'aime. Dieu vous a prêtés à moi quelque temps pour parfumer mon vieux cœur. Grâce à vous, Silvina, j'aurai eu une fille adorée ! Que vous quitter est donc amer !

Tous trois pleuraient et Indalesia que le départ impressionnait, bien que Saturnino vînt avec elle, reniflait dans l'ombre à petit bruit.

— Cristobal ! Venez nous rejoindre !

— Si *Elle* veut, soupira le vieillard. Je ne puis laisser Alta Gracia. Je ne puis faire ce qu'elle ne veut pas...

Silvina n'avait pas revêtu sa robe de

voyage ; indolemment et tristement, comme dans un songe, elle jeta sur ses mousselines blanches un grand manteau, mit une mantille et garda ses colliers de perles.

Ce fut ainsi qu'elle s'embarqua, à l'aube, dans le brouillard opalin et frais, qui se balançait sur la mer. Panchito, blotti dans ses jupes, regardait les grands nègres embarquer les coffres, les malles, les boîtes, les cartons, les coffrets, les immenses paniers débordants de fruits et de fleurs qui composaient leurs nombreux bagages.

Cristobal prit place avec eux dans la chaloupe. Le port était sillonné de barques, de grands navires espagnols, bergantins ou goletas ; les trois-mâts français, les bateaux marchands, les voiles hautes, apparaissaient dans la brume ; les vergues, les mâts, les cordages entremêlaient leurs forêts oscillantes, où serpentaient les fumées d'un steamer. Les chants des nègres porteurs de faix et des noirs mariniers et des rameurs joyeux s'entrecroisaient aussi dans l'air. Un bruit retentissant de caisses, de tonnes et de ballots, roulant sur les quais, se mélangeait à ces chants, à ces rires, à ces odeurs unies, de goudron, d'algues, de fleurs, à toute cette vie matinale... Une foule bizarre,

noire, marron, blanche et jaune, toute bariolée de visages, de costumes et de couleurs, se pressait sur le rivage. Silvina voyait les feutres gris, les ceintures vives, les pantalons blancs, les torses nus se dessiner de plus en plus clairement dans l'air qui bleuissait et il lui semblait qu'elle vivait un songe étrange. Elle se trouva assise sur le pont du grand voilier, sous la tente déployée, au milieu des fruits suspendus aux vergues et aux bastingages et des fleurs répandues à ses pieds. Panchito, malgré son émotion, fut satisfait de voir que l'on avait un grand panier de noix de cocos de agua, c'est-à-dire toutes fraiches et bonnes à boire : il vit aussi dans une cage dorée son petit sinsonte favori, des oiseaux chatoyants, des colibris, et dans une corbeille entr'ouverte Fumbadilla épouvanté, auprès de la guitare et des châles.

Debout dans le canot, son chapeau à la main, le pauvre Cristobal regarda le trois-mâts enfler coquettement et puissamment ses voiles et s'éloigner en glissant, gracieux et majestueux, sur la mer rose et dorée, fendant les lames couleur de nacre et de fleur, l'atmosphère irisée, diaphane et sonore.

Il voyait encore, sur le pont, le tout petit

point formé par le groupe de l'enfant et de la jeune femme ; il les distinguait à peine et cependant il les savait, les voyait tremblants, petits, abandonnés, regardant s'éloigner la terre maternelle et le grand Morro de bronze et de granit, fortifié, formidable, qui veille sur le port allongé et sur tous ses navires.

Il savait ses beaux voyageurs émus et graves, courageux et puérils, braves et charmants, pleins d'amour, de jeunesse, de foi et de rêves, et le vieux Cristobal pleurait, laissait sans honte couler ses larmes sur ses joues maigres, pendant que le soleil, indifférent et magnifique, une fois encore, se lévait sur l'île enchanteresse.

— Que je vous revoie ! s'écria-t-il. Qu'un jour je vous revoie avant de partir pour la mort ! Adieu Silvina ! Adieu mon Panchito ! Adieu ! adieu ! adieu ! Destinée favorable, protège ces enfants !

. . . .

Voilà comment Panchito de Montalvo, avec la complicité d'un vieux chevalier, enleva, à peine âgé de dix ans, au nez et à la barbe de tous ses adorateurs, dont quelques-uns étaient fort redoutables, la plus jolie femme de Santiago de Cuba.

ÉPILOGUE

Ami lecteur, il est tout à fait passé de mode de t'adresser la parole au cours d'un livre. Ami lecteur, on ne s'occupe plus du tout de toi ; mais, comme ce que j'écris se passe dans un temps où les auteurs avaient encore coutume de te faire quelques révérences, permets que je te présente mes excuses.

M'en voudras-tu? Je m'élance hardiment par-dessus le temps et les mers, l'espace et la durée. Ce vaisseau, où tu as laissé Panchito et Silvina, n'a mis que trente jours pour atteindre la France, mais pour toi, ami lecteur, il vogue, il bondit, en un instant, au-dessus d'au moins douze années ; il

franchit les océans, les fleuves, et n'est plus à présent qu'un minuscule joujou d'enfant, voguant sur un bassin dans le jardin du Luxembourg, à Paris, au mois de mai 1869.

Tu remarqueras très vite, dans cette allée autour de ce bassin, un jeune homme et une jeune femme, contemplant puérilement ce petit navire, couple dont la beauté rayonnante attirera tes regards admiratifs et curieux.

Les reconnais-tu?

Il est mince et brun; une barbe souple et frisée prolonge son visage au teint mat; son beau nez respire la hardiesse noble et fière; ses yeux sont brillants comme le soleil; sa chevelure abondante ondoie sous le chapeau à la dernière mode; la taille est étroite, le pied petit, et la main dégantée qu'il pose avec amour sur le bras de sa compagne est d'une finesse aristocratique et paresseuse.

Reconnais-tu Panchito à l'âge de vingt-deux ans?

Elle, est délicieuse dans sa robe large, légère et blanche, relevée de nœuds noirs comme son mantelet de velours; un chapeau exquis, un de ces chapeaux qu'on saccage à Cuba mais adore à Paris, encadre son

visage pur, qui est toujours le plus mutin et le plus tendre du monde Ses yeux étincellent de joie et d'amour; sa haute démarche, souple et lente, est balancée comme une palme dans la brise; une grâce indéfinissable circule autour d'elle, l'enveloppe, la nimbe et la fait juger plus délicieuse que toute autre femme. Il n'est pas un promeneur qui ne se retourne pour l'admirer.

Reconnais-tu Silvina?

Silvina ! Silvina la coquette, Silvina la douce et la tendre; Silvina, qui eut encore à Paris plus d'adorateurs qu'à Cuba. Car Panchito fut jaloux encore, malgré la preuve d'amour profond que lui avait donné sa Mamitia en s'exilant avec lui. Il fut jaloux, mais il fut aussi heureux, gâté, choyé, adoré, et lorsqu'il atteignit quinze ans il se mit à s'accommoder de sa jalousie. Lorsqu'il en eut vingt, ayant passé brillamment les examens les plus difficiles, étant devenu un des plus charmants jeunes hommes du monde, il ne fut plus jaloux du tout; Silvina évinça peu à peu tous les prétendants parisiens, et lui et elle ils n'étaient plus heureux tous les deux que l'un près de l'autre. Devenus timides, ils se regardaient en dessous et soupiraient souvent sans rien dire.

Enfin, un jour, Panchito murmura:

— Silvina, tu as toujours été tout pour ton Panchito: sa mère, sa consolatrice, sa compagne, sa sœur, son amie, son amour, son tourment, son bonheur... Ne veux-tu pas être sa femme?

— Je suis bien vieille, — dit-elle en riant. Et le mois suivant, ils s'épousèrent.

Indalesia et Saturnino assistèrent au mariage; ils sont plus noirs que jamais.

Cristobal est venu rejoindre ses enfants chéris, apportant ce qu'il put sauver de la fortune de Silvina et de celle de Panchito, car la révolution de 1868 les ruina à peu près tous les deux. Alta Gracia est morte de saisissement, car le perroquet ayant crié « Vive la reine et l'archevêque ! » au moment où les insurgés passaient dans la rue, ceux-ci envahirent la maison et étranglèrent le séditieux oiseau, cependant, que de frayeur et de désespoir expirait la vieille Alta Gracia. Elle n'avait jamais tout à fait pardonné à Silvina son départ mystérieux et fut longtemps sans absoudre Cristobal de sa complicité avec la fugitive. Tiburcio, venu à Paris sans succès retrouver Silvina, est rèparti pour des îles plus fortunées. Arebalo est mort héroïquement en défendant la cause de la

liberté. Dionisio, grâce à de puissantes protections, est déjà évêque.

Cristobal, très vieux, très cassé, toujours charmant, Cristobal dont on n'a jamais su l'histoire, heureux du bonheur de ses chers amis, joue du violon dans la jolie maison de la rue des Saints-Pères, que Silvina a arrangée le mieux du monde, car les restes de leurs fortunes, infimes, en comparaison de la splendeur passée, sont encore fort confortables pour vivre agréablement à Paris.

Silvina ne s'est jamais trouvée plus riche.

Elle n'a plus ses jardins, ses sources intarissables, ses terres immenses comme des royaumes, ses forêts pleines de fleurs et d'oiseaux, ses vastes et fraiches demeures, ses parures et ses esclaves sans nombre, ni rien de tout son luxe exotique, si naïvement effréné.

Elle n'a jamais eu un regret pour ces années de jeunesse triomphante. Elle ne s'est jamais sentie exilée ni dépossédée. C'est qu'elle est toujours belle, toujours aimée... c'est que son doux destin est de l'être toujours. C'est qu'elle règne sur un jeune cœur à tout jamais rempli d'elle. De Panchito, la jeunesse, la passion, la grâce et le génie : voilà ses esclaves, voilà son empire,

voilà sa patrie, voilà ses sublimes richesses. Car Panchito de Montalvo, au cœur et à l'esprit précoces et portant en lui tout le rayonnement fécond des climats où il est né, deviendra un des plus illustres musiciens de France.

Ne cherchez pas son nom.

Ami lecteur, ne cherche pas non plus à travers le monde des yeux noirs aussi beaux que ceux de Silvina : regards de reine comblée, à la fois impérieux et tendres, lumineux et sombres, malicieux et profonds, regards de bonté, de bonheur, de jeunesse sans fin, et d'amour et de joie ; regards sans pareils de la femme qui eut cette rare destinée, de pouvoir réunir, sur un même front, les plus belles tendresses humaines.

FIN

PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.

PARIS. — IMP. MICHELS FILS.